

HENRI MICHAUX

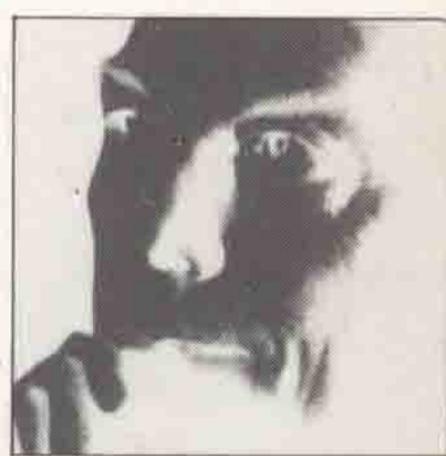
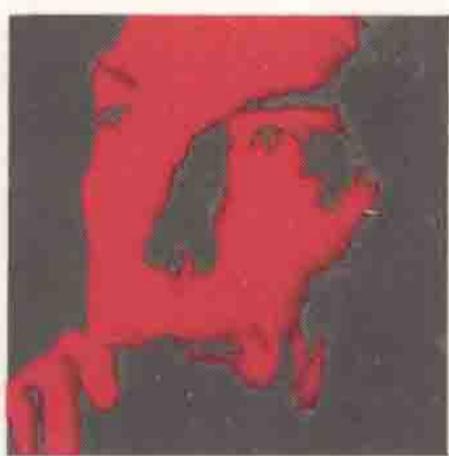
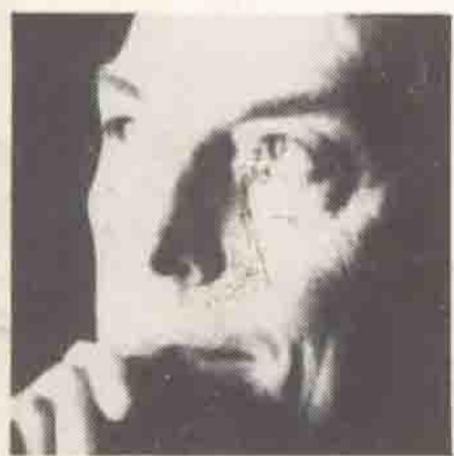
Misérable
miracle

La mescaline



nrf

Poésie/Gallimard



D'après photo © Gisèle Freund



9 782070 326082

ISBN 2-07-032608-X

A 32608



COLLECTION POÉSIE

HENRI MICHAUX

Misérable miracle

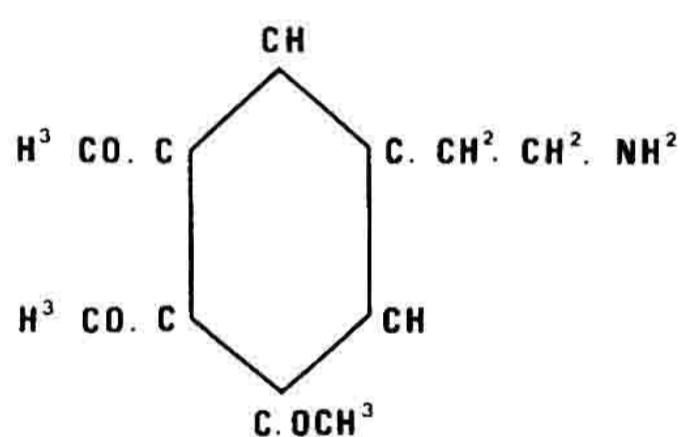
La mescaline

AVEC QUARANTE-HUIT DESSINS
ET DOCUMENTS MANUSCRITS
ORIGINAUX DE L'AUTEUR

*Nouvelle édition
revue et augmentée*

© Éditions Gallimard, 1972.

...et l'on se trouve alors, pour tout dire, dans une situation telle que cinquante onomatopées différentes, simultanées, contradictoires et chaque demi-second'e changeantes, en seraient la plus fidèle expression.



I
AVANT-PROPOS

Ceci est une exploration. Par les mots, les signes, les dessins. La Mescaline est l'explorée.

Dans la seule scription des trente-deux pages reproduites ici sur les cent cinquante écrites en pleine perturbation intérieure, ceux qui savent lire une écriture en apprendront déjà plus que par n'importe quelle description.

Quant aux dessins commencés aussitôt après la troisième expérience, ils ont été faits d'un mouvement vibratoire, qui reste en soi des jours et des jours, autant dire automatique et aveugle mais qui précisément ainsi reproduit les visions subies, repasse par elles.

Faute de pouvoir donner intégralement le manuscrit, lequel traduisait directement et à la fois le sujet, les rythmes, les formes, les chaos ainsi que les défenses intérieures et leurs déchirures, on s'est trouvé en grande difficulté devant le mur de la typographie. Tout a dû être récrit. Le texte primordial, plus sensible que lisible, aussi dessiné qu'écrit, ne pouvait de toute façon suffire.

Lancées vivement, en saccades, dans et en travers de

la page, les phrases interrompues, aux syllabes volantes, effilochées, tiraillées, fonçaient, tombaient, mouraient. Leurs loques revivaient, repartaient, filaient, éclataient à nouveau. Leurs lettres s'achévaient en fumées ou disparaissaient en zigzags. Les suivantes, discontinues pareillement, continuaient de même leur récit troublé, oiseaux en plein drame auxquels des ciseaux invisibles coupaien les ailes au vol.

Parfois des mots se soudaient sur-le-champ. « Martyrissiblement » par exemple me venait et me revenait, m'en disant long, et je ne pouvais m'en dépêtrer. Un autre, infatigable, répétait « Krakatoa! » « Krakatoa! Krakatoa! » ou un plus commun encore comme « cristal » revenait vingt fois de suite, me tenant à lui seul un grand discours, chargé d'un autre monde, et je ne serais pas arrivé à l'augmenter de si peu que ce soit, ou à le complémenter de quelque autre. Lui seul, comme un naufragé sur une île, m'était tout et le reste et l'océan agité dont il venait de sortir, et qu'il rappelait irrésistiblement au naufragé que j'étais comme lui, seul et résistant dans la débâcle.

Dans l'immense baratte à lumières, éclaboussé de clartés, j'avançais ivre et emporté, sans jamais revenir en arrière.

Comment dire cela? Il aurait fallu une manière accidentée que je ne possède pas, faite de surprises, de coq-à-l'âne, d'aperçus en un instant, de rebondissements et d'incidences, un style instable, tobogganant et babouin.

Dans ce livre la marge occupée plus par des raccourcis que par des titres, dit très insuffisamment *les chevauchements*, phénomène toujours présent dans la Mesca-

line, et sans lequel c'est comme si on parlait d'autre chose. On n'a pas utilisé d'autres « artifices ». Il en aurait fallu trop. Les difficultés insurmontables proviennent de la vitesse inouïe d'apparition, transformation, disparition des visions; de la multiplicité, du pullulement dans chaque vision; des développements en éventail et en ombelles, par progressions autonomes, indépendantes, simultanées (en quelque sorte à sept écrans); de leur genre inémotionnel; de leur apparence inepte et plus encore mécanique : rafales d'images, rafales de « oui » ou de « non », rafales de mouvements stéréotypés.

Je n'étais pas neutre non plus, de quoi je ne me défends pas. La Mescaline et moi, nous étions souvent plus en lutte qu'ensemble. J'étais secoué, cassé, mais je ne marchais pas.

Du clinquant, son spectacle. En plus il suffisait de se découvrir les yeux pour ne plus rien voir de la sotte féerie. L'inharmonieuse Mescaline, alcaloïde tiré du Peyotl qui en contient six, avait bien l'air d'un robot. Elle savait seulement faire certaines choses.

Je m'étais pourtant préparé à admirer. J'étais venu confiant. Ce jour-là, on brassa mes cellules, on les secoua, les sabota, les mit en convulsions. On leur faisait des caresses, on se livrait dessus à des arrachements. On me voulait tout consentant. Pour se plaire à une drogue il faut aimer être sujet. Moi je me sentais trop « de corvée ».

C'est avec *mes* terribles secousses, qu'*elle* faisait son spectacle. J'étais le feu d'artifice, qui méprise l'artificier, si même on lui prouve qu'il est lui-même l'artificier. On me remuait, on me faisait faire des plis.

Ahuri, je fixais un mouvement brownien, affollement de la perception.

J'étais distrait, fatigué d'être distrait, la vue à ce microscope. Quoi de surnaturel là-dedans? On quittait si peu l'homme. On se sentait plutôt pris et prisonnier dans un atelier du cerveau.

Faut-il parler du plaisir? C'était déplaisant.

Une fois l'angoisse de la première heure passée, résultat de la confrontation avec le poison, angoisse telle qu'on se demande si on ne va pas tomber évanoui, comme font certains, rares il est vrai, on peut se laisser aller à un certain courant, qui ressemblerait à du bonheur. L'ai-je cru? Je ne suis pas sûr du contraire. Pourtant, tout au long de ces heures inouïes, je trouve, dans mon journal, ces mots, écrits plus de cinquante fois, gauchement, difficilement : *Intolérable, Insupportable*.

Tel est le prix de ce paradis (!)

Mars 1955.

II

AVEC LA MESCALINE

Dans un grand malaise, dans l'angoisse, dans une intérieure solennité. — Le monde se retirant à quelque distance, à une distance grandissante. — Chaque mot devenant dense, trop dense pour être désormais prononcé, mot plein en lui-même, mot dans un nid, tandis que le bruit du feu de bois dans la cheminée devient la seule présence, devient importante, préoccupante et étranges ses mouvements... Dans l'attente, dans une attente qui devient chaque minute plus chargée, plus écouteuse, plus indincible, plus douloureuse à porter... et jusqu'où va-t-on pouvoir la porter?

Lointain, semblable au léger sifflement de la brise dans les haubans, annonciateur de tempêtes, un frisson, un frisson qui serait sans chair, sans

Dans une chambre obscure après ingestion des 3/4 d'une ampoule de 0,1 gr. de Mescaline.

*frissons
frissons
tiraillements.*

peau, un frisson abstrait, un frisson en un atelier du cerveau, dans une zone où l'on ne peut frissonner en frissons. En quoi alors va-t-elle frissonner?

Comme s'il y avait une ouverture, une ouverture qui serait un rassemblement, qui serait un monde, qui serait qu'il peut arriver quelque chose, qu'il peut arriver beaucoup de choses, qu'il y a foule, qu'il y a grouillement dans le possible, que toutes les possibilités sont atteintes de fourmillements, que la personne que j'entends vaguement marcher à côté pourrait sonner, pourrait entrer, pourrait mettre le feu, pourrait grimper au toit, pourrait se jeter en hurlant sur le pavé de la cour. Pourrait tout, n'importe quoi, sans choix et sans qu'une de ces actions ait la préférence sur l'autre. Je n'en suis pas non plus autrement ému. C'est « pourrait » qui compte, cette prodigieuse poussée de possibilités devenues énormes, et qui se multiplient encore.

(Les sons de la radio ou du disque, paroles ou musique, n'ont aucun effet sur nous. Le réel seul ensemente et produit.)

Qu'il peut arriver quelque chose, qu'il peut arriver un monde de choses.

Phénoménal fourmillement des possibles, qui tous veulent être, se pressent, sont immédiats.

pourrait pourrait pourrait

* *

Tout à coup, mais précédé d'abord par un mot en avant-garde, un mot-estafette, un mot lancé par mon centre du langage alerté avant moi, comme ces singes qui sentent avant l'homme les tremblements de terre, précédé par le mot « aveuglant », tout à coup un couteau, tout à coup mille couteaux, tout à coup mille faux éclatantes de lumière, serties d'éclairs, immenses à couper des forêts entières, se jettent à trancher l'espace du haut en bas, à coups gigantesques, à coups miraculeusement rapides, que je dois accompagner, intérieurement, douloureusement, à la même insupportable vitesse, à ces mêmes hauteurs impossibles, et aussitôt après dans ces mêmes abyssales profondeurs, en écarts de plus en plus excessifs, disloquants, fous... et quand est-ce que ça va finir... si ça va jamais finir?

Fini. C'est fini.

* *

Des Himalayas surgissent brusquement plus hauts que la plus haute montagne, effilés, d'ailleurs de faux pics, des schémas de montagnes, mais pas moins hauts pour cela, triangles déme-

Début
des visions
intérieures.
Des couteaux
longs comme des
trajectoires.
Des couteaux
éblouissants
labourent le vide
rapidement.
Le martyre des
grands écarts.
Écarts
douloureux
comme si en moi
des cellules
devaient
accompagner
(à moins que
leurs
convulsions
mêmes
n'en fussent
la cause)
ces terribles
accélérations,
à la limite même
de leur propre
élasticité.

de la pointe
terriblement
haute
à la base
terriblement
basse

*insupportables
parcours*

*chevauchements
chevauchements*

*iMMense
terremoto
Mense.*

*Des mots
remarquables
aux lettres
plus grandes
que des viaducs
cerclés
de vif argent,
de clinquant,
et choquants
comme
la publicité.*

*Dans l'incessant
séisme, en même
temps je pense à
faire des
déclarations
immensément
montantes.*

surés aux angles de plus en plus aigus jusqu'à l'extrême bord de l'espace, ineptes mais immenses.

Tandis que je suis encore à regarder ces monts extraordinaires, voilà que, se plaçant la poussée intense, qui me tient, sur les lettres « m » du mot « immense » que je prononçais mentalement, les doubles jambages de ces « m » de malheur s'étirent en doigts de gants, en boucles de lasso, qui démesurément grandes, s'élancent à leur tour vers les hauteurs, arches pour impensables et baroques cathédrales, arches ridiculement élancées sur leur base demeurée petite. C'est du dernier grotesque.

Assez. J'ai compris. Ne pensons à rien. Ne pensons plus. Le vide, et s'y tenir coi! Ne donnons pas une idée, pas une pièce à l'engrenage fou. Mais déjà la machine a repris son mouvement à cent images-minute. La machine à himalayer s'est arrêtée, puis reprend. De grands socs de charrue labourent un espace qui s'en fout. Des socs démesurés labourent sans raison de labourer. Des socs et à nouveau les grandes faux qui fauchent le néant du haut en bas, à grands coups qui seront répétés cinquante, cent, cent cinquante fois. (Jusqu'à ce que les accus soient à plat.)

Laissons faire puisqu'on n'y peut rien.
Les écarts font moins mal. Est-ce que
je m'habituerais?

Et « Blanc » sort. Blanc absolu. Blanc par-dessus toute blancheur. Blanc de l'avènement du blanc. Blanc sans compromis, par exclusion, par totale éradication du non-blanc. Blanc fou, exaspéré, criant de blancheur. Fanatique, furieux, cribleur de rétine. Blanc électrique atroce, implacable, assassin. Blanc à rafales de blanc. Dieu du « blanc ». Non, pas un dieu, un singe hurleur. (Pourvu que mes cellules n'éclatent pas.)

Arrêt du blanc. Je sens que le blanc va longtemps garder pour moi quelque chose d'outrancier.

* * *

Au bord d'un océan tropical, dans les mille miroitements de la lumière argentée d'une lune invisible, parmi les ondulations des eaux agitées, variant incessamment...

Parmi les déferlements silencieux, les trémulations de la nappe illuminée, dans le va-et-vient rapide martyrisant des taches de lumière, dans le déchirement

Une blancheur apparaît, à crever les yeux, éclatante comme une coulée de fonte sortant surchauffée d'un four Martin.

Le blanc existe donc.

*Ne plus vivre
que dans
l'étincellement.*

Un océan sans sel, sans iodé, sans odeur, sans brise, sans rafraîchir, un océan pour opticien.

*Écartèlement
par
miroitements.*

*Par moi, la mer
ondule.*

Supplice de l'ondulation.

Déferler dans le rien.

Supplice de l'instable, de l'impermanent, supplice d'être chatouillé de chatoiements.

moi creusé...

*il y a que c'est torrentiel
il y a que ça déboule
il y a que ça éclate.*

l'inoubliable sillon.

de boucles et d'arcs et de lignes lumenées, dans les occultations, les réapparitions, dans les dansants éclats, se déformant, se reformant, se contractant, s'étalant pour se redistribuer encore devant moi, avec moi, en moi, noyé et dans un insupportable froissement, mon calme violé mille fois par les langues de l'infini oscillant, sinusoïdalement envahi par la foule des lignes liquides, immense aux mille plis, *j'étais et je n'étais pas*, j'étais pris, j'étais perdu, j'étais dans la plus grande ubiquité. Les mille et mille bruissements étaient mes mille déchiquetages.

* * *

Sentiment d'une fissure. Je me cache la tête dans une écharpe, pour savoir, pour reconnaître les lieux.

Je vois un sillon. Sillon avec balayages, petits, précipités, transversaux. Dcdans un fluide, mercuriel par l'éclat, torrentiel par l'allure, électrique par la vitesse. Et on dirait aussi élastique. Pfitt, pfitt, pfitt, il file montrant sur ses flancs d'infinis petits frisselis. Je lui vois aussi des zébrures.

Où exactement ce sillon? C'est comme s'il me traversait le crâne, du front au sinciput. Pourtant je le vois. Sillon sans

commencement ni fin, qui m'atteint en hauteur, et dont la largeur moyenne est sensiblement égale en bas comme en haut, sillon dont je dirais bien qu'il vient du bout du monde, qu'il me traverse pour repartir à l'autre bout du monde.

L'enveloppe de mon corps (si j'y pense ou veux y penser) flotte largement autour de lui, (comment est-ce possible?) immense montgolfière contenant ce remuant ruisseau, car ce grand sillon, quand en même temps je veux voir mon corps, n'est plus qu'un ruisseau, mais vif toujours, ardent, champagne et chat qui crache. Une place énorme entre mon corps et le sillon, qui en son milieu le traverse. Parfois le vide occupe cette place. (C'est étrange, je me croyais plein.) Parfois de petits points l'occupent.

Donc, je le contiens, sauf à ses extrémités qui fuient au loin, et pourtant il est moi, ce sont mes instants qui coulent dans son flux cristallin. En ce flux ma vie avance. Brisé de mille brisements, j'ai par ce ruisseau continuelle prolongation dans le temps. Il pourrait s'arrêter. Peut-être. Qui l'a vu ne pourrait le croire pourtant, qu'il puisse jamais s'arrêter de couler, me laissant là.

Un fantôme perdu était couché. Moi sans doute. Un sillon traversait ce géant immobile cependant que des orages, des fumées, des coupures, des déchiquetages torturaient ce « no man's land ».

Le ruisseau électrique

passages indicibles contre-courant contre-carrant contre-hachant trop secoué trop ce rocher répond à je ne sais quoi

*en moi qui
casse, recasse,
sans cesse se
reforme et casse
à nouveau.*

*clivage
brèches
brèches
brèches partout
en même temps
déchirures dans
un sac,
anguleuses,
insupportablement
anguleuses.*

* * *

Maintenant je suis devant un rocher. Il se fend. Non, il n'est plus fendu. Il est comme avant. A nouveau il est fendu, entièrement. Non, il n'est plus fendu du tout. A nouveau il se fend. A nouveau il cesse d'être fendu, et cela recommence indéfiniment. Roc intact, puis clivage, puis roc intact, puis clivage, puis roc intact, puis clivage...

* * *

Carton maintenant, carton, cartonnage, cartonnerie, fabrique de carton, transport de carton... et enfin chute de carton. (Film documentaire ou sonate?)

De grandes plaques de carton, plus grandes que des paravents, d'un gris désagréable à voir, et d'une texture qui doit être désagréable au toucher, sont maniées et très vivement par des mains que je ne vois pas.

Au diable ces cartons. Aucun intérêt!

La raison de tous ces cartons? Je venais de constater une certaine insensibilité de la lèvre et de la mâchoire supérieure, commencement de l'impression bien connue (avant une extraction

dentaire) de la « bouche en carton ».

Arrêt.

* * *

« Tiens, midi et demi déjà. Comment est-ce possible? Je n'ai pas encore vu de couleurs, de vraies, d'éclatantes. Je n'en verrai peut être pas. » Mécontent je m'enveloppe à nouveau de mon écharpe. Alors sortant en apparence de ma réflexion, déclenchés par la pensée¹ ou par le mot presse-bouton, des milliers de petits points de couleurs m'envahissent. Un déferlement! Une inondation, mais dont chaque gouttelette colorée serait parfaitement distincte, isolée, détachée.

Arrêt de l'inondation.

*Première étape
vers les visions
de couleurs.*

* * *

Retour de l'inondation

Que se passe-t-il? Un ennemi à ces couleurs? Plus rien. Pourtant elles ne sont pas absentes non plus. Ou s'éteignent-elles à présent trop vite pour être vraiment perceptibles? (Comme un courant pas assez fort, pas assez prolongé.) Par moment on dirait qu'elles

*Apparition
des couleurs.*

1. Ou l'inverse : Une infime, une pré-sensation a déclenché la pensée.

sont là. Assurément pas un spectacle, ou bien c'est à un spectacle ce que « bruyamment » est à « bruit ». Biais bizarre.

Enfin l'équivoque cesse. Cette fois on est en pleine couleur. Cent *Empire State Building*, toutes fenêtres éclairées, la nuit, de lumières différentes, ne comblaient pas d'autant de taches de couleurs¹ distinctes, l'écran inouï de ma vision.

A une frontière de moi (je l'avais appelée d'abord mon « Spitzberg ») une superficie invraisemblablement immense de bulbes colorés me sature.

Arrêt.

Plus aucune couleur. Comme si « ça » n'avait plus la force d'être couleur.

* * *

C'est revenu, ça reprend. La mécanique remarche : *Vert!*

* * *

*Vert?
Pas Vert?*

Vert. L'ai-je vu? Trop fugitivement vu? Je sais qu'il y a du vert, qu'il va y avoir du vert, qu'il y a une poussée

1. Je sais maintenant, et bientôt saurai mieux encore, que les dessins « *bourrés* » de certains fous — selon l'expression du Dr Ferdière — ne sont pas exagérés mais donnent une vue *modérée* de leur univers extraordinaire.

de vert, qu'il y a du vert qui tend frénétiquement vers l'existence, un vert on ne peut plus vert. Il n'est pas et il y en a énormément (!)

Sorti! Il est sorti, pleinement sorti.

Je suis composé d'alvéoles de vert. Verts comme points brillants sur le dos d'un scarabée. C'est en moi la zone qui émet vert. J'en suis vêtu, emmuré. Je me termine en vert. (Une sorte de vert émeraude.)

*j'émet
« vert ».*

*Extinction
du vert.*

* * *

Une large plaque sensiblement circulaire et comme élastique. Un spasme en elle la fait successivement et presque imperceptiblement tantôt contractée, tantôt étalée.

Elle est aussi comme élastiquement rose. Rose puis non rose, puis rose, puis non rose, ou à peine rosée et ensuite extrêmement rosée. Le rose gagne. De multiples bulbes roses apparaissent. Le rose gagne de plus en plus. J'en fais, j'en pétille. Je bourgeonne rose. Je suffoque de roseur, de rosissement. Le bécotage de ce rose me gêne, m'est odieux.

Arrêt.

Ouf!

*Dans l'égout
du rose.*

Disjonction.

J'entends dans le corridor les pas de la femme de ménage revenue. Tiens! Aurait-elle besoin de quelque chose? Va-t-elle frapper à la porte? J'espère que non.

A ce moment je vois (en vision intérieure) mon poing lancé avec violence dans sa direction, avec précipitation, quinze, vingt fois de suite, au bout de mon bras tendu, mais long, long, long, un bras de trois mètres de long, un bras fluet, et méconnaissable comme mon petit poing enfantin. Spectacle stupéfiant. Colère? Mais je n'en ressens aucune. Ça a brûlé le sentiment. Ça a attrapé le côté, même pas dynamique, mais cinétique de la colère, dont l'impression sensible est *totale*ment escamotée. C'est l'étrange de ce mécanisme. Il exclut la conscience du sentiment, pour l'exprimer. C'est pourquoi on regarde, en étranger, ce spectacle raté et mécanique, en se demandant si on n'est pas bien sot de vouloir interpréter ce film ridicule, en fonction d'une colère dont on ne peut pas savoir si on l'a et qui d'ailleurs correspond tout au plus à « Pourvu qu'on n'ouvre pas! »

* * *

Il y a hâte en moi. Il y a urgence¹.

Je voudrais. Je voudrais quoi que ce soit, mais vite. Je voudrais m'en aller. Je voudrais être débarrassé de tout cela. Je voudrais repartir à zéro. Je voudrais en sortir. Pas sortir par une sortie. Je voudrais un sortir multiple, en éventail. Un sortir qui ne cesse pas, un sortir idéal qui soit tel que, sorti, je recommence aussitôt à sortir.

Je voudrais me lever. Non je voudrais me coucher, non je voudrais me lever, tout de suite, non, je voudrais me coucher à l'instant, je veux me lever, je vais téléphoner, non je ne téléphone pas. Si, il le faut absolument. Non, décidément je ne téléphone pas. Si, je téléphone. Non, je me couche. Ainsi dix fois, vingt fois, cinquante fois en quelques minutes vais-je décider, décider le contraire, revenir à la première décision, revenir à la seconde décision, reprendre à nouveau la première résolution, entièrement, fanatiquement, emporté comme pour une croisade, mais l'instant d'après totalement indifférent, inintéressé, parfaitement décontracté.

Phénomène des interruptions et des renversements de courant.

un enragé qui aurait la main sur l'interrupteur.

Toujours le « switch » courant mis, courant coupé.

1. Qu'arriverait-il si on administrait cet « accélérateur », à des animaux ralenti, au caméléon, au paresseux aï ou à une marmotte sortant d'hibernation ?

Pas question de dire comme pour les images, que je ne marche pas, que je vois le mécanisme (qui est le même). Vingt fois je serai prêt à me lever pour donner le coup de téléphone, autant de fois j'abandonne, indifférent. Je suis « sur la ligne d'aller et retour ». Courant coupé, courant remis, courant coupé, courant remis. Je serai ainsi autant de fois que « ça » voudra, complètement mobilisé et ensuite complètement au repos et tranquille et serein sur la plate-forme d'une seule seconde. (Ou peut-être d'une double ou triple seconde.)

* * *

A nouveau, il y a hâte. Grande hâte. Intolérable hâte. La hâte va donner un spectacle, court et répété. La Mesc. ne peut fournir que des gags : je vois un énorme restaurant. Multiples les étages et on mange à tous les balcons (car il y a des balcons, et à colonnettes!), des tables par milliers, des milliers de soupeurs, une multitude de serveurs en casaque bleue. Drôle d'idée! On sert. On dessert. On ressert. On redessert. Le temps de poser le plat, on retire l'assiette. Le temps de poser l'assiette, on retire le plat. Ce n'est même plus la

*Sur les tables,
et les entourant,
beaucoup de
cristaux.
Quand l'œil
jouit c'est en
cristaux.*

vitesse d'un gag, c'est la vitesse d'un métronome fou. Ce n'est pas encore celle d'un courant alternatif. Essayez de saisir les détails : Ces soupeurs sont des sortes de mannequins, de même les serveurs. Aucune expression qu'on puisse retenir. Ni aucune particularité dans les mouvements.

Quelle explication ? Ce spectacle complètement crétin est pourtant la traduction d'un mécanisme prodigieux. Il faut savoir que la Mescaline donne des sensations de faim très violentes, présentes un instant, disparues l'instant d'après : des *étincelles de faim*. Or la Mescaline « image » et réalise instantanément sensations ou idées, sans participation aucune de la volonté, et sans désir conscient. Le gag imbécile est le résultat de ce parfait fonctionnement automatique.

Le reste du spectacle : Tout ce que je déteste, l'exhibitionnisme. Celui des toilettes, celui de la joie de manger. L'air fêtard et les balcons, où se montrent des couleurs qui font gai, n'ont pas été oubliés.

Arrêt.

Plusieurs arrêts. Quelques plaines colorées.

Arrêt encore.

Cette fois, c'est la fin, sûrement.

Les étincelles de faim.

La Mesc. donne des envies frénétiques qui paraissent et disparaissent dans l'instant.

C'était seulement la fin de quelque chose, la fin des secousses. Le brossage cellulaire avait cessé. Allait venir le chatouillement. Et que font les cellules, qui ne savent répondre au chatouillement en chatouillant?

J'allais le savoir. Jamais je ne me serais attendu à ça.

Après une longue période de néant, et dans une sorte de repos après le combat (ou était-ce ma capitulation qui était en train de se préparer?) les mouvements rapides étaient toujours là, beaucoup moins violents, plus arrachants du tout, pourtant maîtres encore... et j'allais avoir l'occasion de m'en apercevoir.

Sans raison particulière, sauf — et ce fut suffisant — que je m'étais étonné de n'entendre aucune musique (intérieure) alors que les bruits du dehors et même une lointaine harmonie entraient en moi souverainement, je vois paraître après beaucoup de couleurs bleues une bonne cinquantaine de joueurs de trompette, la trompette levée, parfaitement ridicules, habillés de vêtements bleu et rose¹, dont je ne sais et ne veux savoir

Le cirque rétinien.

au paradis du clinquant.

1. On pense que c'est admirable de voir surgir des couleurs quand on songe à de la musique. Sans doute si on avait ça en plus. Mais la première chose qu'on remarque, et contrarié, c'est qu'on ne peut plus évoquer en soi des sons. Le circuit est fermé.

le nom, mais faisant très opérette, et qui se mettent à jouer, ou au moins à mimer un concert à une vitesse sans nom, et la moitié d'une ville comme Orléans pour les écouter, habillés eux aussi grotesquement, voyants comme des cravates, et, s'il n'y avait pas quarante rangs de balcons superposés (et pour que rien ne manque, à colonnettes et ridiculement étirées), je veux être pendu. Et le tout, cela va de soi, dans des couleurs rubans de demoiselles et confiserie pour enfants... Une parfaite nausée.

*formes
malingres,
ajourées,
évidées.*

*Monuments
d'une autre
civilisation.*

* * *

Grotesque! tout ça, intolérable! Pourquoi ai-je fait cette réflexion et pensé ce mot racoleur? Hé! pouvais-je le soupçonner d'être si racoleur? En temps normal, il ne me dit rien et repart sans troubler l'onde et sans en créer.

Ici, à peine sur place, il entraîne avec lui irrésistiblement ses frères et

*Le mot
accrocheur*

*rafle
désordonnée
dans les mots, et
si rapide qu'on
n'a pas le temps
de les charger de
sens. C'est
ensuite*

Pourquoi? Centre voisin inhibant l'autre? L'attention excessive d'un côté (l'optique), ne permettant plus l'attention de l'autre (l'acoustique)?

C'est une loi que j'ai cru remarquer dans la vie de l'homme, et qui dans la Mescaline est flagrante : Une fermeture, pour créer une nouvelle ouverture.

Une nouvelle ouverture déclenche automatiquement une fermeture d'un autre côté... Sensibilité d'un côté, postule insensibilité d'un autre côté. Ce que les graphologues ont tant de mal à comprendre.

Quelle absurdité ce serait qu'un homme total, également présent, important, accentué en toutes ses parties!

*seulement qu'on
peut les
considérer du
point de vue
« sens ».*

*Horrible cette
coopération
obligatoire,
presque
musculaire,
avec le
deshonorant
cortège des mots.*

ses cousins (par le côté le plus superficiel), ses cousins éloignés qui lui conviennent si peu, (je choisis ici les moins éloignés), *l'irrémédiable, l'intarissable, l'impitoyable, l'increvable, l'indéfinissable, l'indéracinable, l'infatigable, l'incroyable, l'innombrable, l'irrévocable, l'inguérissable, l'impitoyable, l'impérissable, l'infranchissable, l'indomptable, sans compter, l'irrecevable, l'incompréhensible, l'« indomitable »* et une ribambelle qu'il me faut bien, au moins ici, interrompre. Mais alors non seulement je ne pouvais interrompre la sotte énumération, mais j'avais à les parcourir tous, à les prononcer mentalement vite et fort et très désagréablement. (Un bizarre pont élastique me reliait en effet à chacun d'eux.)

Impossible d'arrêter ça. Les adverbes, les longs adjectifs en *able*, et les préfixes et les « *in* » « *in* » pour ma Mescaline, c'est irrésistible.

(Après tout, à sa façon, elle s'est exprimée. Elle m'a exprimé. Les mots lancés à la diable, spasmodiquement, on y reconnaît « en biais » la fâcheuse situation du moment.)

Arrêt! Enfin!

* * *

Arrêt. Long arrêt.

Une dernière tranchée de feu.

Arrêt encore...

Serait-ce fini¹?

Et voilà que sur cette idée de fin, le mauvais compositeur que je suis devenu, par mon affaiblissement (?) par la vitesse des ondes cérébrales sur lesquelles je suis bien forcé de m'aligner, par le train inhabituel qu'il me faut soutenir, voilà donc qu'il se met, que je me mets à employer les topiques de développement les plus éculés et de la façon la plus niaise, la plus systématique, à aligner les antithèses faciles, les énumérations plus faciles encore, tout ce qui est fin, final, porte de sortie, terminaison (et pas seulement les images, mais comble de niaiserie les mots eux-mêmes qui « se prononcent » précipitamment en moi) : écrits de direction « sortie », navire amarré « au bout du quai », panorama, point de vue au

caricature de la composition et de la création.

Sur un fond donné, sur une vitesse nouvelle, seules certaines idées peuvent circuler.

D'autres n'accrochent rien, ne riment pas avec ces secousses, et par conséquent ne donneront pas

1. A peu près à ce moment, dans la pénombre j'allais me lever — « Ne sortez pas », me dit un de mes compagnons, qui m'avait paru désirer un verre d'eau — « Ne sortez pas ».

« Sortir d'où? » fais-je, plus ou moins plaisamment et entre autres choses pour écarter l'idée que j'en fais plus qu'eux et m'expose à des malaises. Ils rient. Mais le mot me revenant, se met à fonctionner, se développant avec *finir* en séries qui s'enjambent. *Finir* et *sortir* devenus inépuisables.

*d'images dans
le film,
quoiqu'elles
puissent
compter bien
plus que
certaines de
celles qui
ouvrent
aussitôt une
foire optique.*

*élan en
saccades, élan
indéfiniment
renouvelé.*

*Tout devenant
flèches, filant
éperdument
vers le point
final.*

bout du sentier (!) tout ça — stupide travail d'écolier — se met à défiler devant moi, qui n'en crois pas ma tête.

Ridicule, inouï et imparable, et que de ma vie je n'aurais pu deviner.

Cependant, en ce phénomène grotesque, ce qui compte, ce qui est prodigieux, c'est la poussée, la folle, l'infatigable, la toujours renaissante poussée, qui est telle que au point final et à la sortie, on reste pressé, pressé d'aller vers la fin, fin jamais assez finale¹. Au sommet de l'angle aigu d'un triangle éperdu, le point final deviendra le point de départ de la base d'un nouveau triangle, au bout duquel un point final engendrera la base d'un nouveau triangle, qui... et ainsi indéfiniment. La pression n'est nullement éteinte par un troisième point final, ni par un quatrième, ni par un dixième, ni par une branche de développement collatérale d'images, qui se développe simultanément, ni par l'image du paquebot qui quitte le quai, ni par l'avion qui décolle de la piste, ni par une soudaine fusée, ni par une fusée intercontinentale qui franchit la stratosphère, ni par une fusée interplanétaire qui franchit le seuil de la

1. L'essence d'auto, l'éther, le tétrachlorure de carbone employé par René Daumal — qui en tire une... surprenante foi — tous les produits qui dégraissent et désucrent violemment le cerveau donnent peut-être ce phénomène.

gravitation terrestre. Si loin qu'elle soit, il faut qu'elle lâche une nouvelle fusée, qui à son tour s'arrêtant, lâche une nouvelle fusée, qui à son tour s'arrêtant, lâche une nouvelle fusée, jets en avant perpétuels pour libérer davantage et avec un élan renouvelé, l'appétit de départ, l'appétit de dépassement, fausses fusées, d'ailleurs, tout abstraites, schématiques, mais pas moins avides d'atteindre par saccades l'infini qui recule.

*progressions
discontinues
tressautantes*

*Vitesse
comme
scandée.*

* * *

Dans les visions intérieures j'essaie d'introduire une image de l'extérieur. Dans cette intention, un livre de zoologie abondamment illustré, ouvert à côté de moi, j'observe successivement plusieurs animaux. Rien à faire. Les yeux fermés, ils ne sont plus là, se trouvent carrément exclus. Pas l'ombre d'une post-image. Sitôt hors de ma vue, ils semblent avoir été coupés au couteau. Tout de même je regarde à nouveau des girafes et des autruches, animaux aux formes élancées qui devraient tenter l'allongeuse Mescaline. Tout en les regardant, je sens bien que je ne les « retiens » pas. En effet, les yeux fermés, aucune image. Je reprends le livre, mais lassé

*l'expérience
d'introduire
des images
dans les visions
mescalinennes.*

d'images (plus que lassé, sans aucun contact avec elles) je me mets, à la clarté vacillante du feu de bois, à parcourir le texte dont je lis avec peine quelques mots « *la girafe... ruminant, entre les antilopes et les... par sa forme...* » Tiens! Quelque chose, il me semble, bouge à ces mots. Je ferme les yeux, et déjà venues à leur nom, galopaient au loin deux douzaines de girafes soulevant en cadence leurs pattes grêles et leur cou interminable. Certes elles n'avaient rien de commun avec les animaux musclés et colorés des belles photos en couleurs observées précédemment d'où aucune girafe « intérieure » n'avait pu naître. Celles-ci étaient des schémas en mouvement de la notion « girafe », des dessins formés par réflexion, non par copie.

Les girafes doivent encore s'allonger pour entrer dans les visions de la Mescaline.

Mais pour être élancées, elles l'étaient. Hautes comme des maisons de sept étages, sans que leur base eût grandi proportionnellement, elles avaient dû pour entrer dans l'univers mescalinien devenir ces grêles géants, ces vertigineux mannequins ridicules et qu'un mistral moyen eût aussitôt renversés, par terre, pattes cassées.

Arrêt.

* * *

A coups de traits zigzagants, à coups de fuites transversales, à coups de sillages en éclairs, à coups de je ne sais quoi, toujours se reprenant, je vois se prononcer, se dérober, s'affirmer, s'assurer, s'abandonner, se reprendre, se raffermir, à coups de ponctuations, de répétitions, de secousses hésitantes, par lents dévoiements, par fissurations, par indiscernables glissements, je vois se former, se déformer, se redéformer, un édifice tressautant, un édifice en instance, en perpétuelle métamorphose et transsubstantiation, allant tantôt vers la forme d'une gigantesque larve, tantôt paraissant le premier projet d'un tapir immense et presque orogénique, ou le pagne encore frémissant d'un danseur noir effondré, qui va s'endormir. Mais du sommeil et avant même qu'il s'accomplisse, ressort magiquement l'édifice refondu aux articulations de gomme.

Le revoilà comme devant, aux étages¹ qu'on ne peut compter, aux mille assises de briques spasmodiques, tremblante et oscillante ruine, bondé, bégayant, Bourouboudour.

ruines
ruines
perpétuellement
en ruine
(sans tomber
jamais)

emboîtements-
déboîtements
emboîtements-
déboîtements

« *La Mescaline*
élude la forme »
(*Havelock
Ellis.*)

1. Infinis, mais jamais vertigineux. Il faudrait pour cela un sentiment des distances et de la profondeur que je n'ai pas, dont ici je suis totalement dépourvu.

* *

Le bout sensible de la langue au summum de sa jouissance, si ce bout de la langue devenait instantanément un gros, gras hippopotame rose, plein entièrement de cette jouissance et non pas seulement un, mais cent pesants hippopotames ventrus et dix mille truies énormes allaitant des porcelets déjà grandelets, pressés contre leurs flancs rebondis, et tout cela entassé les uns contre les autres et que le summum de jouissance ainsi étalé et multiplié, fût uniquement d'être rose, rose, rose, rose stupidement, maniaquement, paradisiaquement, rose à hurler, à moins que d'avoir l'âme putain et la veule jouissance d'y succomber, ainsi je voyais rose, j'étais à pleins bords dans le rose. Le rose m'assiégeait, me léchait, me voulait confondu avec lui. Mais je ne marchais pas. J'aurais eu honte.

* *

D'île en île, de plus en plus, ralentissement. Radoucissement aussi. Pour la première fois, une figure apparaît, si cela est une figure. Deux à trois cents rangs alternés d'yeux et de lèvres, plutôt des lippes, des lippes, des lippes, des lippes,

*à nouveau
assiégé de rose,
léché par le rosé.*

*Le genre
« frôleur »
appliqué
à une couleur.*

*Derniers signes
de vitesse*

*l'immense
tapis roulant
de figures.*

des lippes, des lippes, des lippes et des yeux plutôt mongoloïdes, des yeux, des yeux, des yeux, des yeux, compo-saient cette figure, qui glissait sans fin de haut en bas, chaque rang du bas qui dispa-raissait, étant remplacé par d'autres rangs qui apparaissaient, d'yeux bridés, d'yeux bridés, d'yeux bridés, ou de lippes larges, de lippes aux replis charnus de crête de coq mais pas du tout si rouges. Et étaient les yeux, indéchiffrables, très étroits sous les paupières lourdes et vastes et légèrement vibrantes. Et tout cela immensément rectangulaire et en somme tapis roulant, où profondeur et volume étaient totalement inapparents, on aurait plutôt dit une épaisseur égale partout, celle d'un confortable tapis où les yeux et les lèvres avaient peut-être la saillie, plutôt que le relief, de ventres de guêpes, de ventres innombrables qui y eussent été fixés et encore remuants. Et passait le tapis roulant aux yeux énigmatiques, dont on ne savait lequel considérer plutôt qu'un autre. Il y avait une légère déclivité, la largeur du visage glissant sans cesse était celle d'une rue moyenne et la hauteur en proportion. On n'avait — chose curieuse — aucune diffi-culté à observer le haut plus que le bas

ou le milieu. Ce grand visage attentif, si exagéré et si démuni d'autre part, visiblement incapable d'un mouvement, qui l'aurait « détaché » des autres, je pouvais le considérer sans peur et même sans répugnance. Ma curiosité non plus n'était pas bien grande. Comme les autres spectacles, il ne semblait pas fait pour moi. La Mescaline, bientôt épuisée, était maintenant devenue discrète. Si les visages, quand je veux les décrire paraissent monstrueux, ils ne l'étaient pas vraiment, aucune expression n'étant visible. Les couleurs avaient les centaines de nuances et de tons fins que montre l'automne dans les bois et les forêts. Plutôt qu'un tapis, ce pouvait être aussi une campagne ou une montagne de visages. Ils semblaient simplement juxtaposés, en un parallélisme plus mécanique que délibéré. Manifestement, la Mescaline ne savait pas composer. La surabondance de couleurs, occupant tout l'espace et qu'on ne pouvait nulle part étouffer, nous gênait, elle et moi, je suppose. Il manquait à cette grande exhibition d'être grave à proportion de son étendue apparente. Immense sans grandeur. Tout s'estompait de plus en plus. L'orage des lumières blanches était bien passé et ne reviendrait plus.

L'anopodokotolotopadnodrome allait fermer.

J. P. en cinq mots dit notre pensée à tous : « On n'en sort pas fier. » Des trois que nous étions, aucun n'avait donc pris cela avec révérence, mais plutôt comme un tour de prestidigitateur. Et nous nous levâmes avec l'impression joyeuse d'être sortis des débris d'une cristallerie, pour quoi on ne vous demanderait pas de compte¹.

* * *

Tout cependant n'était pas fini comme je l'avais cru. Tard dans la soirée, la tête à nouveau enveloppée d'une étoffe, à l'abri de la lampe, je voyais des images indubitablement plus colorées que celles dont je suis capable. Plus estompées qu'elles ne l'étaient une heure auparavant, affaiblies, caractéristiques pourtant, « siennes », pas « miennes ».

La délicatesse de cet affaiblissement progressif, je la suivis toute la soirée avec délices. Par lentes insensibles

1. Plusieurs couleurs avaient totalement fait défaut pendant des heures, par exemple le rouge, que pourtant j'emploie souvent en peinture, au contraire du vert, que je n'emploie jamais, et qui, avec le blanc, se trouva ici violent et en surabondance. (Théorie de Ewald Hering, *Theorie der Vorgänge* 1890, suivant laquelle, si je suis bien renseigné, dans l'ivresse on ne voit que la couleur... de son humeur, à l'exclusion des autres... Mais j'étais contre la plupart des couleurs mescaliniennes. J'en étais honteux ou furieux.)

*Des dégradés
d'une
délicatesse...*

*l'atténuation
miraculeuse.*

dégradations, les images à présent extrêmement ralenties au point d'être des tableaux, mais toujours immenses (notamment un tapis, du reste beau, grand comme la place de la Concorde) subissaient dans leurs couleurs, pour finir devenues belles et « humaines », subissaient une atténuation d'une finesse que j'aurais voulu partager avec quelqu'un... Ce ton exténué, prodige extrême de la délicatesse, tout à fait à la limite de la perception avait, si on le revoyait une demi-heure plus tard, subi un nouvel, infime adoucissement, dernière caresse de l'étrangère qui s'en va, et ainsi par paliers décroissants d'une attendrisante subtilité, devenaient des images-souvenirs. Il y avait un point où elles n'étaient plus apparitions visionnaires, où c'en était le souvenir. Comment le savoir? On s'y trompait toujours, ou l'on voyait que précédemment on s'était trompé, tant la superposition allait se faire exacte. Images et images du souvenir devant coïncider, ce qui n'arrive que là. Le temps passait à l'observation de ces minuties. Ici et là revenaient des verts magnifiques. Je n'étais jamais tout à fait endormi.

Ainsi s'écoula ma nuit, grenadée de temps à autre par des images admirables.

*
* *

Si quelqu'un devait s'habituer à la Mescaline, mais elle fait plutôt peur (« Fais que nous ne devenions pas fous », priaient les Mexicains en allant au dieu du Peyotl, après jeûne et continence), ce serait bien par les périodiques et ineffables naufrages qu'on y subit. L'épuisement dans la jouissance qui suit l'acte d'amour est parfois appelé « petite mort ». Comparée à elle l'extrêmement petite mort de la Mescaline est comme la première par rapport à la Grande Mort, tant elle est discrète et douce, mais on en subit des centaines dans sa journée.

De petite mort en petite mort, des heures durant, de naufrages en sauvetages, on va, succombant sans inquiétude toutes les trois ou quatre minutes pour ressusciter doucement, merveilleusement. Seul un long soupir qui en dit long à ceux qui savent, annonce les nouveaux sauvetages, mais la traversée continue, une nouvelle mort se prépare dont on va sortir pareillement. On est comme si on avait un autre cœur dont la systole et la diastole se produiraient quinze ou vingt fois l'heure. Cependant, existant ou non, l'organe infatigable

TROISIÈME EXPÉRIENCE

*Les toutes
petites morts de
la Mescaline
dont on
ressuscite sans
cesse.*

*aux
mouvements
fous des images
disparaissant
périodiquement
le corps répond
par un rythme
lent et grave le
rythme des
quatre minutes.*

*(temps
approximatif
insuffisamment
vérifié.)*

refait ses forces et son drame, il faut y participer, quoiqu'on soit déjà fatigué, et, à la quatrième minute de son cycle, soulagé vous poussez le soupir qui termine l'abstraite étreinte.

Ainsi j'allais moi-même, la dernière fois que je lui livrai mon corps et l'outil qu'on appelle ma tête. Ce fut aussi la fois de la fracture, béante et pour long-temps peut-être béante, ainsi qu'il arrive avec une femme possédée, mais de qui on restait indépendant, lorsqu'un jour par une sorte d'inattention ou d'attendrissement plus grave que l'amour, vous vous abandonnez et elle entre en vous à une vitesse de torrent et pour n'en plus sortir.

*ouvert à elle,
cette fois,
acceptant
d'être ouvert.*

Ainsi ce jour-là fut celui de la grande ouverture. Oubliant les images de pacotille qui du reste disparurent, cessant de lutter, je me laissai traverser par le fluide qui, pénétrant par le sillon, paraissait venir du bout du monde. Moi-même j'étais torrent, j'étais noyé, j'étais navigation. Ma salle de la constitution, ma salle des ambassadeurs, ma salle des cadeaux et des échanges où je fais entrer l'étranger pour un premier examen, j'avais perdu toutes mes salles avec mes serviteurs. J'étais seul, tumultueusement secoué comme un fil crasseux dans une lessive énergique. Je

brillais, je me brisais, je criais jusqu'au bout du monde. Je frissonnais. Mon frissonnement était un aboiement. J'avancais, je dévalais, je plongeais dans la transparence, je vivais cristallinement.

Parfois un escalier de verre, un escalier en échelle de Jacob, un escalier de plus de marches que je n'en pourrais gravir en trois vies entières, un escalier aux dix millions de degrés, un escalier sans paliers, un escalier jusqu'au ciel, l'entreprise la plus formidable, la plus insensée depuis la tour de Babel, montait dans l'absolu. Tout à coup je ne le voyais plus. L'escalier qui allait jusqu'au ciel avait disparu comme bulles de champagne, et je continuais ma navigation précipitée, luttant pour ne pas rouler, luttant contre des succions et des tiraillements, contre des infiniment petits qui tressautaient, contre des toiles tendues et des pattes arquées.

Par moments, des milliers de petites tiges ambulacraires d'une astérie gigantesque se fixaient sur moi si intimement que je ne pouvais savoir si c'était elle qui devenait moi, ou moi qui étais devenu elle. Je me serrais, je me rendais étanche et contracté, mais tout ce qui se contracte ici promptement doit se relâcher, l'ennemi même se dissout comme sel dans l'eau, et de nouveau j'étais

*à droite,
l'escalier
céleste.*

*une astérie
géante.*

navigation, navigation avant tout, brillant d'un feu pur et blanc, répondant à mille cascades, à fosses écumantes et à ravinements virevoltants, qui me pliaient et me plissaient au passage. Qui coule ne peut habiter.

*Ruisseaulement
ruissellement.*

Le ruissellement qui en ce jour extraordinaire passa par moi était quelque chose de si immense, inoubliable, unique que je pensais, que je ne cessais de penser : « Une montagne malgré son inintelligence, une montagne avec ses cascades, ses ravins, ses pentes de ruissements serait dans l'état où je me trouve, plus capable de me comprendre qu'un homme... »

* * *

*Ce qu'on voit
les yeux ouverts.
les couleurs de la
très faible
vision interne se
conjuguant
avec celles de la
perception pour
donner des tons
exquis.*

Beaucoup de peyoteros, peu habitués à rêver sans doute, n'ont pas de visions ou pas assez fortes pour s'y intéresser, et préfèrent garder les yeux ouverts pour observer la beauté toute nouvelle, irisée et comme vibrante que prennent les objets, surtout les plus ternes, car ceux-là sont les plus améliorés, jusqu'à être presque merveilleux (de tons).

Pour moi dans une obscurité fort poussée, rideaux tirés, volets mi-clos, je ne remarquais pas grand changement dans les objets, sauf que ne pouvais

plus tout à fait les fixer. La distance où je me trouvais des tentures et surtout du mur d'en face, avait cessé aussi d'être fixe. Le mur hésitait entre se trouver à 3 mètres et se trouver à 3 m. 50. Il n'arrivait pas à se décider. Je n'y avais pas toutefois fait grande attention, soit que cela ne me parût pas très différent de ce que j'avais éprouvé lors d'une forte fièvre, soit parce qu'étant peu agréable, je tenais les yeux fermés, intéressé uniquement par les visions.

Cependant je dus me lever pour mettre une bûche dans le feu. Le bruit m'en parut si formidable que je m'excusai auprès de mes compagnons du tremblement de terre provoqué. Ils rirent d'une façon si spontanée et entendue que je compris aussitôt que leur ouïe sensibilisée par la Mescaline avait connu le même vacarme insolite que la mienne. Je passai dans la pièce d'à côté dont la clarté me fit mal. Entré finalement dans la salle de bains, j'allumai et... confondu, vis dans la cuvette un fœtus. Ça! Par exemple! J'étais dans le dernier des étonnements. Une femme, il est vrai, était passée par là il y a peu de temps, mais que je connaissais à peine et qui paraissait tellement discrète. Inouï! Je n'en revenais pas. Sans doute elle y avait passé un temps assez considérable

— je me souvenais maintenant — mais tout de même, elle si réservée! Un accident, évidemment. L'effet du choc émotif, du traumatisme de la drogue. Et je regardais fasciné, sans bouger. Je ne suis pas d'un naturel très actif. Voyons, il faut pourtant savoir si ce fœtus est entier. Sinon elle n'a pas fini de souffrir, la malheureuse. Elle allait revenir. Voilà pourquoi elle était si agitée, soudain. Il fallait faire quelque chose. Donc, je touche, dégoûté, la tête molle et bleuâtre du gluant petit être sanguinolent. Quelle affaire! Entier ou pas entier?... Enfin, pour le faire court, d'une baguette prise dans un coin, je me mets à secouer d'énergiques mouvements de va-et-vient, le petit corps... qui s'ouvre et se défait. « Ah! » et je reste assommé comme devant un incident de plus. Cependant le fœtus qui n'existant plus, était encore là, glauque et bleuâtre et ensanglanté, de tons fins d'ailleurs et presque irisés... mais que je n'appréciais pas. Non, il m'atterrait. — Et la preuve fournie par la déchirure? — Sans doute, mais l'existence du fœtus parfaitement évidente et indubitable quelques instants auparavant ne pouvait être supprimée par l'apparition de cette sorte de loque ou de papier mouillé, il est vrai providentielle. Je demeurais abattu. D'accord,

ce fœtus-là, son cas semblait réglé, mais obscurément je sentais que si je trouvais dans un bassin, dans un évier, ou dans un pot à fleurs vide, un autre fœtus ou pire qu'un fœtus, cela pourrait ne pas s'expliquer aussi heureusement et inespérément qu'à présent. Conduite pas si puérile qu'elle le paraît. Éprouvant que je n'étais pas en état de résistance à l'hallucination et préférant ne pas m'y exposer, je regagnai donc vivement le living-room obscur, où dans mes visions intérieures étaient venues et viendraient de drôles d'images colorées, mais pas de fœtus, rien qui ressemble à des fœtus, rien de vraiment dangereux. Je n'avais crainte à ce sujet. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Peut-être que dans le monde réel, avec les femmes, les animaux domestiques, des tortues même, je crains les conséquences. Peu pratique, j'ai peur dans ce qui peut devenir « matériel » et exiger des décisions rapides et rationnelles, d'être pris au dépourvu. Tout cela d'ailleurs visible, sinon matérialisé dans cet épisode, qui n'est pas non plus une hallucination vraie puisqu'elle ne se fit pas sans un support, mais elle m'a plus appris que des dizaines de pages sur le sujet. J'ai compris comment on restait cloué à elle, sans pouvoir s'en détacher. Quant au support, il y en a toujours.

*fuyant
l'hallucination.*

Quelle est la surface, si lisse soit-elle, qui n'a assez de variations pour donner à un objet imaginaire l'occasion de s'y placer? Quelle atmosphère ne porte assez de poussières mobiles pour retenir et fixer l'objet d'une illusion?

Autrefois j'avais une sorte de respect pour ceux qui avaient des apparitions. Fini maintenant! Sans doute, ils les voient, mais dans quel état! (Nullement dans le calme, qui les rendrait en effet extraordinaires.)

Tout bouge, tout est vibrant et gros de réalité à l'œil et à l'âme de celui qui est en état second... ou qui l'a été.

Trois semaines environ après la dernière ingestion de Mescaline, je me proposai, un soir, de lire au lit l'étude de Quercy sur l'Hallucination. Un faux mouvement et le livre que je lançais sur le divan retombe sur le parquet et, en s'ouvrant, me montre une admirable photographie en couleur, qui s'y trouvait encartée. Je me précipite pour revoir ces couleurs merveilleuses et apprendre de qui est le tableau reproduit vu hâtivement et que pourtant je reconnaîtrais entre tous. Je feuillette : Rien. J'essaie de faire tomber du volume la feuille étrangère. Impossible. Je prends le volume et, page par page, vérifie, et le lendemain matin vérifiais

encore et faisais vérifier par un tiers : Rien.

Au mot « *Hallucination* », *j'en avais fait une.*

A le voir sur la couverture du livre, j'avais fonctionné. A l'instant elle était réalisée. Cependant je n'avais pas compris et cherchais vainement, plus vraie qu'une vraie, l'admirable reproduction en couleur entre les pages grises du livre qui l'avait suscitée.

III

CARACTÈRES DE LA MESCALINE

Celui qui attrape un coup de poing sur la figure voit mille chandelles ou mille étoiles scintillantes, mais il ne voit pas un tombereau de suie ou un acte d'une pièce de Shakespeare, même abrégé.

Au plus fort de son action la Mescaline apporte des images aveuglantes ou cer- nées par la foudre, des tranchées de feu, ainsi que des hommes lointains ou lilli- putiennement¹ petits, animés d'un mou- vement rapide, plus proche de celui des pistons d'un moteur que d'aucun geste d'homme.

Énormément de cristaux et tout finit tôt ou tard en cristaux.

1. L'image lilliputienne dans la plupart des toxicomanies ne serait-elle pas due à ce qu'on ne réagrandit pas, comme on ferait normalement, l'image qui est prodi- gieusement petite?

Le mécanisme d'agrandissement (ou le sentiment que c'est plus grand) ne fonc- tionnerait plus.

*Visions.
Ce que la
Mescaline
pousse à voir.*

*Ce que donne
par-dessus
tout la
Mescaline,
c'est une
vibration
énorme,
multiple,
fine,
polymorphe
et effroyable,
qui semble ne
devoir jamais
plus finir.*

Devenue plus faible, mais encore fort agitante, elle étale de grands champs de couleurs aux millions de points distincts et répand des foules avec l'agitation des foules. Plus tard elle n'est plus capable que de l'agitation de chenilles en marche. Les formes presque toujours innombrables, éperdument allongées, exagérément frêles et graciles, creusées en leur milieu, permettent de voir de fluets minarets, des colonnettes comme des aiguilles, des clochetons par trop gentillets, des losanges et ce qu'on peut faire de plus élancé en tout genre, élancé et frêle. Plus que creusées elles sont parfois cassées¹ (au moins étrécies) en leur milieu, ou en plusieurs endroits. Pour qui n'aurait pris qu'une fois de la Mescaline, les arts mexicains (statues zapotèques et toltèques; et temples aztèques) aux multiples lignes de cassures, sont devenus parlants et significatifs.

Plus faible encore, la Mescaline fait trembler toute chose de tout petits tremblements incessants, d'oscillations, d'emboîtements-déboîtements. Un infime permanent séisme y règne, qui fait songer à un processus ruiniforme, sans que rien, malgré les lézardes incessantes ne *tombe* en ruine.

1. La vibration casserait la ligne droite que vous vouliez tracer.

Plus tard encore elle fait onduler¹ toutes choses, d'une presque imperceptible et microscopique houle. Dans cette sorte de tapis roulant qui défile d'un bout à l'autre du champ de la vision, l'on peut reconnaître selon son tempérament, ses préoccupations, ses impressions dernières (importance des dernières), selon les incidents du moment (bruits fortuits, mots entendus, ou même pensées transmises, car on est devenu extrêmement réceptif) *on peut reconnaître, dis-je, n'importe quoi*, pourvu, condition unique, que ce soit en grand nombre, foules de gens, parterres de fleurs, métropoles géantes, troupeaux immenses, ou, à qui ne sait pas inventer ou s'y oppose, de multiples points de couleur uniquement.

Une certaine épaisseur plutôt qu'un vrai relief et des surfaces dont le toucher serait légèrement désagréable.

Comme il y a un style mescaline, il y a des couleurs de la Mescaline. A qui en a pris, vous pouvez les montrer dans la réalité. Elles seront reconnues. (Non toujours celles-là, mais celles qui auront le même air de famille.)

Les criardes d'abord². Des rouges

comme si on voyait les villes et les signes d'une sorte de civilisation des myriades.

1. L'impression d'ondulation pourrait provenir, remarque le Dr Ajuriaguerra, de l'irrégulière apparition de points sur une surface.

2. Par suite du voisinage fréquent des couleurs complémentaires (?) — voir Rouhier, *Le peyotl. La plante qui fait les yeux émerveillés*.

*Stade 1. Viol
par le
mouvement.*

*Stade 2.
Pelotage par le
mouvement.*

stridents passent près de verts absolus. C'est un drame optique. Les éccœurantes ensuite. Des pierreries en quantité, visiblement fausses, sont l'inlassable cadeau.

S'affaiblissant encore, la Mescaline distribuera jusqu'à épuisement des tissus moirés, des satins douteux, des objets nickelés dont le nickel a souffert et des revêtements aux tons aguicheurs. Par moments de très intenses et pures couleurs, mais tôt ou tard le bazar revient, réduisant à néant l'effet des beautés précédentes. Quelle que soit la couleur, la nuance douceâtre, véritable pelotage par la vision, est la plus courante.

Celui qui déteste les séductions faciles va bien enrager. Mais pourquoi donc allait-il se faire chatouiller les nerfs?

La Mescaline provoque un état vibratoire. Vibrations multiples, au début presque foudroyantes. A amplitudes anormales, avec beaucoup de pointes. Il faudrait en faire la preuve expérimentale. Le curieux est qu'on y est sensible et dans l'épilepsie, non. On en tombe, simplement. La décharge électrique des neurones est sans doute moins massive et les ondes différentes. L'état de schizophrènes agités devrait aussi être examiné de ce point de vue.

L'allongement fantastique des images

dans la vision mescalinienne pourrait avoir un rapport avec les pointes. Les pointes au début de l'intoxication sont très hautes, et plusieurs se suivant, très rapprochées.

L'image visuelle est (ou s'accompagne d'un phénomène qui est) du même ordre de grandeur peut-être que ces vibrations agrandies, ce qui expliquerait aussi l'interférence onde-image et aussi onde-pensée (cette dernière générée jusqu'à la folie) et qui a été observée et notée ici en maint endroit.

* * *

Il est curieux que dans la technique Yoga et dans quelques autres, la position forcée des yeux excessivement convergents dans la contemplation immobile du bout du nez suffise à donner, en malmenant les globes oculaires, des visions et des hallucinations, et à provoquer l'état second, une sorte d'autohypnose. Chemin inverse de la drogue. La Mescaline va du cortex optique vers l'œil, et cela va de l'œil au cortex optique.

*Vision, porte
de l'état
second.*

« Revenez me voir, dit le gourou auquel on avait voulu me confier, lorsque ayant médité dans cette attitude, vous verrez là une lumière. »

Là, c'était mon front. Ce souvenir me revient à présent. Probablement, une fois de plus, par trop de fierté ai-je manqué quelque chose d'essentiel. Il me déplaisait d'utiliser un procédé si uniquement corporel. Sotte vue de seigneur! La médiocre condition humaine, il faut la parcourir de bout en bout, sans fin, sans honte. *Après*, non avant, s'en dégager... si on le peut, si c'est réellement ça qu'il faut faire.

* * *

La Mescaline diminue l'imagination. Elle châtre l'image, la désensualise. Elle fait des images cent pour cent pures. Elle fait du laboratoire.

Les miennes, comme celles de beaucoup, comme celles des non-scientifiques, vivent habituellement dans les odeurs, les bruits, les contacts, la chaleur, la chair et se mêlent à tout.

Elle (la Mesc.) fait des images si exactement dépouillées de la bonne fourrure de la sensation, et si uniquement visuelles qu'elles sont le marchepied du mental pur, de l'abstrait et de la démonstration.

Aussi est-elle l'ennemie de la poésie, de la méditation, et surtout du mystère. Elle en offre sans doute. Ainsi une caval-

cade ne porte pas à la méditation quoi-
qu'elle soit aussi lente à qui la saisirait
bien que la mort interminable d'un vieil
homme. Mais la vitesse, hélas! Un opio-
mane me questionnait sur la Mescaline.
Est-elle agitante ou calmante (c'est-
à-dire capable de grandeur)? Sur ma
réponse, il quitta le sujet avec mépris.

*
* *

La Mescaline est un trouble de la composition. Elle développe niaisement. Primaire, minus, gâteuse.

*La Mescaline
répète,
énumère.*

Liée au verbal, elle rédige par énumé-
ration. Liée à l'espace et à la figuration,
elle dessine par répétition. Et par symé-
trie (symétrie sur symétrie).

Le séisme qui a attaqué d'abord le cortex visuel, lance ses vibrations par-
tout. On en repère certaines. D'autres, on
ne sait où elles passent. On soupçonne
que beaucoup d'ateliers ne sont plus
intacts. Des ateliers à mots en prennent
un coup et beaucoup de barrages utiles
tombent. Des mots viennent, qu'on
n'aime pas, des tons et des couleurs dont
on se tenait à l'écart.

Deux semaines après la dernière expé-
rience, je n'arrivais pas encore à écrire
autrement que pour me répéter, et de la
façon la plus banale, cela surtout faute

d'images (naturelles) dont j'aurais eu besoin comme exemples des lois qu'il me semblait avoir découvertes, ou bien je revenais aux images subies pendant, mais sans aucune liberté vis-à-vis d'elles, sans variations possibles, en véritable paralysé de l'imagination.

Dans la conversation même, quoique plus parleur, moins retenu, j'étais devenu indigent en images. « La plante chaste¹ » (Rouhier) est le terrain et le triomphe de l'abstrait.

Malgré les apparences on est dans l'abstrait, dans le rapide abstrait. (Rapide surtout s'il n'y a pas entraînement de mots.) On ne peut « se poser ». Ses êtres sont des épures; ses formes, des schémas. L'image ici n'appelle pas l'image, l'image vient suscitée par une réflexion, un mot, une abstraction². Elle vient par évocation.

L'image : fixation de l'idée. L'abstrait — abstrait est une manière de rester en course. L'image est un procédé

1. Chaste, anti-érotique, quoiqu'elle laisse la virilité intacte en fait, mais sans que la jouissance même arrive à *désabstraire*.

2. Contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, la voyance (voir observations du Dr Jarricot) n'est pas non plus voyance d'images. Le voyant d'un coup *sait* (à l'intuition) que disons, telle personne, dont on lui dit le nom est enceinte. Ensuite et mal et en tâtonnant et en se trompant, il fabrique des images au petit bonheur : congestion des ovaires, détails anatomiques divers, appuyés sur un bagage scientifique insuffisant et décrits faussement.

L'homme sait d'abord, ensuite il comprend, tertio il voit ou croit voir et brode. De même le vrai poète crée, puis comprend... parfois.

d'ancrage, le retour au solide. Sans images, l'abstrait ne ferait pas sa preuve. On ne saurait si c'est une idée, ou ramer dans le vide. L'image est la preuve de son aboutissement, son atterrissage, son repos mérité. On n'avance que par abstractions, on n'a de repos que dans l'image.

Dans la Mescaline, les images sont l'épiphénomène (abondant et gênant), mais c'est l'abstrait qui compte.

On est inondé de clartés. La réflexion la plus terre à terre, car on est très *matter of fact*, va après quelques ricochets à la métaphysique. Bondissant et rebondissant sur d'autres idées qui toutes lui sont tremplins, saisissant des rapports à la volée, elle ne cesse d'avancer vertigineusement, d'éclairer, de découvrir, filant avec un dévorant appétit de détection qui fait promptement négliger la foire optique qui l'accompagne ou les balbutiements crétins de la langue surclassée.

Les adjonctions à la pensée principale se font phénoménalemment vite, les corrections encore plus vite, des retours en arrière comme l'éclair, retombent fulgurants sur ce qui était resté dans l'ombre et qui resplendit de la dernière évidence. Dans cet abstrait, aucun bafouillage, aucun cirque, contrairement aux visions, qui tentent en vain de le suivre. Leur

vitesse prodigieuse et cocasse n'est que tortue à côté de celle de l'abstrait qui les précède et continue sa course sans s'en occuper.

Au lieu d'un travail de construction, l'intelligence par la Mescaline fait surtout des parcours. Elle excelle en parcours. Sans repos, non contemplative. Ce qui lui manque c'est d'être panoramique, d'avoir une vue *d'ensemble*, de travailler synoptiquement. La traveuse d'espaces — d'ailleurs critique de l'autre intelligence — manque de sens critique, et suit son chemin, fonçant sans regarder les environs. Moi-même, trompé par les lumières que je recevais sur toutes choses, sur tout problème examiné (et tout me devenait problème et offert à mes déchiffrements), je cédais à la tentation de croire aux nouvelles clartés, qui, je le sais pourtant, et habituellement m'en garde, ne sont qu'illusions ou, au mieux, l'avant-garde de nouvelles obscurités, dont il faut se garder comme de la peste. Ironie, c'était la Mescaline, par son défaut mescalien même, qui me donnait l'illusion de comprendre la Mescaline, me jetait dans des explications au premier degré et me faisait faire imprudemment cent réflexions... et ce livre.

* * *

Difficile d'introduire une image dans la Mescaline afin qu'elle s'y fixe, mais les idées même de traverse, elle va les réaliser, les « imager » séance tenante. Celles du moins qui peuvent circuler sur son fond vibratoire où elles s'agiteront en foules cocasses et sottes, mais surtout qui se laisse distraire par elles.

Les Huichols, les Tahahumaras, et bien d'autres Mexicains se réunissaient autrefois pour la même nourriture. La même? Ils allaient à un dieu en allant au Peyotl, et les autres dieux, invités par la solennité de l'acte sacramental, n'étaient pas loin. Ceux des volcans, du feu, des récoltes, de la pluie, celui des astres et de l'Univers. Il suffisait à l'Indien de prononcer le *nom* du dieu qu'il adorait, pour que celui-ci, *commandé* par le mot, *apparût*.

Ce qu'on apprend en démonologie semble à présent devenir clair, à savoir que le *nom* est tout. Vérifié ici.

Le démon, une fois appelé, même s'il n'existe pas, va apparaître à qui a eu l'imprudence ou l'audace de prononcer son nom, étant en état second (que la transe vienne de l'exaltation par la foi, par la danse, ou que, tout simplement, comme cela se faisait dans le

Phénomène de l'apparition à l'évocation.

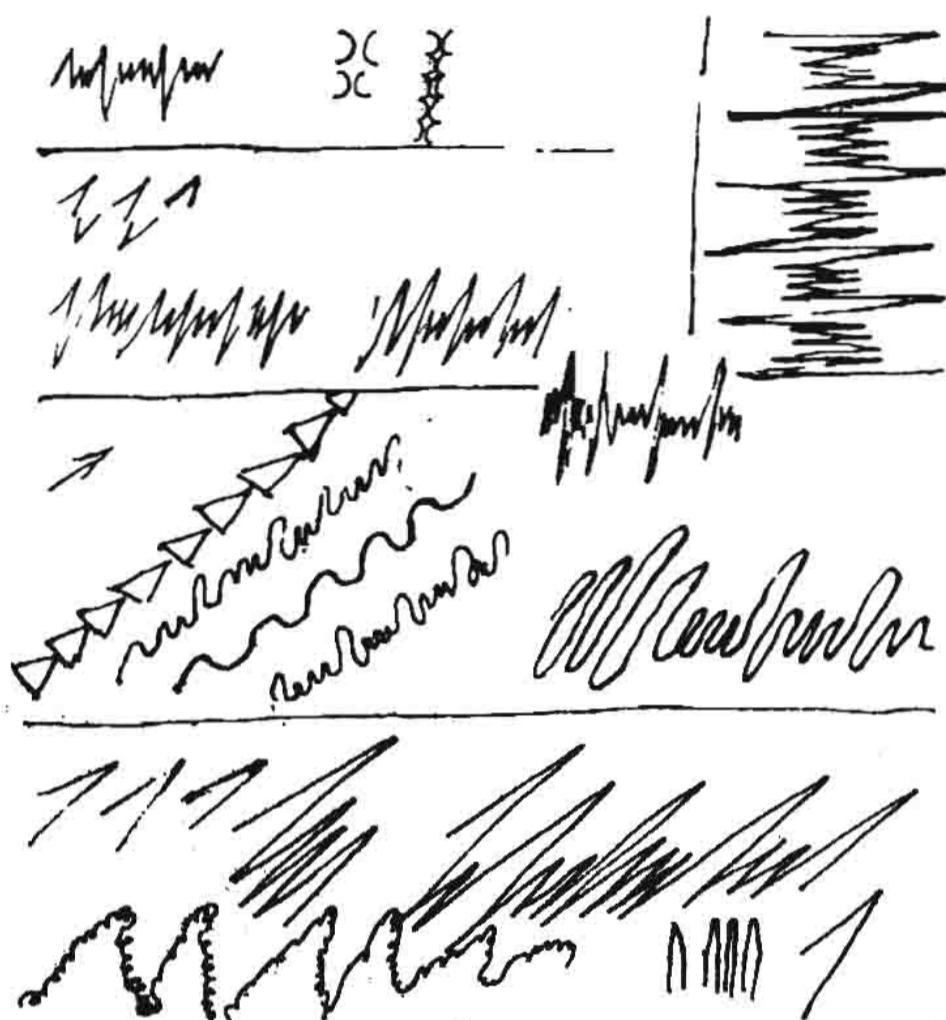
monde entier et selon le rituel, on ait mâché préalablement quelques feuilles de datura ou les sommités fleuries du chanvre indien).

Quant à l'Occidental d'à présent, depuis longtemps incroyant aux dieux, et qui serait bien incapable d'imaginer une forme sous laquelle ils seraient susceptibles de lui apparaître, ce que son esprit saisit, seul dieu qu'il aperçoive encore et qu'il serait vain d'adorer, c'est l'infinie relativité, la cascade qui n'a pas de terminaison, la cascade des causes et des effets, ou plutôt des précédents ou des suivants, où tout est roue entraînante et *roue entraînée*. Encore ces passages de roue en roue, qu'on appelle à tort dispersion, sont-ils gênants pour beaucoup, car leur esprit aspire à rassembler. Ne se plaisant pas à cette vitesse, incapables de voler, ils se mettent à dormir comme ils feraient en chemin de fer.

Faute de dieux : Pullulation et Temps.

Dans la Mescaline le temps est immense. L'accélération fantastique des images et des idées l'a fait. Maintenant il est souverain. Les têtes de fusées des idées y filent prodigieusement vite, sans l'affecter. Dieu devrait en habiter un pareil, s'il existait...

L'autre temps ne l'atteint pas.



Vibrations et formes élémentaires qui sous-tendent la plupart des apparitions et poussent à voir une pullulation de pointes, de hautes, de clochettes et de collonnettes microscopiques ainsi que des formes élancées, fines, cintrees, indéfiniment répétées et de petites formes convolvives aux déplacements égaux l'avant en arrière et d'arrière en avant -

Dans le sensationnel dimanche où il m'a été donné de changer de temps, je vis à l'abri.

Temps nouveau, temps qui n'apparaît d'ailleurs nullement comme inadmissible, mais plutôt temps vrai retrouvé. L'incommensurable est naturel. Il est seul naturel. Si bizarre que cela soit, on est revenu chez soi. On en est sûr.

Espace! L'espace a changé, lui aussi. Que ne s'est-elle contentée d'espace, comme fait l'éther où l'on plonge, où l'on réside en prince, dans un parfait et grandiose isolement?

Que ne nous fiche-t-elle la paix avec ses images? Désir absurde, ce sont elles, omniprésentes, qui conditionnent cet espace. Je suis un continent de points. Je suis muré par des falaises de points. Un mur sans fin de points est ma frontière.

Pullulation! Pullulation partout! Pullulation dont on ne peut sortir¹.

Espace qui regorge, espace de gestation, de transformation, de multiplication, et dont le grouillement même s'il n'était qu'une illusion rendrait mieux

1. Voir à la fin l'observation de Be. S... sur l'espace, conditionné selon lui, non par les images pullulantes, mais particulièrement par un système durable et tendant à revenir qu'il appelle image privilégiée, et dont il croit trouver l'analogie dans l'image, en mes visions, du « sillon », à la fois changeant et permanent.

compte que notre vue ordinaire de ce qu'est le Cosmos. Moyen rapide, unique (quoique les malades d'infini le trouvent plus ou moins dans toutes les drogues) d'entrer en communication avec l'infini corporel. Ce stellaire intérieur est si surprenant, et si précipités sont ses mouvements, qu'il n'est pas reconnu comme tel. Autoscopie cellulaire, ou au-delà du cellulaire où les énergies sont plus perçues que les particules, et où se superposent aussitôt comme sur un écran les images déclenchées par la pensée suractive.

Dans cet émiettofatras, plus commandé par les ondes que par des sphérules, règne par moments une non moins insupportable et infinie rectitude.

La symétrie (plus mécanique que pensée, le plus souvent placée tout à fait hors de propos et follement répétitive) pourrait bien être calquée sur les ondes dont l'attention suivrait le chapelet interminable, sautant à gauche et à droite d'une ligne idéale. L'ondulation est un modèle de symétrie, mais il y en a cent autres dans le corps et dans l'esprit, aussi peut-on rejeter derrière soi cette explication.

La répétition (elle aussi créant des symétries) est autrement curieuse. Pas question naturellement de figures répé-

*croissances
discontinues.*

*progressions
probablement
correspondant
à des quanta.*

tées trois ou quatre fois. Une répétition, ici n'existe pas au-dessous de cent, et encore la dernière n'en est que la fin provisoire, jusqu'à ce que vous l'observiez, alors elle se répète aussitôt, deux, trois, quatre cents fois.

Étrange multiplication (tout cet univers naît par gestation spasmique).

Les générations successives d'un corps, les multiplications successives d'une figure (géométrique ou naturelle) se font par décharges successives, avec un arrêt total après chacune, ou après chaque série, suivi d'une reprise presque immédiate, le tout à une telle vitesse que c'est parfois presque instantané. Le plus souvent chaque phase est parfaitement visible, tranchée, ahurissante : vitesse et accroissement *par quanta d'énergie*.

Quoi qu'il arrive dans cet espace, vous avez tout le temps pour assister au spectacle. Avec votre temps nouveau, avec vos minutes aux trois mille instants, vous ne serez pas débordé, avec votre attention surdivisée vous ne serez pas dépassé. Jamais.

Et pourtant, témoignage des harmonies complexes qui s'établissent dans l'être dans les situations les plus inouïes (le corps met d'ailleurs plus de trois heures à trouver ce rythme), un rythme étrange et lent s'installe en vous petit

à petit et forme le cycle des quatre minutes, qui paraît beaucoup plus long. Quel que soit le spectacle que vous observiez en votre vision, il subira après ce laps de temps un renversement général. Une autre composition d'un coup prendra sa place, se développera, se répétera jusqu'à ce qu'un nouveau bouleversement se produise et l'attention passera à la vue suivante. C'est alors que l'on pousse un soupir léger, mais d'extrême soulagement, qui émeut celui qui l'entend et le reconnaît mais la nouvelle présentation va suivre sans tarder. La voici, elle surgit, se fait, se développe, se malaxe, mue, se multiplie, puis elle aussi, son temps révolu, bascule et on ne la revoit plus.

Les spectacles, ainsi bizarrement enrobés dans leur nid de quatre ou de trois minutes, c'est dans la Mescaline déjà calmée. Tout différent est son début, sa pleine puissance, son orage. Là tout théâtre désarticulé par les autres chocs, par les autres « prises » subies dans l'être entier, craque et ne veut plus rien dire. Le multiple et le chevauchant sont à l'œuvre en vous.

Au même moment, c'est-à-dire dans les vingt moments qui sont un moment ordinaire, dans un tiers de seconde peut-

Tout ici, fût-ce la plus grande ville, doit être construit et achevé en quatre minutes.

être, je sens un frisson, je vois frissonner le mot, je vois de petits « friss » écrits à l'infini, et des « s » en sifflent quoique sans faire de bruit, en même temps on me ratisse, je suis tiraillé, j'échoue sur des brisants, je veux proclamer très haut, et tout ce qui se passe c'est depuis le début du monde, et en même temps c'est suffixe et pâtissier et d'infinis frottis s'y produisent, et superlativement, superlativement est ce qui est, et c'est sûr, absolument sûr, superlativement dans les secousses ininterrompues...

Ainsi la drogue surexcitante frappe sur maintes touches dans ma tête, mais n'en sait pas jouer, ni ne sait m'en faire jouer.

Interminablement brisés, nos essais de composition ne laissent que cette constante... *Très... C'est très... Tout y est très...*

* * *

Que dit celui qui dit « un être infini » ?

*un mécanisme
d'infinité.*

Ce serait me vanter que de parler plus immodestement de l'infini, que du fini. On ne le touche pas. J'étais dans un *mécanisme d'infinité*. Tout ce qui apparaissait se trouvait pris dans ce mécanisme. Le piteux, autant que l'important.

Mais au contraire de ce qui arrive avec le fini, cela ne faisait aucune différence. La grandeur n'y eût pas été plus grande, ni en moindre besoin d'y être étendue, étendue, étendue et toujours, toujours, toujours.

Ce n'était pas non plus par une plus grande ouverture d'esprit, embrassant plus largement, que j'y étais arrivé, mais — comment dire? — par une division plus grande, et loin d'avoir désiré toucher l' « être infini » (?) c'était parce que plutôt j'avais accepté, contraire à mon instinct, l'infinité fragmentation, l'état grouillant du plus menu qui divise tout et le compose et le parcourt.

Si j'assistais à une « série¹ en infinité », ce n'était pas sur la grandeur des empires, c'était par exemple sur une erreur, dont m'apercevant, je me dégageais, pour tomber dans une nouvelle dont m'apercevant, je me dégageais, pour tomber victime d'une nouvelle, dont m'apercevant, je me dégageais pour être atteint d'une autre erreur, dont m'apercevant, je me dégageais, pour être saisi par une nouvelle erreur,

*modèle
d'infini.*

1. Série dit assez qu'elle va avoir une fin. Mais ayant surclassé par la vitesse de ses composants, toute capacité de mesurage et fait abandonner l'idée même de compter et d'évaluer, elle devenait un « modèle » d'infini, un modèle pratique et suffisant.

dont m'apercevant, je me dégageais, pour tomber dans une nouvelle erreur... comme je serais allé indéfiniment d'une pièce à l'autre d'un palais aux appartements innombrables, mais bâtis et parcourus en une succession si rapide que cinquante secondes peut-être eussent suffi. Le phénomène est justement en ce qu'il n'est pas question de compter. L'aliéné, pensais-je, qui, grâce à sa folie connaît pareille course en éclair, voit sûrement avec pitié la simplification misérable des raisonnements autour de lui, si laborieux, tenus par des hommes normaux qui le veulent faire enfermer. Aussi accepte-t-il qu'on le mette à l'asile, quiproquo ajouté aux centaines de quiproquos dont il voit l'enfilade interminable s'allonger à l'horizon, décourageant en lui toute parole. Par sentiment d'infini, il se laisse faire.

* * *

*gravitation
des idées.*

Vers la cinquième heure qui suit l'ingestion de la Mescaline, après les grands chocs du début et les amples déroulements qui suivent, dans la fatigue (à cause d'elle?) le phénomène des idées, gravitant comme des planètes est frappant et facile à observer (sauf leur ronde, si elle se fait réellement).

Une idée vient, cesse rapidement d'être. Lorsqu'elle revient quelques minutes plus tard, elle paraît absolument nouvelle. Juste avant de disparaître, on a le fugitif sentiment, sinon de la reconnaître, du moins d'avoir passé tout près. Mais quand? Il y a trois minutes? Une heure?

Paix par radotage.

Ainsi sans doute le vieillard répète cent fois une phrase, une idée que quatre-vingt-dix-neuf zones d'ombre lui ont cachée successivement et qui lui revient fraîche et spontanée autant de fois. Et tout homme est radoteur mais se retient de le montrer. Le vieillard, lui, ne peut se retenir et se trahit. L'enfant, lui, pourquoi se cacherait-il? Son radotage est sa fête.

La Mescaline démontre à qui en prend, son radotage intérieur, celui-ci étant très augmenté grâce à la vitesse, ou grâce à la suppression du mécanisme de freinage.

Mais l'inventeur, celui du type dont on dit qu'il a fait une découverte en y songeant toujours?

La différence avec le radotage pur, lequel n'améliore pas l'idée, quel que soit le nombre des passages de celle-ci, est que l'inventeur ou le créateur, à chaque passage, fait vivement une nou-

*Radotage
intérieur
de la
Mescaline.*

uelle liaison, assemblant ici, défaisant là, jusqu'à ce qu'après quantité d'interventions provisoires, il crée une œuvre entièrement conforme à son secret désir.

Quoi qu'il en soit de ces radotages, les passages (apparemment) planétaires d'un univers accéléré sont une des merveilles de la Mescaline. Elle fait expérimentalement aussi le monde de la relativité. Elle la donne en exhibition. Soudainement quarante minutes après l'avoir absorbée, la vitesse des images est augmentée fantastiquement et le temps est bouleversé. Tout se modifie. Les idées sont plutôt des billes que des idées. L'invraisemblable irréalité de la réalité est patente, violente, les réflexions décapées et véloces circulent comme des corps astraux.

Au sortir de la Mescaline on sait mieux qu'aucun bouddhiste que tout n'est qu'apparence. Ce qui était avant, n'était qu'illusion de la santé. Ce qui a été pendant était illusion de la drogue. On est converti.

C'est le lendemain et les jours suivants qu'on peut le mieux observer la pensée de l'accéléré. (Pendant la Mescaline la vitesse d'apparition et disparition est trop grande.)

Des pensées passent à grande vitesse,

éléments perceptibles seulement un court instant. Il s'agit d'attraper vivement de quoi faire une liaison mentale, de faire une bonne jonction ou d'en défaire une. J'y passais les premières journées de mon retour à la « santé mentale », car... j'allais oublier de le dire, la Mescaleline est une expérience de la folie. Elle est employée pour son étude, rare encore, mais qui ne le restera pas : celle des psychoses expérimentales.

Je l'ai su ensuite, sinon, certains de ses tours auxquels je ne m'attendais absolument pas, m'auraient moins surpris, et peut-être moins paru dignes d'attention. Je me croyais en cela son premier explorateur.

Elle me révélait plus sur la folie des autres que sur la mienne, et plus sur les symptômes que sur le fond. Elle me révélait surtout sur les automatismes mentaux, et sur les constitutions mentales différentes. Pour la première fois je comprenais par l'intérieur, cet animal si bizarre jusqu'à présent et faux qu'on appelle un orateur. Je croyais sentir comme le penchant à l'éloquence doit chez certains être irrésistible. La Mesc. faisait en sorte que j'avais envie de faire des proclamations. Sur quoi? Sur n'importe quoi. Elle y revenait toujours, et me voulait proclamatrice, mais je ne voyais pas

de quoi, et ne le cherchais pas. D'autant que c'était à proclamer comme chose, parfaitement, absolument. J. P... parle d'une certitude absolue et générale qu'il avait eue. Mais moi, je ne l'avais pas. Dans mes notes écrites sur le moment, c'est plein de superlatifs (qui me travaillaient), mais en l'air, ne se rapportant à rien, à aucune de mes pensées, et que dans mon livre j'ai dû laisser tomber : accrochés à rien.

Par quel processus la Mescaline excitait-elle les superlatifs en moi, je me le demande. Par l'intensité de sa pression en moi et par l'intensité proportionnelle et couplée de ma résistance? Peut-être.

Si j'y avais mis du mien, ça serait bien allé vers la mégalomanie.

On tirait en somme et fort sur les ficelles qui agitent le mégalomane. Fort et mécaniquement. Aussi je ne répondais pas. Une seule bonne raison m'eût mieux entraîné.

La grande démolisseur me mettait aussi dans certains états normaux, qui ne sont pas normaux chez moi.

Peut-être un jour rendra-t-on obligatoire, au stade universitaire et pour les futurs « manieurs »! d'hommes l'ingestion de la Mescaline et de quelques autres drogues bien choisies.

Surtout elle démolissait quelques-uns de mes bons barrages, ceux qui me font être moi et pas un autre dans mes autres possibles « moi ». Il m'a fallu des semaines et des semaines pour les reconstruire et m'y renfermer à nouveau.

*
* *

Comme tel peintre moderne, qu'on a commencé par détester, trouver hors de propos et rejeter, fait quand même du mal ensuite à ceux dont on se satisfaisait précédemment, et les rend par comparaison gris et faciles, le lendemain de l'expérience mescalinienne, aucun tableau ne me parut intéressant (sauf légèrement les tableaux médiumniques). Ils me semblaient tous, sottement (et volontairement!) détournés de l'innombrable sinon de l'infini.

le lendemain.

Les plus beaux, deux jours auparavant, car les plus sobres, me paraissaient aujourd'hui les plus étrangers, les plus méprisablement accordés aux superficielles apparences de l'homme, à sa poitrine, ses mains, ses pieds..., à du médiocre, quand ce n'était pas à sa maison. De même les belles pages de la littérature me paraissaient inintéressantes, aveugles, avares, étriquées.

Le fourmillement, même inconscient, se tenait encore en moi, m'empêchant de communiquer avec la simplicité, et la grandeur, trop liée à la mesure, n'avait plus de sens. Elle était perdue pour moi.

* * *

dix jours après.

J'écrivais encore « en miettes ». Il m'était impossible de composer d'une traite, largement. Tout se faisait par petits apports, par tout petits apports, par mots isolés, bouts de phrase, rapprochements, par des corrections parfois au mot venu une demi-heure auparavant, mais jamais par plusieurs phrases entières se suivant. Ces petits bouts d'ailleurs au bout de trois semaines, « tenaient » un sujet, ayant été dirigés secrètement, mais savamment par l'aiguille d'un Nord inoubliable.

Enfin, je n'avais plus d'autorité sur les mots, je ne savais plus les diriger. Adieu, rédaction !

Avec d'autres barrages, mon barrage contre les « à peu près » ne fonctionnait plus.

Comme mes frères inconnus du Zacatecas, cités en 1737 par le P. de Arlegui dans la *Cronica de la Provincia de Zacatecas*, « incapables, quand ils s'enivrent

avec leur horrible Peyotl de tenir un secret », moi aussi pour la première fois de ma vie, j'aimais mieux divulguer un secret que le garder. Que dis-je ? Je me ruais dans la divulgation des secrets (il est vrai personnels mais que je m'étais promis de garder).

A les lâcher, on eût dit une sorte d'éjaculation.

Le barrage des nombreuses hésitations et tergiversations n'existant plus. Je répondais aux lettres quand il le fallait, par oui ou non selon les cas, sans chercher les complications. J'allais aux autres, ouvert, me plaisant à m'ouvrir et à les voir ouverts, fâcheuse disposition que j'espère bientôt changer.

* * *

La plupart des images de la Mescaleline avaient disparu. Certaines devaient aller et venir, sans que je me retourne sur elles, n'en étant ni fier, ni honteux. Si je me mettais à dessiner, une symétrie impérieuse et jamais connue m'avertissait que je vivais encore dans leur souvenir.

*trois semaines
après.*

Conscient, seul le sillon était là, le sillon de la fracture, net comme au premier jour. La pullulation, après une apparente éclipse, était revenue, celle

des infiniment petits, celle des infiniment possibles, celle des infiniment au-delà.

Mais le sillon demeurait le problème central.

Ce fossé qui m'était apparu si souvent, si constant des heures durant, et d'une existence que j'eusse jurée plus évidente que la mienne, aurait-il été un signe que la macaque Mescaline à travers sa sotte imagerie était arrivée à me donner?

Peut-être aussi était-ce seulement une simple « comparaison ». Un mot-réflexion comme « *je suis plus ouvert* » qui me serait venu à l'esprit, et dont *elle* intarissablement avait fait des images et un *film*.

Mais pourquoi n'en bougeait-elle pas, revenant malgré mes réflexions différentes, à cette représentation ou à un équivalent?

Et maintenant après plus de vingt jours, que je sois couché, assis ou marchant, le sillon est là me traversant en ma tête, sans du tout s'occuper du cerveau et du diencéphale et de la matière grise qui doivent pourtant y être, il me fend d'un bout à l'autre me joignant à l'infini, par un chemin infini, champ de forces étrangement lié... lié à quoi?

* * *

Je me retrouve petit à petit, sans m'être encore complètement récupéré, je m'éloigne de cette drogue, qui ne me convient pas. C'est moi, ma drogue, que celle-ci m'enlève ¹.

plus de trois mois écoulés.

Je m'éloigne du changement de caractère qu'elle avait introduit en moi. Je reviens à ma lenteur, à mes filtres, aux ponts que je bâtis entre les choses et que je préfère aux choses, et surtout, loin des aseptiques images de la Mescaline, je reviens à mon grand mélange, qui me rend plus ivre qu'elle ne le peut.

Confluences incessantes de ruisselets venus de partout qui font la douceur des réservoirs « santé », vrai infini, que leur extrême variété seule empêche de trouver infini.

Et je reviens à mes forces. Qui l'eût cru? Mes forces! Avec quelle délectation adolescente je les sens revenir.

Joie, joie pour la première fois aussi de ma vie, de me trouver de la volonté, de retrouver celle pour qui j'ai toujours été bien injuste (pas d'importance) mais où j'ai été bien peu perspicace. Ma grande découverte d'après la drogue :

1. Il doit y avoir des tempéraments plus mescaliniens que d'autres, ceux qui font tout de suite d'un mot, une image. Des races aussi peut-être.

la volonté. Je la vois partout à présent, je m'en vois plein, en employant partout et là où je m'en doutais le moins.

Dois-je ajouter ceci? Je vois plus souvent des chats dans les branches hautes du jardin qu'il n'y en a réellement. Le plus souvent, il n'y a rien. Parfois des pigeons. Il m'a fallu plus d'une fois prendre les jumelles tant ces pseudo-chats sont bien imités.

IV

LE CHANVRE INDIEN

Notes pour servir à un parallèle entre deux hallucinogènes.

Celui qui, comme expérience-témoin¹, prendra du Haschich après la Mescaline quitte une auto de course pour un poney².

Il rentre dans l'humain. Il est d'abord envahi d'un sentiment de bienveillance. Il sent en sa poitrine une sorte d'agréable encouragement, quelque chose qui réjouit le cœur. Il a même envie de sortir et il sort. (Il n'est plus cet infirme en

1. Il s'est trouvé des psychologues et des psychiatres pour attribuer au subconscient d'Aldous Huxley, les ruines qui dans la Mescaline lui étaient apparues, alors qu'elles apparaissent presque à tous les sujets, à la suite — vraisemblablement — des mouvements de tremblement dont sont animées les images des objets réels (ou imaginés) qui par conséquent semblent en ruine ou prêts d'y tomber.

En réponse à cet état d'esprit (car au nom de la psychologie des profondeurs devenue véritable bouche-trou universel on me faisait des objections semblables) j'ai été amené à prendre un autre hallucinogène, pour mieux saisir les différentes provocations à sentir, et à voir. S'agissant d'un simple parallèle pour m'empêcher de me tromper sur l'« originalité » de la Mescaline, j'ai été très court sur le deuxième poison et n'en présente pas ici une étude. D'ailleurs le Haschich, car c'est lui, ne se livre pas en quelques fois. Il garde longtemps ses secrets.

2. Un poney peut toutefois donner des surprises qu'il ne faudrait pas attendre d'une locomotive.

chambre entre deux feux, qui doit encore s'envelopper d'une couverture, pour qui, tous rideaux tirés, un rayon qui passe est un rasoir qui tranche.) Il marche et voudrait voir du monde. Un visage devant lui, dans l'autobus, il s'y installe, s'y complaît, resterait là des heures... si le parcours le permettait... Rentré chez lui, il est assez agité. Ce n'est pas qu'il remarque grand-chose de changé, quand soudain *il rit*.

*Rire soudain
rire sans cause.*

De quoi? Qu'y a-t-il? Aucun sujet de rire visible. Il voudrait plutôt des visions, mais — il ne le sait pas encore — il va falloir pour cela attendre des heures. A nouveau *il rit*. A nouveau sans trouver de raisons.

De quoi? Qu'y a-t-il? Aucun sujet de rire visible. Il voudrait plutôt des visions. A nouveau *il rit*. A nouveau sans trouver de raisons.

Moi, pour revenir au seul témoin que je puisse suivre, moi, « à l'affût », je veillais en mon intérieur à cause de ce rire, de ce rire sans sujet.

De vagues tourbillons passaient, créant lentement l'état second. Des tourbillons et autre chose. On aurait dit des mouvements uniformes qui se seraient achevés soudain en vibrations saccadées et courtes, très courtes, exa-

gérément courtes. J'aurais figuré cela par un plan incliné régulièrement, qui se serait terminé subitement en marches toutes petites et chacune sur la précédente en retrait et en retrait sur le retrait attendu... vous faisant tomber. L'imprévu, ou les successifs imprévus, provoquant le rire. Une base mécanique du rire; vibratoire plutôt. Aussi une sorte de comique métaphysique, mais au bout d'un certain temps seulement, le sujet d'abord doucement secoué, préparé à cela.

Ainsi, je contemplais, une demi-heure plus tard, avec un sentiment inouï d'humour, la carte de l'Argentine étalée par hasard devant moi, un dictionnaire, en tombant, s'étant ouvert à cette page.

Sans bouger, prodigieusement amusé, je savourais le comique exorbitant de la forme de ce pays, qui, je l'avoue, m'avait jusque-là parfaitement échappé et qui le surlendemain à nouveau m'échappait complètement.

Même en pleine appréciation de ce comique, je ne faisais que vaguement pressentir ce qui mettait ce pays à part de tous les autres. Rien d'argentin non plus ne me venait à l'esprit. Simplement, dans une sorte d'extase du ridicule, je m'enfonçais en silence dans sa forme ineffablement cocasse, malheur dont ce

*ondes-saccades
en escalier dont
la dernière
« marche »
serait en retrait.*

*Rires qui
reviennent par
vagues.*

ondes à rire.

pays qui méritait mieux, me parut ne devoir jamais se remettre.

Le chanvre chez beaucoup s'exprime par de retentissants éclats de rire, quoique au début surtout, ils n'aient encore rien remarqué de drôle. C'est *massé par les rires, par les ondes à rire*, par ce chatouillis vibratoire si particulier, que petit à petit ils en viennent à apercevoir de la drôlerie, surtout là où rien ne l'appelle. Elle réside justement dans le contraste entre ce non-drôle et l'humour qui les inonde et dans cet objet parfaitement grave dont va triompher leur état hilarant. Car un certain sérieux devient proprement irrésistible. Toutefois, ce ne sera pas le rire des grosses tapes dans le dos, mais fidèle à ses origines, un rire délicat, quoique intense, né de vibrations subtiles, rire qui « pige », qui saisit le fin du fin d'un monde infiniment absurde.

Les visions ne venant toujours pas (Faut-il y renoncer? Certains haschichés n'en ont jamais eu, s'en passent très bien), je me mis à bricoler.

*Zones
de préférence
dans le
spectacle.*

En regardant des photos, je remarque que je regarde certaines zones avec une préférence très marquée, beaucoup plus marquée que d'habitude, où j'en ai

certes, comme tout le monde, je suppose, mais ce ne sont plus les mêmes. Au lieu par exemple du chameau et de la tête du chameau, que, comme je me connais, j'eusse observés d'abord, je passe par-dessus et m'arrête longuement au piton rocheux derrière et plus loin aux rochers grenus du Hoggar. Je m'y complais, j'observe avec un admirable « doigté optique » si je puis dire, toutes les anfractuosités de la roche. Je les suis. Je vois en profondeur. Le plaisir *sui generis* qu'on a en montagne, et qui y rend le fait de la vision si attrayant, par les rochers inégaux, si agréablement multiples à percevoir, à toucher du regard, je le retrouve ici, plaisir que je n'ai jamais en photographie. La photographie, contrairement à ce qu'on a cru, (ce qui fait qu'elle pourrait presque passer pour une des causes de l'art abstrait), est cette *représentation en fonction de la lumière, spectacle parfait, où vous ne pouvez entrer, quoiqu'il s'agisse de lieux, d'objets, de personnes. Vous passez devant. Vous les passez en revue.* Au contraire des tableaux d'autrefois, occidentaux, chinois, persans... elle ne vous met pas au fait des distances, des interdistances qu'il faudrait sentir pour que vous vous mêliez aux êtres et aux lieux représentés. Elle est

*admirable
« doigté
optique ».*

*le regard
rajeuni.*

stéréovision

opaque. *Vous êtes repoussé de l'endroit même que vous admirez, par la méticulosité des ombres et des lumières, glacis fâcheux doué d'étanchéité.* Défense d'entrer!

Le Haschich déphotographiant les lieux photographiés, *vous pouvez enfin y pénétrer.* Le gelé est degelé. Je dévorais donc avec une ardeur nouvelle ce paysage en couleur. Que c'est merveilleux de regarder! Comme c'est félin! Une nouvelle jeunesse me revenait, une des plus subtiles, celle du regard.

Je m'ennuie vite à présent en voyage. Tant de déjà vu, et un certain vieillissement jusque dans l'œil peut-être! Quelle qu'en soit la cause, la jouissance était revenue, celle-là même, seule et suffisante. Du regard, intense et émerveillé, je tentaculais les palmiers et les roches.

Quels ébranlements de l'appareil oculaire, quels subtils mouvements d'avant en arrière ou d'arrière en avant, quelles vibrations, quelles infimes variations dans l'accommodation visuelle, parvenaient à procurer cette vision délectable (discriminatrice), cette stéréovue, que ne donne pas du tout la Mescaline, dont les apparents mouvements d'emboîtements et déboîtements ne vont pas du tout dans le sens d'un perfectionnement de la vision, mais seulement de l'embellissement des tons.

Était-ce la même cause qui me faisait tout à l'heure m'enfoncer dans les visages? Car je m'y enfonçais, plus que je n'en étais amoureux, ou que je ne leur étais devenu bienveillant. Je voyais trop — je me souviens maintenant — leurs rides légères... et les appréciais.

Mais le Haschich donne encore davantage. Il donne le relief intérieur, le relief humain, celui des présences, *l'espace psychologique*, celui que l'on connaît quand on entre dans un salon, où des gens s'assoient, se lèvent, se préparent à sortir, où d'autres viennent vers vous, où certains vous regardent, d'autres pas, où d'autres que vous aimeriez toucher restent sans lever les yeux sur vous. Cet ensemble en mouvements, réels ou potentiels, occupe un espace psychique. Dans ce lieu, vous pénétrez. Voilà qui, restitué par le Haschich, fait l'admirable naturel de ses images.

espace psychique.

* * *

...je regardais dans un magazine ces étonnantes plongeurs des Nouvelles-Hébrides, qui, retenus, plus ou moins, par de longues lianes se jettent d'une tour rustique d'une quinzaine de mètres, tête baissée vers la terre, où ils atterrissent ralents, mais pas toujours assez.

*Sentiment des hauteurs
sentiment de légèreté
de suspension en l'air.*

Je voyais les distances, je les appréciais, comme si j'avais été là-haut, celui ou avec celui qui devait sauter, j'avais le vertige des hauteurs et, la page tournée, je restais encore au sommet à cette hauteur impressionnante. Je ne savais pas alors que le sentiment d'être en l'air et léger était une des impressions propres au Haschich. L'histoire du tapis volant est une vieille réalité en Perse et en Arabie où le chanvre, depuis des siècles, fait planer dans les airs et parcourir les cieux.

* * *

Ce qui me frappa le plus le troisième jour que je pris du chanvre indien, ce ne furent plus les visages auxquels — déjà blasé — j'étais devenu assez indifférent, ce fut la voix entendue en passant, d'une jeune fille sur laquelle je ne m'étais même pas retourné; mais, tandis qu'elle s'éloignait, sa voix, comme arrêtée, et en suspens, je résidais encore en elle amoureusement, voix à peine formée, d'une timidité religieuse, propre à vous enlever à vous-même, voix implorante de protection, si précautionneuse avec le phénomène verbal, avancée avec tant de prudence comme pied sur le bord d'un précipice, comme doigts appro-

Stéréophonie.

chés du feu. Comment tout le monde justement ému, ne revenait-il sur ses pas pour suivre cette présence exquise? Pour moi, c'est toujours trop tard, mes décisions. Il m'aurait pourtant fallu faire demi-tour, la rattraper, la retrouver, connaître cette jeune personne si élégante dans ses appréhensions, si émouvante et distinguée en son infime audace qui devait lui paraître immense, si délicatement aventureuse en sa perte de réserve, où elle essayait ses premiers pas.

Plus tard rentré chez moi, vaguement je reparsous et revois dans ma rêverie l'épisode d'un film vu quelques jours auparavant, dont les bruits et les voix soudain « sortent » violemment, se jettent sur moi. Souvenir revivifié, plus fort que ne fut l'impression originale.

Il semble que j'entende de façon inhabituelle. Un bruit réel, infime, que normalement je n'entendrais pas, je le perçois à travers trois portes fermées. Mieux, je suis ses déplacements, quoique petits, je les suis comme un essaim volant d'abeilles. Je jouis d'une *stéréoaudition*.

J'entends comme dans les sous-bois, sans doute les cerfs aux aguets entendent, lorsqu'ils relèvent, dirigent, abaissent les grands pavillons poilus de leurs roses oreilles indépendantes.

* *

Que l'attente est longue! Je doute, je sors, je marche, je m'agite, je me fatigue, je marche, je marche, je reviens, me couche, m'endors et... suis réveillé par les bruyants éclats de rire d'enfants, qui, pour s'amuser, se lançaient dans mon rêve des boules de neige à la figure. Mais quels rires! Comme s'ils s'étaient trouvés dans ma chambre, et les silhouettes des garçons si nettes, la distance des uns aux autres si sensible... Quelle différence d'avec mes rêves (si vagues... quand j'en ai).

* *

Vivement je me couvre les yeux d'un drap, les visions doivent être arrivées! Enfin!

Oh, ce n'était plus les cataractes de la Mescaline, le typhon dans le monde des images, les oscillations et le ruiniforme et la constante désagrégation et transformation.

Les images étaient nettes (restaient bien en place). J'avais le temps (juste le temps) de les contempler¹.

Les visions intérieures.

1. Après un certain nombre d'extrêmement fugaces, dont je n'aurais pu rien dire.

C'était comme de très courtes scènes en couleur, très bien composées, sobres plutôt, dont la dernière, très tableau, se terminait abruptement, un tableau comme un mot de la fin.

Le tout composé eût-on dit par un excellent metteur en scène, par un monsieur excentrique. Saugrenu, parfois spirituel, pince-sans-rire. (Encore!) Le rire par l'abrupt, mais ça ne me faisait pas rire du tout. D'abord, des blagues « prestidigitateur », genou à barbe et choses de ce genre. Mais avec une surprise. Chaque fois j'étais surpris. C'était plus une énigme qu'une drôlerie, par exemple une corolle admirablement blanche avec par-ci par-là un soupçon adorable de jaune indien, dont un pétale délicat et plein comme la santé était retenu comme par une chaînette, par un très très long ressort de montre. Ça vous avait parfois un air d'apologue, de démonstration, comme si on faisait signe et après les premiers tâtonnements petit à petit (en réglant mieux le tir), un signe pour vous, un signe satanique.

Ça vous faisait aussi parfois des farces, carrément. Un filin que je suivais du regard, lové ici, déroulé là, se continuant autour d'un tonnelet, derrière un trépied, tout à coup se terminait en

gueule rouge de petit félin (un genre d'ocelot à ce qu'il me parut et qui ne m'effraya pas outre mesure, le cou étant en corde, quoique la gueule fût très vivante et menaçante). Et j'avais eu un sursaut en arrière. Une autre fois, un assemblage compliqué de pièces métalliques que j'observe, tout à coup devient une mitrailleuse braquée sur moi. Là encore je ne suis pas excessivement ému.

Les êtres étaient souvent de petite taille, les hommes aussi, vingt centimètres étaient ici une grande taille mais ce n'était nullement la foule immense des hommes-microbes de la Mescaline. Pas mannequinés non plus, mais au contraire, expressifs. Chose curieuse, et propre au Haschich, souvent *incomplets*. Il leur manquait par exemple, la moitié du bras, mais la moitié du milieu, et complètement, sans raccord et le bras sans autre gêne faisait ce qu'il avait à faire, et même dans un intérieur il manquait par exemple les trois quarts du plateau de la table, par ailleurs en excellent état, à l'état de neuf. De même comme je l'ai dit, le film trop court semblait incomplet, avoir été interrompu trop¹ tôt.

*le chanvre
omet.*

*Des trous,
des manques.*

1. Ainsi les dernières marches, en retrait, interrompues, de l'escalier à faire rire.

Il semblait qu'un être assez artiste et au courant de moi, venait par des spectacles insolites (qui font trébucher plus que rire), et sur lesquels il convenait de réfléchir, venait se présenter à moi, ou plutôt, avant la présentation, me donnait des marques de son savoir-faire, et de son savoir (à mon sujet). Il avait de vraies trouvailles. Il m'intriguait, se montrait sournois et traître.

Il me devinait, il me surveillait, me rendait les images par moi parcourues dans un livre, après les avoir repensées, refondues, en en ayant fait des monstres composites, pas du tout terrifiants, équivalents d'un mot nouveau forgé, mais où il ne fallait pas être grand clerc pour voir des allusions et de la raillerie.

Je commençais à voir ses spécialités. Il aime les gênantes consistances, mais c'est façon de parler, c'est accessoirement que ça peut gêner; il aime les reliefs intéressants, multiples, le granuleux, l'écorce comme celle des marronniers et des chênes-lièges, la surface râche des limes. Il n'aime pas le lisse, il veut beaucoup de petits accidents dans le relief. Sur un bras lisse, il met des gerçures ou une excroissance en crête de coq, ou il le rend plissé comme un genou. A une joue il ajoutera une déconcertante surface scrotaleuse, la

Des reliefs intéressants.

surface cicatricielle d'un arbre qui a souffert un dommage ou la peau gênante d'un cou de tortue. J'avais pris ça d'abord pour des farces. Mais non. Il en peut faire et bien d'autres, sans se servir de ces moyens.

La tendance à l'allongement, réalisée dans les objets et les hommes par la Mescaline, qui allonge et rend tout fluet, était peu visible dans le Haschich, mais elle n'était pas absente. Elle était beaucoup plus étrange et, comme il convient au Ha. qui est secret¹, elle y était, comme dérobée, sensible seulement au dedans obscur de soi. Prolongation évidemment, on l'éprouve, mais de quoi? De temps, plus que d'espace, et de « non-interruption », plus que de temps, de distance, surtout, d'une distance qui ne trouve pas sa mesure.

Regardant ma jambe, étant couché, j'étais frappé de la distance de ma tête à ma jambe, distance telle que le parcours pour aller de l'un à l'autre me parut tellement exorbitant que je me demandais quel être pourrait envisager d'en venir à bout ou même de l'entreprendre. Et je m'installais dans cette

1. La Mescaline partait à fond de train sans s'intéresser (apparemment) à moi. Le Ha, lui, semble avoir l'œil sur moi. La Mesc. avait beau faire, s'exciter et en remettre, je ne croyais jamais à rien. Ici, quoi que montre le Haschich, il m'intéresse, je le suis jusqu'au bout. Je veux connaître la fin. Je veux savoir où il m'emmène.

longueur, j'y installais confortablement je ne sais quoi (du temps? de l'espace?), j'en installais sans cesse de plus en plus.

· · · · ·

* *

Dans une vision que j'eus, se trouva une huppe, perchée et se préparant à avaler une proie. La distance qu'il y avait de l'extrémité de son bec, où elle tenait un ver, à son gosier, par où il devait passer, me jeta dans une méditation indicible, constamment renforcée par celle de l'oiseau immobile et lui aussi réfléchissant dans un temps qui paraissait immense, qui paraissait pourtant ne devoir suffire pour la résolution de ce problème difficile qui nous rendait immobiles, l'oiseau et moi invraisemblablement posés et attentifs.

Le bec était long certes, comme l'est celui des huppes, mais pas davantage. Cependant la huppe, comme moi, avait compris dans une sorte de décomposition imaginaire de son bec, que le trajet à parcourir de sa pointe à sa base était pratiquement devenu infini.

On peut le faire travailler, le Haschich, lui poser des questions, lui soumettre des problèmes. Il aura une réponse, il accepte

Le Ha. est manœuvrier, metteur en scène, démon. Il faut le rencontrer sur son terrain.

Images de synthèse.

« Rêves à la minute ».

les données du problème, ce qui est peut-être le plus extraordinaire, mais attention à la solution qui vous ridiculise: a peut-être, vous et les données de votre problème. Mais il ne refuse pas le travail. Il est actif. Un bon os qu'on peut lui donner, c'est une photo. Deux plutôt, même trois. Vous les regardez (pour lui) sans songer à rien (vous aurez de toute façon songé à quelque chose, il vous le montrera bien). Puis fermez les yeux. A lui de travailler à présent. Sous Mescaline, si certains mots étaient prononcés ou seulement imaginés, les images correspondantes apparaissaient instantanément, bêtement, irrésistiblement, sans intelligence, sans finesse aucune. Avec le Haschich c'est tout différent. Il faut lui donner son temps de préparation, de destruction (comme pour passer de chenille à papillon), son temps de mijotage, de reconstruction, phases où le plus souvent vous ne voyez rien. Il préfère montrer le problème résolu, c'est-à-dire le tableau final, parfois stupéfiant, sorte de rêve sur commande, de rêve à la minute, où les données ont été statuifiées en un monstrueux couple inattendu, (cependant toujours sobre et avec de l'élégance dans la solution).

Ainsi fait-il à souhait un être hybride, comme on compose un mot nouveau

avec deux autres, ou comme on composa les représentations des dieux Ganescha et Anubis, c'est-à-dire homme avec tête d'éléphant, et tête de chacal sur épaules d'homme, blocs aux attributs contradictoires, jamais brassés ensemble ou fusionnés, mais définitivement distincts.

Faire des femmes-crocodiles devient chose facile avec le Haschich, car, contrairement à la froide Mescaline, il s'intéresse aux femmes, et il s'intéresse aux peaux inégales, ridées et dures.

Ne reculez devant aucune disparité. « Il » se débrouillera.

Des photos devant moi, longuement je regarde une route. Puis longuement je regarde une femme nue. Fermons les yeux maintenant. Le chanvre peut faire une synthèse intéressante, s'il est dans un de ses bons jours, il peut me faire un monstre bien curieux, où je retrouverai tant la femme que la route et le style et le genre, si je puis dire, de l'une et de l'autre, et l'expression féminine ne sera pas absente. N'est pas mécanique, le Haschich. Ses débuts sont toujours inattendus, mais rarement visibles. Cette fois, ils le seront. Tiens, il commence de façon surprenante, faisant la route plus longue, plus longue encore, comme s'il avait peur qu'une route ne fût trop courte pour une femme! Enfin, quand

*Formes
composites.*

*la femme-
crocodile.*

*la femme-
route.*

elle est bien longue, qu'elle se perd dans les lointains, vous vous apercevez que c'est aussi la jambe d'une femme qui continue, qui continue (comme il avait raison de faire long), qui se perd dans l'infini. Jamais je ne me serais attendu à une synthèse pareille, qui prend maintenant un caractère d'évidence et « dit bien ce qu'elle veut dire ».

D'une certaine façon le fait aussi de regarder une femme à partir de ses jambes, de la « remonter » de bas en haut, est ici décrit et peut-être raillé.

Si je lui donnais, avec une femme, non plus une route, mais autre chose, la réponse « réunissante » était chaque fois appropriée et impossible à deviner à l'avance, comme si moi je voyais les objets, et lui seul, en moi, leurs points communs.

Le Haschich ne fait pas que des tableaux. Il commet des actes. Sans doute *ses* tableaux eux-mêmes sont faits, non tant d'images à lui proposées, que des désirs dont on gonflait ses images, dont elles sont à votre insu affectées. Là vous éprouvez, vous expérimitez que vous n'êtes plus seul en vous. Vous logez quelqu'un, l'habitant n° 2. Tout change, dès lors. Tout est piège. En tableaux déjà, il était plus que sournois, ou railleur, cynique voyant trop clair.

Il va se substituer à vous, devenir l'habitant n° 1.

Il ose, lui, il commet¹ des actes et quels actes! Des actes pas vôtres et que pourtant vous ne pouvez pas tout à fait récuser. Ils ne sont pas vôtres et encore moins non-vôtres. Ils viennent de chez vous, leurs éléments le prouvent. Ils sont juste au-delà, là où vous vous êtes arrêté, par peur, sans savoir que c'était par peur, sans savoir que vous vous étiez arrêté. Maintenant vous comprenez. Son acte est une invention. Imaginer : donner une solution nouvelle. Il me démontre que j'avais reculé. Mais lui n'a pas reculé et me l'a fait faire. Le démon l'a accompli. Démon, ça existerait donc? Ce qui existe en tout cas, c'est en l'être convenablement scindé² (et « voyant », car jamais vous ne trouveriez ça en état premier) cela ou celui qui découvre vos possibilités démoniaques.

Le démon. (Pourquoi jamais l'ange?)

Pourtant dans ces actes inavouables que par lui je commets, un certain encharnellement manque. L'acte y est,

1. Dans les visions du cinéma intérieur.

2. Le « Mister Hyde » du Dr Jekyll. Et il en aurait été ainsi plus qu'on ne pense. D'après un travail américain récent, Stevenson aurait écrit ce récit (très à part dans son œuvre) après avoir absorbé de la cocaïne qu'un médecin lui avait prescrite.

la vue, le bruit, le sentiment de présence font une vision circonstanciée, mais les contacts épais, les odeurs, ignobles accompagnatrices de la vie réelle, n'y sont pas.

* * *

Il m'arrivait dans les heures reposées de la grande immobilité finale (*Keff* en arabe signifie *repos*), où l'on ne soulèverait pas le bras, fût-ce pour empêcher un cataclysme imminent, il me venait, comme en rêve même je n'en ai pas connu, des images si naturelles, qui sentent tellement le naturel, qu'elles ne peuvent pas, me disais-je, ne pas exister quelque part. Spectacles et meubles et lieux surtout que je ne connais pas, communs, ordinaires, où je n'ai que faire et où cependant je n'étais pas surpris d'être, le petit escalier d'une assez pauvre villa de banlieue, une ruelle, une courrette, le tout pas seulement vu, mais où je marchais à mon aise, sans recherche, sans hésitation, sans question non plus, poussant une porte, que je ne connais pas, que peut-être je connaîtrai un jour, où alors, j'espère, je la reconnaîtrai.

Moi qui n'accepte que de l'extraordinaire et me ferme à ce qui m'entoure et se présente à mes yeux, et le rejette

de ma mémoire comme médiocre et indigne auquel je refuse de m'acoquiner (et par là ne sais rien et reste vide et sans souvenirs) j'étais là, et demeurais à les regarder en toute simplicité et accord du cœur et familiarité.

* * *

Il est des jours où, dans les livres que je parcours ou étudie, je lis un mot pour un autre. Pas une fois, mais vingt fois, mais cinquante fois, mais tant de fois, que, véritable tir de barrage, ils me rendent la compréhension bientôt impossible et... j'abandonne ma lecture.

Lorsque j'ai fumé du Haschich et même de très longues heures après, son effet apparemment terminé (avec lui, toutefois, si fantasque, on ne sait jamais) et que je reprends une lecture abandonnée auparavant, des interruptions, des lapsus, il m'en vient encore, pas plus nombreux, mais plus incongrus, plus critiques, plus combatifs. A cela je reconnais qu'ils ne sont pas de moi, mais de *lui*. Les mots qu'il m'arrivait autrefois de lire à la place des vrais n'arrivaient pas pareillement. Ceux-ci (ceux du Haschich) m'arrivent précipitamment, comme soufflés au dernier moment. Le faux est jeté, caplé sur le vrai,

qui, durant une seconde est caché, et qui reparaît aussitôt après. Je continue ma lecture abasourdi. Le démon encore une fois a été plus vite que moi.

* * *

Quand je sors, ayant pris du Haschich, je suis un autre homme, un autre regard. Le Haschich désigne, choisit, observe et, d'une épée qui ne fléchit pas, pénètre.

Moi sans lui, je regarde plutôt comme les bœufs, ayant comme eux une digestion, une digestion jamais finie, une digestion de je ne sais quoi. Cela étant, cette occupation ne me lâchant jamais complètement, je ne peux que laisser errer circulairement mes regards, que parfois un spectacle plus criant entraîne, mais pas pour longtemps, et la vue circulaire reprend, hésitante et bâclée.

*Le Ha.
me restructure
différemment.*

Avec le Haschich en moi, je suis faucon de chasse. Si mon regard passe de façon circulaire, ce sera une seule fois, comme on fait un rapide tour d'horizon qui ne sera pas recommencé. Nous ne sommes pas pour l'éparpillement. Nous cherchons un objet pour remonter une piste. Si c'est un visage, on remontera par lui jusqu'au bout du monde. Plus rien ne nous en distraira. D'un regard qui pense, qui pense, qui traverse la

tête de l'autre. Nous n'avons aucune fébrilité. Ce dedans de la tête, cet endroit de la métaphysique, du calcul, c'est peut-être la seule chose que je regrette de ce Haschich à peine connu et que décidément j'abandonne. Cet endroit que je ne pourrais que désigner du doigt sur mon crâne en ajoutant « c'est là cinq à six centimètres à l'intérieur », cela qui ne vit qu'alors et qui n'avait jamais vécu auparavant, et qui est sinon une faculté du moins une fonction, et qui fait que même affaibli par la drogue, je sais que je suis à un centre, que ce centre, vivant en moi, me donne le droit et le pouvoir de regarder, droit dans les yeux, n'importe qui, car je vais au-delà des traits. Sitôt le Haschich éteint en moi, cela disparaît et je suis obligé de revenir à la périphérie, à la croûte, l'autre centre définitivement endormi.

Les dessins que je faisais après la Mescaline, le lendemain ou une ou deux semaines plus tard étaient faits d'innombrables lignes fines, parallèles, serrées les unes contre les autres avec un axe de symétrie principal et des répétitions sans fin.

Les lignes que je traçais, rapides, vibrantes, sans cesse, sans réfléchir, sans hésiter, sans ralentir, par leur allure

même promettaient un dessin « visionnaire ».

Très différents, les dessins que je faisais après le Haschich étaient gauches, embarrassés, morcelés, interrompus prématûrement. Toujours présentaient des parties inachevées. Les surfaces en étaient composées de carreaux, de polygones. Il en manquait toujours beaucoup.

Ils étaient faits lentement.

Ainsi les toiles des araignées Zilla, droguées (expérience du Dr Peter Witt de l'Université de Berne) par l'atropine, et la benzédrine, le nembutal et la marihuana sont toujours incomplètes, incomplétude identique pour toutes les araignées de la même famille, différente pour chaque drogue employée.

Chose à laquelle on pouvait s'attendre, sont également incomplètes les toiles des araignées à qui on a pu faire prendre de l'urine de schizophrène.

Ne serait-ce pas aux psychiatres, plutôt qu'aux araignées, de faire l'expérience?

*Le Ha.
est un grand
ometteur.*

*Araignées
droguées
à la
Marihuana et
à l'urine de
schizophrène.*

V

EXPÉRIENCE DE LA FOLIE

...mais il y eut une quatrième fois. Une erreur de calcul fit que j'avalai le sextuple de la dose suffisante pour moi. Je ne le sus pas tout de suite. Les yeux fermés, j'observais en moi, comme sur un écran, ou comme sur un tableau de bord, les couleurs et les lignes cette fois démesurées de la Mescaline, apparaissant dans la vision intérieure, et l'agitation des images toujours si surprenante. Puis tout à coup, plus rien. Je ne vis plus rien. J'avais glissé dans un fond. Une porte jusque-là ouverte venait de se fermer d'un coup dans un silence absolu.

Quoi? Qu'est-ce qui se passe? L'état-major saisi au collet perd de vue ses troupes. Plus indéfendable qu'un bouchon tressautant dans une eau agitée, plus vulnérable qu'un garçonnet avan-

*Mescaline
encore
Six mois
plus tard
je prends six
ampoules,
soit 0,6 gr.
le misérable
devient
l'effroyable
miracle.*

*Les images
D'un coup tout
s'efface.*

çant contre une colonne de tanks qui débouchent sur la route.

Les vagues de l'océan mescalinien avaient fondu sur moi, me bousculant, me culbutant comme menu gravier : Les mouvements, jusque-là dans ma vision, étaient maintenant *sur* moi. Ça n'avait pas duré dix secondes, et c'était fait. J'étais perdu.

Mais pas si vite. N'allons pas si vite. Le supplice doit durer des heures. Il n'a pas encore commencé. Il est une heure et demie. Je ne sais pas encore que je vais aborder la grande épreuve de l'esprit.

*Cependant que
la descente
aux enfers
se prépare
à mon insu*

Innocent, en touriste, j'assiste aux premiers changements. J'assiste avec calme à l'agitation interne, bizarre, que je connais déjà, que je reconnaiss. Je note le commencement des effilochages, que sans doute, je vais bientôt voir, la sensation de bouche de cheval, et qu'à la fenêtre, aux rideaux pas entièrement tirés, c'est comme si s'agitaient là-bas de grands draps blancs éclatants.

Un début de respiration plus grave se forme en ma poitrine, prélude à une autre « attention ».

Des lignes, de plus en plus de lignes, que je ne sais si je vois réellement, quoique déjà distinctes et fines (que je sentirais alors?) que je commence à

voir (comme elles sont ténues, cette fois!), et amples leurs courbes, amples! Je note que par moments elles disparaissent et à nouveau leur amplitude vraiment extraordinaire pour leur minceur, et je sais que le blanc que je vais voir bientôt sera légèrement violet, quoique je ne voie toujours aucun autre ton que le gris léger, léger des énormes fils arachnéens qui hautement, rythmiquement, incessamment enjambent le vide.

Énorme décidément l'amplitude des sinuosités, et si fines les lignes et pourtant elles enjamberaient des maisons. Jamais encore vu ça. J'ai envie de téléphoner à B... pour lui annoncer le spectacle formidable. J'y renonce de peur d'être trop longtemps interrompu en cette heure extraordinaire. Alors cette pensée que j'avais de téléphoner, cette pensée d'il y a quelques dizaines de secondes à peine, prend ses distances, vite et gravement et prend aussi une extrême importance, comme le dernier voyageur aperçu sur le quai de la ville natale que vous quittez, dans le train qui démarre, imperturbable, inarrêtable. Tel est cet éloignement progressif. Elle (la pensée) toujours là, en écho, comme si elle était à l'autre bout de la nef d'une grande église silencieuse (celle du

*distanciation
d'une réflexion.*

écho.

temps?) qui m'eût renvoyé non le son, mais l'« onde de présence ». Ainsi dans le silence « retentit », si je puis dire, l'idée, qui s'est éloignée, mais qui se trouve à l'intérieur de la grande église. Bizarrement je me réjouis d'être seul à savoir que j'ai eu cette pensée, par ailleurs quelconque, que sa résonance rend particulièrement majestueuse, impériale¹.

De grands Z passent en moi (zébrures-vibrations-zigzags?) Puis soit des S brisés, ou aussi, ce qui est peut-être leurs moitiés, des O incomplets, sortes de coquilles d'œufs géants qu'un enfant eût voulu dessiner sans jamais y parvenir.

Formes en œuf ou en S, elles commencent à gêner mes pensées, comme si elles étaient les unes et les autres de même nature.

Je suis à nouveau devenu un trajet, trajet dans le temps. C'était donc ça le sillon, et le fluide dedans, absolument dépourvu de viscosité, c'était ce qui fait que je passe de la seconde 51 à la seconde 52, à la seconde 53, puis à la seconde 54 et ainsi de suite. C'est mon passage en avant.

1. Y aurait-il là — sans que je l'éprouve — une sorte d'orgueil (!) à me trouver seul témoin de ce spectacle d'extrême majesté?

Anesthésié au monde jouisseur de mon corps et à tout ce qui, il y a une heure encore, le remplissait continuellement, je ne sens plus que l'en avant. Devenu proue.

De temps à autre, je rencontre un formidable carrefour d'énerverments, terrasse aux insupportables vents de l'esprit, et je commence à écrire presque sans m'en douter, sans y réfléchir, occupé à la transmission, ces mots, pourtant bien significatifs, mais que je ne reconnaiss pas : « Trop! Trop! Vous m'en donnez trop! »

Les lignes se suivent presque sans arrêt. Des visages s'y glissent, des schémas de visages (plus souvent de profil) se prennent dans le tracé mouvant, s'y étirent, s'y tordent, semblables à ces têtes d'aviateurs soumis à une trop forte pression qui leur malaxe les joues, le front comme on ferait avec du caoutchouc. Bien plus linéaires celles-ci, moins horribles, simplement grotesques. Ce qui devient gênant, c'est leur dimension, dimension de falaises, et qui avec les lignes sinusoïdales qui les emporte a l'air de croître encore.

Hormis ces visages grotesques riant dans le vague (ou était-ce un signe de la situation que je ne comprenais pas?), rien.

Étirage des visages.

visages dans les falaises.

Ce sont les seuls navires que portent, et non *sur* elles, mais *en* elles, ces vagues démesurées.

Ce qu'une chose peut être immense! Une prodigieuse exagération est là, mais qui ne modifie nullement le caractère grotesque de ces têtes, ornées de perles d'un gris argent très délicat, parfois un peu bleuté, en contraste surprenant avec les lignes aussi hyperboliques.

Elles me quittent un instant. Un je ne sais quoi descend en une gouttière vertigineuse, mais cela ne dure pas et reviennent les lignes, les lignes, les damnées lignes d'écartèlement.

Ma tête cependant de plus en plus insensible, cartonneuse, je la frotte avec et dans un châle, la frotte machinalement et rageusement, seule zone vivante de mon être, tout ce qui me reste, patrie qui rétrécit de plus en plus.

Et les lignes, les lignes d'écartèlement, encore plus grandes il me semble. Je dois me forcer pour ne pas recourir au sucre qui passe pour antidote. Je me mets quand même à manger presque machinalement quelques quartiers d'orange. Car il y a quelque chose de suspect dans ces lignes qui grandissent, ces lignes qui deviennent des falaises, qui étirent interminablement des visages, mais, comme je le note, ma notation me

tient encore à distance de la conscience du fait.

Et grandissent encore les lignes, je ne saurais les dessiner, même vaguement, le papier n'est plus à l'échelle. Je m'arrête, pose le crayon, écarte le papier et vais entreprendre autre chose.

On m'avait parlé de visions dans le cristal. (Mais là aussi j'avais dû mal comprendre, imaginant que je pourrais transférer les visions de ma tête au cristal.) Je pris donc la boule préparée, à côté de moi, la tournai et la retournai dans ma main, je me souviens, avec embarras, comme fait un enfant avec un objet nouveau, ne sachant s'en servir et si ça en vaut la peine, et prêt à le reposer. Ainsi j'allais faire, lui ayant déjà fait prendre inutilement trois ou quatre positions où j'avais vu tout juste mes doigts agrandis par la réfraction, quand... JE COULAI.

Ce fut une plongée instantanée. Je fermai les yeux pour retrouver les visions, mais c'était inutile, je le savais, c'était fini. J'étais coupé de ce circuit. Perdu dans une profondeur surprenante, je ne bougeais plus. Quelques secondes s'écoulèrent dans cette stupeur. Et soudain les vagues innombrables de l'océan mescalinien qui débouchaient sur moi me renversaient. Me renversaient, me

La plongée.

renversaient, me renversaient, me renversaient, me renversaient. Ça n'allait plus finir, plus jamais. J'étais seul dans la vibration du ravage, sans périphérie, sans annexe, homme-cible qui n'arrive plus à rentrer dans ses bureaux.

Qu'avais-je fait? Plongeant, je m'étais rejoint, je crois¹ en mon fond, et coïncidais avec moi, non plus observateur-voyeur, mais moi revenu à moi et, là-dessus en plein sur nous, le typhon.

La boule de cristal ne fit peut-être que hâter ma perte. De toute façon j'allais être renversé. Ou non? Je ne saurai jamais.

Cependant les objets du dehors avaient sensiblement repris leurs couleurs natu-

1. Coïncider, qu'est-ce à dire? Dans ma vie j'essaie (voulant observer), d'approcher le plus possible de moi, mais sans coïncider, sans me laisser aller, sans me donner.

Je veux qu'il reste une marge, qui est aussi comme une marge de sécurité.

Cela peut paraître excessif que pour être moi, il faille de ma part un don. C'est pourtant vrai. Faux narcisse, ne marchant pas avec moi, ne me soumettant pas à moi. Et je ne suis pas le seul.

Il y en a quantité et quantité de mes pareils. Le *don*, ils ne le font pas.

Avoir de la religion n'est pas croire à une divinité, au contraire de ceux qui n'y croient pas. C'est un *don* qu'on a une envie, une envie irrésistible de faire à quelqu'un d'infinitiment au-dessus de soi. L'amour pas davantage ne postule l'existence d'une femme parfaitement belle. C'est un don de soi, c'est le besoin de faire ce don, et l'homme même le plus eunuque en peut avoir une envie intolérable. Le narcissisme même n'est possible que si on se fait *don* à soi. Et là aussi, c'est curieux, il faut *croire* (*croire à soi*).

Or donc, lâchant mes « liaisons volantes, mes liaisons de voisinage, ou d'urgence », je venais, grâce à la magie de la boule, de me rendre, de me donner à moi, de me revenir comme à ma vraie vérité-patrie-union, à moi mon prénom, cela dans le pire moment de mon existence. Le terrible cyclone nous attrapa moi et moi, unis si bêtement, si indissolublement et dès lors tous les coups, au lieu de les observer, je les reçus.

relles. L'excitation optique c'est comme si elle avait disparu¹. Tout rentrait dans l'ordre, sauf moi.

Ce que ça peut être atroce, atroce en essence, je ne trouve aucun moyen de le dire et me sens comme un faussaire de l'essayer.

Là où l'on n'est rien d'autre, que son être propre, c'était là. Là, follement vite, des centaines de lignes de force peignaient mon être, qui jamais assez vite n'arrivait à se reconstituer, qui au moment de se reconstituer, par un nouveau rang de lignes en râteau était ratissé, et puis encore, et puis encore. (Est-ce que ça va durer toute la vie, maintenant que c'est amorcé, maintenant que je me trouve dans le chemin par où ça passe?)

En un flash je me rappelais cette si remarquable allure des démentes échevelées, que non pas le vent seul rend ainsi ou les mains divagantes, ou l'incurie, mais l'impérative nécessité intérieure de traduire, au moins comme cela, le rapide, l'infenal peignage-dépeignage de leur être indéfiniment martyrisé, traversé, tréfilé.

Ainsi, et toujours à cette incessante, inhumaine vitesse, j'étais assailli, percé

*Ce qui ratisse
l'âme.*

1. Malgré la mydriase très forte, qui, inchangée devait durer des heures.

par la taupe électrique forant son chemin dans le plus personnel de l'essence de ma personne.

Pris, non dans de l'humain, mais dans une sorte de frénétique agitateur mécanique, dans un malaxeur-broyeur-émietteur, traité comme métal dans une usine, comme eau dans une turbine, comme vent dans une soufflerie, comme racine dans une défibreuse automatique, comme le fer sous le mouvement infatigable de fraises d'acier à tailler des engrenages. Mais je devais veiller, moi!

Comme une fauvette dans le sillage tourbillonnant des hélices d'un quadrimoteur, comme une fourmi plaquée sous les eaux écrasantes d'une vanne d'écoulement, comme je ne sais quoi, comme personne.

Intense au-delà de l'intense, ce combat, moi actif, comme jamais, me dépassant miraculeusement, mais dépassé hors de toute proportion par le phénomène disloquant.

L'horreur était surtout en ce que je n'étais qu'une ligne. Dans la vie normale, on est une sphère, une sphère qui découvre des panoramas. On passe en château d'une minute à l'autre, on passe sans cesse d'un château à un nouveau château, telle est la vie de

l'homme, même le plus pauvre, la vie de l'homme au mental sain.

Quand on n'est plus qu'une ligne.

Ici seulement une ligne. Une ligne qui se brise en mille aberrations. La lanière du fouet d'un charretier en fureur, c'eût été pour moi du repos. Pas d'apitoiement non plus. L'accéléré linéaire, que j'étais devenu, ne reculait pas, faisait front à chaque déchiquetage, était pour se reformer, allait presque se reformer, quand la force sur lui plus rapide qu'un bolide... C'était atroce, parce que je résistais.

De l'émotion? Je ne pouvais même pas reculer dans l'émotion. La diffusion naturelle des émotions qui *vont* au cœur lequel vient à battre plus précipitamment ou plus gravement, ainsi qu'aux poumons dont la respiration se met à changer, ne se faisait pas. Je le remarquai dix jours plus tard quand, assistant au cinéma à un drame pourtant ordinaire en ces lieux, j'eus une émotion « qui pénétra ma poitrine ». Dans mes jours d'horreur, j'avais oublié ce chemin, ce confort.

* * *

D'être devenu une ligne était catastrophique, mais c'était, si c'est possible encore plus inattendu, prodigieux. Tout

La métaphysique, saisie par la mécanique.

elles malmenées, c'était comme si j'avais été ramené, moi, à la taille microbienne.

moi devait passer par cette ligne. Et par ses secousses épouvantables.

La métaphysique, saisie par la mécanique.

Par un même chemin, obligés de passer, moi, ma pensée et la vibration.

Moi uniquement une pensée, non la pensée devenue moi, ou se développant en moi, mais *moi rétréci à elle*.

Là-dessus arrivait la vibration désarticulatrice qui « refusait » la pensée et après quelques modulations, lesquelles étaient pour la pensée des déchiquetages, l'éliminait.

Les pensées luttaient furieusement, désespérément contre leur désintégration. Mais toujours elles étaient fichues. Ça ne tardait pas. Un bacille sous le rayonnement des sels de radium connaît cela, mais l'homme ne le connaît pas. Il en est préservé.

L'intimité de cela je ne le dirai jamais assez et comme une idée est votre centre, et comme c'est destructible, maniable, désintégrable. Qui ne l'a connu ne peut savoir, comme elles sont désintégrables.

Oui, une idée peut être flagellée, lysée. Elles ne finissaient pas de l'être. Destruction vingt fois plus vite que moi.

Les vagues qui savent malaxer les pensées passaient incessamment.

La cruauté avec laquelle ça se préci-

pitait sur une pensée est inimaginable. Après quelques échappées en lambeaux la pensée filamenteuse disparaissait méconnaissable.

Comme si mon esprit, devenu conducteur de je ne sais quelle électricité, venait d'être pris comme chemin désormais commode par des courants mortels pour la pensée. La foudre et moi nous devions passer ensemble.

Impossible de quitter le lit du terrible phénomène. Il n'y avait de chemin pour lui que justement par le centre de mon moi, lui presque tout, lui peigne trépidant, moi peu de chose sans une chance, sans cesse sous le cardage enragé. Les thalles d'une laminaire perpétuellement agitée par les eaux d'une mer bousculante sont en vacances, comparés à ce que j'étais. Moi, aucunes vacances ne m'étaient offertes, pas deux secondes de vacances.

Terrible, au-delà du terrible! Cependant je n'éprouvais pas de terreur. Le combattant au feu a autre chose à faire. Je luttais sans arrêt. Je ne pouvais me permettre la terreur. Je n'avais pas assez de répit pour cela.

Je voyais bien aussi qu'il ne fallait pas résister comme je faisais, avec mon moi, avec mes idées les plus chères ensuite, que le mouvement infernal ba-

*courant mortel
pour la pensée.*

fouait, désagrémentait, me faisant chaque fois, plus atteint, plus dépossédé, plus foutu. Il aurait fallu changer de manette, laisser mes troupes se débrouiller.

Le fou est un brave qui se présente face au phénomène destructeur au lieu de laisser ses fonctions subalternes s'en occuper.

Mais dans cette heure si critique, donner du mou est difficile. On n'a pas non plus les cinq secondes de tranquillité pour « se présenter autrement ».

Des idées sottes et sans importance eussent été bien suffisantes, vouées qu'elles étaient à devenir des pensées à entraînement mécanique et à disparaître diaboliquement maltraitées au bout de peu de temps. Au lieu de cela je présentais, surtout au début, mes idées les plus sûres, sur lesquelles je m'appuie, et elles étaient en moins de rien rompues, éclatées de leur axe et rendues pires que ridicules, inimaginablement rejetées, détruites et non avénues. Mais je m'obstinais, quoique ayant vu le mécanisme, à fournir ce que j'avais de meilleur, de plus intime, de plus henri michaux, si je puis dire, (malgré les conseils que je commençais à me donner), comme un homme, dont le bras est happé par le mouvement rotatif d'une courroie est irrésistiblement, quoi-

qu'il veuille faire, entraîné au centre dangereux qui va entièrement le rompre en un rien de temps.

Tout ce que vous présenterez à la schizo mescalienne sera broyé. Ne vous présentez donc pas vous-même. Et ne lui présentez aucune idée vitale, car c'est horrible ce qu'elle en fait.

Présentez le peu important, des images, de petites idées courantes.

Sinon vous serez totalement inhabitable, vous faisant horreur, votre maison dans le torrent, objet de dérision pour vous-même.

* * *

Tant que je pouvais j'avalais du sucre. Tel quel, par morceaux, et par grosses cuillerées à soupe dans des potions chaudes. Mais je le vomissais. Et ça continuait à gagner sur moi.

Il fallait pourtant faire quelque chose. Dans la dévastation qui me rendait fou, dans les ondulations qui rendaient folles les idées passant dans la ligne du « moi », mais non celles de moi à autrui (différent le circuit social de la parole) je téléphonai à A... et dis avec calme, avec trop de calme : « Dose excessive. J'ai dû me tromper. C'est dur de tenir. *Il me faudrait un contrepoison.* » Mon calme

*je vois la tête
d'un fou
furieux.*

trompa. On se dit que ça irait, que le plus grave était passé. Passé! Il était encore à venir.

Ce calme avait une origine différente. Pour arriver à lire, dans la chambre à demi obscure, le numéro de téléphone du médecin j'avais éclairé. La lampe qui est près de la glace me montra une tête que je n'avais jamais vue, la tête d'un fou furieux. Elle eût fait peur à un tueur. Elle l'eût fait reculer. Hors de moi, complètement extravertie, effroyablement photogénique et décidée (alors que moi, je suis en deçà), tête d'énergumène, quoique ni elle ni moi n'eussions fait un mouvement, elle était le masque vultueux de qui n'écoute plus personne, face terrible de fou furieux, qui est en réalité l'affolé furieux. L'animal traqué, la tête devient méchante. Pourtant, ma voix (vérifiée ensuite auprès de ceux qui l'entendirent) était posée, presque douce, et je ne me sentais pas l'ombre d'une colère ou d'une hostilité. « Il » devrait déjà avoir tué, pensais-je, car je ne pouvais considérer cette tête au bord du meurtre comme la mienne. « Ce doit être une question de minutes à présent, de dizaines de minutes. » De là m'était venu le calme¹, le calme grave de

1. Ayant téléphoné plus tard, S... étant près de moi, à nouveau je parlai avec calme, comme si je craignais en affolant le médecin de m'affoler moi-même, je veux

qui est responsable d'un fou dangereux, car cela changeait la situation. Dans l'atroce, je pouvais encore d'une autre façon être gravement atteint. C'est vaste, un homme.

Au moment où les trépidations et les destructions internes intolérables, le fou va devoir les exprimer en actes correspondants, en détruisant, cassant, brûlant, blessant, tuant ou se tuant, quand il va commencer « son œuvre » en un mot, vais-je moi pouvoir le tenir... jusqu'à ce qu'on l'emporte, ou, risible comme un sphincter insuffisant, ne pas pouvoir le tenir? Dans ce cas, c'est maintenant que je dois réclamer la camisole de force.

Tel était mon problème à résoudre avec calme et jugement dans un moment de rupture et de désagrégation.

J'aurais tellement voulu si possible ne pas attirer l'attention sur moi et gâcher par un abandon prématué, par un lâche et prudent appel, ce qui me restait d'indépendance (!) et de vie. Avale jusqu'au fond le calice en silence. Avale, me disais-je, comme appel au courage.

dire le « moi » chargé des conduites, et de l'organisation et qui, je le savais, était le dernier à devoir être entamé ou ému. Il fallait, ce qui se faisait heureusement tout seul, des compartiments étanches, c'était ma seule planche de salut, une ou des parties restant froides, hors-circuit et presque étrangères.

S... surpris à mes paroles, me prit le téléphone et vivement rectifia « non, c'est urgent », mais il était trop tard, on avait déjà raccroché.

Il y avait cependant du nouveau, et du mauvais. Ce qui avait été séparé ne l'était plus. Deux compartiments étanches venaient d'être inondés. Il me fallait présentement lutter de toutes mes forces contre les actes saugrenus qui affluaient à ma tête, dont j'avais compris à la vue de mon visage qu'ils allaient venir, mais jamais je n'aurais deviné ça. Avec une vitesse, une vitesse insensée, ils apparaissaient, me secouaient pour que j'exécute l'acte proposé, me secouaient, me secouaient comme une loque dans le vent d'un moulin, puis disparaissaient. D'autres venaient, poussaient, poussaient, tous anormaux, avides de réalisation, pas d'un genre mais de dix, pas contre tel ou tel ni contre moi, contre n'importe quoi, sans préférence, insatiables et que dix meurtres, et autant d'incendies n'eussent pas contentés, qui ne pouvaient pas être contentés. Je devais dès leur apparition, tenter non de lutter — pas question — mais de mettre une autre pensée inoffensive à leur place, mais qui souvent après quelques triturations rapides devenait à son tour dangereuse car, qu'est-ce qui ne contient un mot dont on ne puisse faire un couteau? Et le couteau, ensuite comment ne pas le prendre, comment l'arrêter? Faire face? Absurde. Je suis

elles. Elles coïncident avec moi, moi, plus que consentant, moi inséparable d'elles dès leur apparition. Tout arrive dans la folie *parce qu'on n'a pas de recul*. Une idée passe avec vous le sentier unique. Pas de panorama. Pas de diversion. Pas un tiers. Pas de comparaison. Pas de halte (si nécessaire au jugement).

Elle et vous, à toute vitesse. Phénomène capital de la démence qui est sans doute l'autre face de celui de la fascination.

Conduite déréglée, toute chaîne de pensées et d'actes pensés allant mécaniquement, automatiquement, en sens contraire du sens habituel.

Les impulsions perverses n'avaient pas pris sur elles tout le mouvement. En effet, je ne cessais pas pour autant d'être terriblement malmené par le prodigieux mouvement vibratoire. Il avait des effets nombreux. La force de ses zigzags était telle qu'un ami M. S... sur ma demande étant venu, mais que j'avais prié d'aller dans la pièce voisine, plus claire, où, tant que je n'avais pas besoin de lui, il pourrait lire, eh bien, je n'arrivais pas, cinq minutes après son éloignement, à savoir s'il était là, s'il était même venu, ou si seulement j'avais songé à le faire venir. Car la constatation que j'avais pourtant am-

impermanence.

plement faite de sa présence, avait été en ces cinq minutes d'absence, si souvent secouée, brisée, interrompue surtout, interrompue dans ma conscience qu'elle n'était plus ni vraie ni fausse, ni passé, ni avenir, mais un hachis d'où je ne pouvais sortir un fait définitif. Rien ne pouvait être *arrêté*.

La certitude, secouée comme un objet, dilacérée comme une chair, contredite aussitôt que dite, après avoir pris des dizaines de positions dégradées, variées et bientôt contradictoires (telles que : Il aurait pu venir si je l'avais fait appeler. Je peux essayer de l'appeler. Pourquoi en effet ne pas l'avoir appelé? Ou bien l'aurais-je déjà renvoyé? Pourquoi n'a-t-il pas voulu rester? Ou bien ai-je craint de l'ennuyer et lui ai-je dit de me laisser? Ou bien ne pouvait-il pas rester plus longtemps? Ou bien il n'aura pas eu le temps de venir et demain ce sera trop tard, etc.) la certitude indéfiniment variée devenait pratiquement nulle et inopérante.

A tout hasard, j'appelais à voix haute pour le cas où il serait possible qu'il ne se trouvât pas loin de moi, et en effet il paraissait à son nom, l'air embarrassé. Je lui disais telle ou telle chose pour masquer l'humiliante vérité.

Il repartait docile et à peine reparti,

la certitude renouvelée en proie aux mêmes attaques, s'effritait, constamment toboggannante, cessait d'être certitude, pour devenir sujet, thème, thème aux infinies constructions-destructions, et devenait non avenue.

Sans fixité, pas de certitudes. La permanence fait la certitude. Certitude d'une seule seconde ne vaut.

Avec S..., et plus tard avec le médecin, je surveillais mes paroles, ou plutôt en ayant proféré certaines qu'il me semblait que je n'aurais pas dû dire, propres à me rendre suspect, j'en préparais d'autres, soit pour le détourner du soupçon que les premières avaient pu lui donner, soit pour le sonder et essayer de savoir ce qu'il pensait réellement de mon état extraordinaire qu'il ne pouvait pas trouver ordinaire, quoiqu'il fût semblant d'être calme. Le calme, la masse de calme, le calme, en grosses tranches de calme des gens mentalement sains, c'est quelque chose de fantastique, et à quoi on n'arrive pas à croire. Papillotant de mille mouvements, on ne peut les croire vraiment immobiles, et sans idées grouillantes derrière la tête. On les surveille du coin de l'œil, comme on surveille ses paroles, où il y a un monde à prendre, et à retenir contre nous, s'ils y faisaient attention. Mais ils n'y font

ruses de fou.

donc pas attention? On fait en sorte qu'aucune phrase ne livre exactement son état, mais un autre, voisin, moins grave ou d'un autre genre, pour dépister. (Car se présenter comme normal serait impossible et sot.) On prononce même certains mots ambivalents, pour provoquer dans le témoin le doute si l'on est fou ou seulement un simulateur qui a plaisir à se fiche des autres.

Ce comportement tout à fait nouveau en moi, je l'observais avec surprise, tout en parlant, ou plutôt aussitôt après avoir parlé. J'étais devenu tricheur.

Parler avec autrui créait des problèmes, montrait des ravages. Quand le médecin vint plus tard, à qui je pus expliquer certaines choses, et me jugea sauvé (disait-il la vérité?) tandis qu'il se tranquillisait sur mon compte, je remarquai (en en revenant) que je m'absentais complètement et à plusieurs reprises de la conversation, appelé impérieusement par l'intérieur autrement grave que je ne pouvais laisser baller tout seul. La terrible course en moi me forçait à vivement placer la fin de la parenthèse sur mes paroles explicatrices, qui m'apparaissaient d'ailleurs comme salonnardes et de celles qu'on donne à une femme du monde qui demande qu'on lui explique les

*signification
des absences.*

*incessants coups
de vent mille
à la seconde
mille
mille
mille.*

*C'est
insupportable
d'être dans le
superlatif
de tout.*

Indes en trois phrases. Quoiqu'il soit très intelligent, n'étant pas dans le même état, il ne pouvait me comprendre à mi-mot. Je devais donner des abrégés. En fabriquer à son usage. M'éloigner de la complexe vérité. Ces ponts à construire me fatiguaient. Je les abandonnais avant la fin.

Lui parti, je parlai un peu avec S...¹. Je devais donc récupérer, mais je n'avais toujours pas confiance. J'étais toujours en première ligne et les bruits d'une prochaine paix ne pouvaient lutter en « présence » avec la réalité des combats² furieux où j'étais rappelé à chaque minute. D'ailleurs, on peut succomber juste avant un armistice. C'est bien connu.

Mal assurément, et peut-être avec plus de naïveté que de ruse réussie, mes paroles, encore par bribes, tendaient à lui faire croire que j'étais redevenu quasiment normal, alors que justement je commençais à voir une possibilité de dégâts permanents en moi, dont je me demandais si lui aussi les devinait, et dont, en parlant, sans bafouiller beaucoup, je crois, je tentais

*Courez
tout seuls,
vous.*

1. Après une demi-heure de silence, me dit-il. Dû sans doute à la fatigue des premières paroles. Ensuite abondamment.

2. Plus tellement combats. Rentrer en moi était plutôt revenir assister à cet invisible orchestre qui donnait sans interruption un formidable, étrange et renversant concert aux ondes totalement non acoustiques.

de le distraire, de le détourner. Il se pouvait que le médecin lui eût demandé une surveillance sur moi à ce sujet, ou d'alerter éventuellement un hôpital psychiatrique quoique ce ne fût dans le caractère de l'un ni de l'autre, ni conforme à leur attitude, ce que je me disais. Mais s'ils avaient vu le gouffre où je me débattais, ç'eût été normal et plus normal encore qu'ils me fissent aussitôt interner.

Absences.
J'ai
des absences.
J'ai
absence par
milliers
de perles grises
en moi secouées.

*L'ouragan
mescalinien
(depuis
le début
du reste)
semblait s'être
porté sur les
points où moi
je portais mon
attention.*

Durant ces échanges, je remarquai à nouveau mes absences. Au plus fort de mon mal, quand j'hébergeais la foudre, j'étais uniquement attentif à ça, à ce grave intérieur. Maintenant, je revenais par moments à l'extérieur, à l'échange avec l'extérieur. Plus d'absences signifiait en même temps plus de présences.

Je me partageais entre dedans et dehors. Ce qui était pris à l'un allait à l'autre. Aucun à présent ne tenait le tout. Ces passages, cette navette que je faisais me donnaient une impression désagréable de flou et de peu intéressant. Je n'en garde que peu de mémoire. Détourné par la conversation du sillage infernal en mon centre, l'ouragan, comme suivant mon attention se distribuait, se dispersait, avait pris plusieurs chemins, était dehors autant

que dedans (où il était moins maniaque, moins prodigieux) et avait plus d'un rapport avec une tempête que sans aller sur le pont, on suit à des signes divers, à des bouteilles qui roulent ou aux bruits d'un prélat mal ajusté qui claque au-dehors sous les rafales du vent, qui augmente de force ou qui enfin mollit, cependant que le navire tangue douloureusement.

Le médecin revenu le soir, après avoir longuement discuté avec intérêt et amitié, me quitta sans autre examen et apparemment tranquillisé. J'en doutais encore, mais il paraissait sot d'en douter.

* * *

Je me couchai, la première nuit commençait, la première des nuits pas comme les autres. Ce qui avait paru du calme, se révéla, dès que je fus au lit, une agitation, légère, légère, à se demander si c'en était, et qu'il m'était impossible de réprimer. Et c'était tout au centre de moi, là seulement, un sale petit trouble, un petit rien du tout pervers, mais qui peut faire tout dérailer, et que la spectaculaire violence de cette journée avait masqué d'orages. Mais l'exaltation mescalinienne était passée. Alors ?

Il y avait de quoi maintenant être désespéré. Sans raison, je restais fou.

J'essayais de me tranquilliser en mettant cela sur le compte de mon cœur probablement agité et tentai de me prendre le pouls. Il était une heure et demie. Je m'y repris je ne sais combien de fois. Dix fois? Quinze fois? Vingt fois?

Je commençais à compter mes battements. Quand j'en avais compté un certain nombre, je ne me souvenais plus à partir de quelle division du cadran des minutes, j'avais commencé à compter, je recommençais donc. Quelques secondes s'étaient écoulées lorsque je me redemandais depuis quand je comptais, ou encore depuis combien de temps je cessais de compter, car cela m'arrivait aussi. Pour gagner du temps, je recommençais le compte à partir de la quinzième seconde ou de la trentième, puis j'oubliais, je confondais, je recommençais à la dixième seconde et bien avant la trentième m'interrogeais à nouveau, perdu dans des incertitudes plus nombreuses que les secondes et que les battements de mon cœur que je décidai plus que je ne le vérifiai ne pas excéder cent à la minute et peut-être pas quatre-vingt-dix.

Des tas d'idées folles, non, une *file*

d'idées folles, car elles ne venaient qu'une par une, se présentaient à moi et je me mettais à penser, sans connaître encore le mot de Jaspers là-dessus, « que le fou qui a *une* folie, c'est déjà une sorte de repos ». Il s'est fixé. J'aurais bien été en peine de me fixer. J'en étais au stade du fourmillement, de la polyvalence. Je pouvais faire mille choses insensées, me couper le doigt, briser les carreaux, brûler les chaises, les tentures, m'ouvrir les veines avec le rasoir, fracasser les glaces. Le contraire¹ de l'acte normal se présentait tentateur. Tout objet est bientôt capable de tout, quand une pensée à dramatiser la vie arrive à s'en saisir. Je n'osais pas dormir. Je n'osais pas me laisser aller. Je n'osais pas éteindre, mes pensées dans l'obscurité étant alors sans opposition.

Quelques visions me revinrent vers trois heures du matin. Des formes en aiguilles, en branches de compas, très rapprochées, à angle extrêmement aigu, et si je ne fais erreur, d'un mouvement médiocre. Leur couleur : violet pâle. Les visions allaient peut-être revenir. Quit-

idées folles.

1. La fascination de l'idée fausse chez les fous, la fascination de l'acte à ne pas commettre, s'établirait en vertu des lois qui régissent l'expression et l'œuvre d'art en général. Une opprimante gêne dans l'esprit, et dont ils ne voient pas la cause, contrecarrante, parasitaire, à chaque instant créant un porte-à-faux, se retrouverait par voie d'accords dans les pensées et dans les actes déviés, violateurs des démarches normales.

tant mon centre dangereux j'allais revenir sans doute à cela qu'on appelle le cortex visuel. Fausse espérance. Il fallut, sans distraction (!) continuer à veiller sur moi.

J'essayais vainement d'attirer mon corps. Sûrement il aurait fallu le sensualiser. Mais il était devenu un étranger. Il ne s'intéressait à rien.

Pour le tourner, je me mettais à essayer de lire des passages de livres nouveaux et d'autres, de ceux dont je connaissais l'action sur moi, en tout genre, poétique, épique, mystique, sentimental, héroïque, érotique, chinois, hindou, hébraïque. Rien, c'est comme si j'avais pris des briques et non des livres. Vainement je tentais de me faire un manchon. Des sensations agréables, voilà ce qu'il m'aurait fallu, ou des émotions. Vrai et seul bouclier contre la folie, le bouclier mou de *l'agrément*.

« Sommeil, suppliai-je, aujourd'hui, cette nuit entre toutes, sommeil, viens si tu peux. Viens apaiser l'exténué qui a claqué à tous les vents. Sommeil, est-ce que tu vas jamais pouvoir à nouveau retrouver tes plaines en moi? Sommeil, après ce jour terrible... » et j'implorais. Mais il ne vint pas. D'ailleurs j'étais en garde contre lui, malgré mes invites et mes façons pour l'amadouer.

*sentir, avoir
une impression,
c'est faire une
installation.*

*La Mesc.
interdit toute
installation.*

Je n'avais cependant pas tout gâché, en lui parlant un peu ridiculement, mais d'une façon qui m'était, je suis sûr, nécessaire. En effet, mon être par ce long détour, se déraïdit. Le contact de ma couverture de voyage parut soudain doux et chaud à la paume de ma main qui en envoya la nouvelle à tout le corps, lequel un peu s'apaisa.

Sauvé? Étais-je sauvé? Ce n'était qu'un début sans doute. Mais c'était merveilleux : mon corps me revenait. J'allais cesser d'être fou. Lui, il va équilibrer. Il connaît tous les plaisirs, les sensations antagonistes.

Enfin revint le matin, l'aube. J'avais dû m'assoupir. Les repères divers qui se montraient avec le jour naissant étaient des indications de renaissante réalité. Elles n'avaient encore que peu de densité, mais un petit peu que j'appréciai en connaisseur, en « reconnaissant ».

Elles montraient que mon corps se plaisant à ses sens allait reprendre voix. Je ne serai plus si vite culbuté.

« Les feuilles tombées reviennent à l'arbre, tu vois... », me disais-je. Car, devenu étranger, « aliéné à moi » je pouvais me parler comme à un autre.

* * *

Pour parfaire cette amélioration, je décidai d'aller à la campagne, rendre visite à F..., fidèle ami depuis des dizaines d'années, et d'un tact presque chinois.

Arrivée à la gare Montparnasse sans incident. Des idées maintenant de me jeter sous un train qui entre en gare. La poussée n'en est pas très forte. Je monte sans peine dans la dernière voiture. Léger mal de tête. La succession des réflexes, autobus à prendre, à quitter, le ticket ici, les billets là, les sections, les voies à chercher, j'en sens la fatigue inhabituelle.

Langue sèche. (Hier, avec ma tête, mon foie aussi a dû lutter.) Il me vient à l'esprit que c'est comme dans la rage. Rien de fou dans cette remarque. Mais aussitôt le mécanisme de dramatisation est déclenché. Et si c'était la rage? Mais non, absurde, puisqu'il est clair que c'est d'avoir avalé toute cette Mescaleine hier. Sans doute, mais si j'avais été mordu par un chien, il y a trois semaines? Absurde, aucun chien ne m'a mordu. Mais cette blessure à la main? Mais non, égratignure, tout à fait superficielle. Superficielle maintenant, mais avant? Et si je dois mordre des gens?

Si dès maintenant je ne vais plus pouvoir me retenir... Et voilà! Impossible d'obtenir une certitude puisque le raisonnement bouge sans arrêt, indéfiniment varié. La peur là-dessous? La peur qui vient se coller à cette rage dont je dois sans cesse et inutilement prouver qu'elle n'est pas possible, que ce serait de la dernière invraisemblance, peur qui ne me laisse pas souffler. Mais ce n'est pas seulement peur, puisqu'elle me conduit, mine de rien, à mordre dès maintenant des gens dont je me fiche pour me soulager d'une rage que je n'ai sans doute pas.

Mécanisme de perversité, c'est-à-dire de révolte *a priori* contre la paix, contre le calme, contre l'acceptation de l'*ordre* habituel, contre le réflexe.

Active perversité qui automatique rejette le vrai. Un infime reste de houle bouscule, agite, suscite les poussées antagonistes.

La soirée me fit du bien. Je revins apaisé... apparemment.

*
* *

Quelques jours avaient passé.

Je pouvais me croire guéri. J'entrais dans la quatrième nuit. J'entrais, sans le savoir, dans l'horreur, pour être en

*perversion :
changement de
direction.*

*Quatre nuits
plus tard.*

intimité avec elle. Dans mon sommeil, je descendis, et arrivai en rêve à un palier. Je descendis encore, puis encore, puis encore, au niveau probable d'un deuxième souterrain, puis d'un troisième, puis plus bas encore, plus bas, à la profondeur d'un huitième, d'un neuvième souterrain, plus bas, plus bas. Je poussai la porte d'une cellule. Elle se ferma. La clef tomba, par une fente du dallage, dans un abîme. J'étais perdu. On pourrait croire que, puisque la peur était à l'origine de cette action dramatique, le programme était rempli. C'est ne pas connaître son insatiable mouvement. Il se trouva donc successivement que l'on me retenait dans une chambre, que j'étais pris entre les tôles étanches d'une cabine perdue de transatlantique, la clef tombée devint une clef avalée, puis une clef qu'un ennemi (quel ennemi?) ramassa, empocha, puis perdit, puis qu'on vint me chercher pour me conduire dans une pièce au-dessous, un nouvel individu faisant encore claquer une porte derrière moi, dans une plus souterraine cabine, puis dans une autre, puis aussi dans une oubliette... Enfin je me réveillai.

Il était difficile de n'être pas atterré : Revenue la lumière de deux lampes électriques, je me sentais toujours enfermé.

Les épisodes parfois contradictoires que j'avais vécus auraient pu s'annuler les uns les autres, par la fameuse nécessité du choix obligatoire. Mais pas du tout. Pas dans ce cas. Ayant oublié tous les détails dont ici j'ai patiemment tenté de retrouver quelques-uns, (cellules, cabines, pièces, oubliettes, etc.), je n'en avais gardé que la ligne, sans pouvoir justement m'accrocher à une image fixe que j'eusse, alors, facilement niée. Je savais seulement que j'étais *enfermé*.

Ce *savoir* était ce qu'aucun épisode n'avait contredit, et ce qu'ils avaient tous renforcé. Cette peur s'était *internalisée*. Et dans l'intime elle était effrénée. Elle me happait et me reprenait dès que je luttais à lui mettre les obstacles de la logique et me reprenait chaque fois plus vite. Ni elle, ni moi nous ne nous apaisions, voilà quel était le drame. A mes efforts pour démontrer que tout ça ne pouvait être vrai, puisque j'étais ici, dans ma chambre que je reconnaissais avec ses objets familiers, elle répondait en fabriquant des épisodes nouveaux, des épisodes insensés, contradictoires, mais si rapides qu'on n'avait qu'un instant pour les parer; déjà le suivant me harcelait, me happait, auquel il fallait répondre victorieusement, si bien qu'avec la clef déjà vingt

On m'enferme.

enfermé!

fois perdue, et malgré d'indéniables preuves, ma chambre elle-même, mes livres devant moi se perdaient à leur tour, s'irréalisaient, et même quand je les revoyais, ils ne pouvaient plus s'imposer ni émerger (pas plus que moi) de l'abîme des engloutissements et des enterrements successifs.

* * *

Cette malfaiseance une fois mise dans une relation d'infinité, vous êtes perdu. Car elle est fascination. Un son indéfiniment répercuté, qui songe à en douter? Il n'en est pas question. Une sorte d'admiration paralysante répond à cette multiplicité.

Je m'étais dit à un moment, l'ayant reconnu, et aussi pour me faire de cette découverte un appui, un brise-mystère, je m'étais fait la réflexion que tout ça en somme provenait de la peur que j'avais eue d'être interné. Elle n'offrit pas longue résistance, cette idée dont on aurait pu attendre davantage, et pour finir servit encore à me sentir davantage enfermé, car une idée-sentiment aussi forte, celle d'être enfermé, contrebatte par des idées, qu'elle dévore, assimile ou nie, devient ensuite une certitude au deuxième degré, qui combattue avec

de nouveaux arguments, se relève, les détruit, les « sème » et devient une certitude au troisième degré, qui attaquée encore par vos efforts désespérés pour en sortir, vainc et devient grâce à vous, à vos interventions mêmes pour vous libérer, une certitude au quatrième degré, et de plus en plus jusqu'à être une certitude voisine de l'absolu, sur lequel il est vain de discuter, c'est le reste qui est devenu définitivement incertain.

Quelques dizaines de minutes suffisent en ce jeu vertigineux. *Vous êtes enfermé, c'est devenu entièrement abstrait.*

Votre prison où vous êtes enfermé, maintenant, c'est l'essence de la prison. Ce n'est plus un cauchemar, tout l'effroi est intimisé. Pierres, portes, clefs sont superflues.

Essentielle, votre prison est devenue invulnérable. Vous ne pouvez plus en sortir.

* * *

L'essenciation, qui peut la supporter? La tendance à l'essence est un plaisir de vertige, une secrète frénésie.

Le fou essencie, se fascine à essencier et il est dangereux d'essencier. Lorsque la masse des faits d'expérience était

petite, aux époques où l'on aimait essencier, on en arrivait naturellement et presque uniquement à essencier sur Dieu.

Même sur Dieu il est dangereux d'essencier. La religion est l'enfer des scrupuleux. A cet être infini, qu'ils n'arrivent pas à concevoir, et qui les mobilise incessamment en direction d'infini et les rejette dans les tendances infinitantes, ils répondent par la conscience de leur manque infini, de leurs péchés. Ils vivent infiniment en défaut. Le scrupuleux ira cinq cents fois à confesse, pour exposer à nouveau un péché ancien et infime, pour lequel une absolution générale lui a déjà été accordée quatre cent quatre-vingt-dix-neuf fois, mais qui en déborde encore, car rien ne peut être circonscrit, rien ne peut être préservé de prolongements sans fin, ni soustrait à la phénoménale in finisation.

Il faut avoir vu en Inde les terrorisés par la souillure, ceux que ni rites, ni séparation de castes, ni ascétisme, n'ont pu soulager de la peur démentielle de la souillure, pour comprendre l'infenal moteur que peut être l'idée de la purification totale. Et il n'est pas le seul tonneau des Danaïdes qu'ils doivent remplir sans arrêt. Les grands livres religieux des Indiens contiennent toutes les terreurs sur l'essence.

Il y a un tempérament qui veut adorer Dieu, qui ne peut adorer Dieu, que Dieu affole. Que d'hommes sont devenus athées¹ (théophobes surtout) pour retrouver la paix de l'esprit!

* * *

Après ces heures chargées de pensées perverses et si proches de l'acte que c'était un supplice de me retenir, aucune colère ne paraissait en moi, même en vagues ombres ou en présence de choses qui auraient été normalement irritantes.

Quand des actes impérieux me venaient à l'esprit, tels que, s'il m'arrivait de marcher le long des quais de la Seine, celui de pousser à l'eau un homme que je voyais flâner au bord, j'avais remarqué que c'était totalement sans agressivité, totalement sans antipathie. Un visage désagréable m'eût plutôt arrêté. Un homme de dos, pour moi affectivement neutre, c'était lui que j'étais le plus tenté de jeter à l'eau, au point que j'avais préféré pendant quelques jours éviter la Seine. L'acte à commettre, entièrement séparé d'un sentiment ressenti, se présentait non pas

1. Sans doute la peur folle des microbes, de la contagion et des salissures existe, mais combien moins terrifiante...

tellement comme gratuit que comme réflexe, comme on tape du pied contre une balle qu'on trouve dans la rue, un *réflexe retourné*. C'était cette complète indifférence affective qui en était le caractère et qui me frappait tellement, étant un homme à sympathies et à antipathies.

Mais à quelque temps de là, X... m'ayant téléphoné, en désaccord avec moi et dont malgré les intentions amicales, le genre rabâcheur m'irrite depuis quelque temps, je fus d'un coup soulevé d'une fureur, une fureur, une fureur à ne savoir où la jeter et m'en délivrer, une fureur démente, une fureur toute nouvelle.

Mes éclats de voix — tout à fait inhabituels — étaient peu de chose cependant comparés aux assauts continuels, frénétiques en moi de la colère, à perte de vue à une vitesse inouïe.

Je n'en voulais pas spécialement à sa thèse et à ses jugements inacceptables, contre cela ma colère eût été sotte, disproportionnée. C'était sa personne que je visais, et plus que sa personne, c'était sa quintessence en ce qu'elle avait de plus opposé à la mienne et que j'eusse voulu, non malmener, mais néantiser, abolir définitivement, essence d'essence contre laquelle je ne serais jamais assez

monté, assez opposant, assez antagoniste. J'essenciais notre fondamentale opposition pour en faire quelque chose de définitivement irréductible. Des tourbillons de colère mentale passaient en moi. Mais ce n'était pas incarné. Je n'eusse pas été satisfait de le gifler, de l'abattre. Dans la rue le rencontrant, je doute que je l'eusse reconnu pour l'objet de ma fureur. J'étais bien au-delà.

Toute la journée, je dus faire effort pour me distraire de l'intolérable pensée de notre coexistence sur terre.

* * *

C'était le soir d'une journée fatigante. Le voyage de grand matin, la marche ensuite dans les galets, le changement d'air m'avaient épuisé.

Avant de descendre dîner, au moment de passer un veston, je jetai un coup d'œil dans la glace. (Non, ce n'est pas encore le « signe du miroir »). Mais il est vrai que l'état anormal m'avait appris l'utilité des observations par l'extérieur.) Mon visage était celui d'un homme traqué. Tiens, encore une expression que je ne m'étais jamais vue. Mais peut-être était-ce l'ombre du grand séquoia traversant la fenêtre qui déformait mes traits.

L'absence de limites à notre opposition me grisait.

Fanatisme nouveau.

Comment sans avoir un délire de persécution, c'en était le chemin, le début qui avorta faute d'aliments.

Je dînai, bientôt seul. L'hôtel désert a un parc, j'y fus. Quel calme! De grands beaux arbres m'entouraient que la sous-traction croissante de lumière noircissait progressivement.

Soudain, j'étais persécuté! Où est le rapport? Et par qui? Si je m'en allais, ça passerait peut-être. Mais je restai. Il fallait savoir. Plus une feuille ne bougeait. La brise de mer avec le soir était tombée. Assez subitement ainsi qu'il arrive fréquemment.

C'était comme si ce calme s'était fait « contre » moi. Immobilité dans l'ombre comme un revolver braqué. Pourtant je ne songeais à aucun revolver à ce moment. La soudaine immobilisation, soustraite à son contexte si je puis dire, avait dû être ressentie comme une catégorie dans l'esprit. *Immobilité soudaine = menace*, et maintenant la menace était ressentie, essentielle, sans aucune recherche de ce dont elle pouvait bien être faite, d'où elle pouvait bien venir. L'apparence sévère des arbres m'entourant suffisait (comme une toile de fond) à l'entretenir. Cet entourage rappelait-il dans mon préconscient l'impression de l'internement que j'avais craint, et le crépuscule, rappelait-il l'état qui était peut-être le mien (!) l'état crépusculaire, nécessitant lui aussi l'internement? Qui

sait? Mon sentiment-notion était *Immobilité plus ombre égale menace*, sentiment qu'ont connu énormément d'enfants, et même pas mal d'adultes. Les enfants font parfois alors des « terreurs nocturnes ». Terreurs affolantes, métaphysiques, dont ils ne peuvent rien dire, où ils n'imaginent rien, malgré les efforts agaçants des adultes pour les forcer à « sortir » ce qui les a effrayés, ou ce qui les effraye. Peur du danger. Peur justement qui ne peut en aucun objet se canaliser. Le réel est toujours au-dessous de l'essence. Tout enfant sait cela. Si je m'examinais bien, je sentais que ce qui me retenait là, dans la fosse de ce sentiment de persécution (par qui, par quoi?) c'était la fascination d'être menacé, qui ne va pas sans un certain goût, un certain acquiescement au sentiment terrible.

Moi, j'avais toujours eu du mal à saisir le délire de persécution. Quel manque de fierté, avais-je toujours songé, malgré l'exemple de grands écrivains, fous persécutés, de reconnaître les autres comme ennemis et ennemis forts! Je croyais cette fois comprendre. La mise en scène des persécutés n'est pas ce qui compte. Ils avaient commencé par sentir la menace, par se sentir menacés. Ensuite, ils avaient trouvé des mena-

çants (qui ne faisaient d'ailleurs que plus ou moins l'affaire).

L'impression, venue des grandes présences, m'entourant, je l'avais achevée. Je m'y étais, de façon anormale laissé aller. Au lieu de l'observer comme indication ou comparaison, je l'avais subie comme hypnotisante. J'avais succombé à l'indication dramatisante du parc. C'était le sentiment à l'état pur. Non, c'était le sentiment pris comme gouffre. J'y plongeai. A nouveau j'étais perdu, car je ne voyais plus comment en sortir. J'étais hypnotisé par la persécution, mais sans du tout m'occuper de voir par qui. Je suis assez paresseux.

Mais tout de même ça allait trop loin. Il fallait agir. Il était grand temps. Je sortis du parc, m'appliquai à marcher, à grandes enjambées, en faisant du bruit et du côté de la mer.

Sans doute j'avais appliqué un mécanisme connu à un point inconnu. Quelque coquetterie même avec cette persécution qui m'avait tant intrigué et dont je ne pouvais laisser passer l'apparition, sans essayer de me rendre compte. Tout de même ce gouffre¹ où je glisse dès que je suis fatigué, est-ce que ça va revenir toujours ?

1. L'expression de mon visage dans la glace, qui a pu aussi m'influencer, était d'ailleurs plus d'un homme qui sent le gouffre, que l'ennemi.

QUELQUES REMARQUES

Importance probable des interruptions.

L'interruption des pensées fait croire à certains malades mentaux, qu'on leur vole leurs idées (conclusion très naturelle), qu'ils sont envoûtés, qu'ils sont persécutés, qu'on a trouvé un moyen d'agir sur eux, phénomène dont des milliers et des milliers d'aliénés des catégories psychiatriques les plus différentes se sont plaints depuis toujours.

L'interruption de l'attention fait aussi qu'ils ne peuvent savoir à coup sûr, si quelqu'un est entré ou non dans leur chambre, et fait qu'ils ont l'impression par la vue d'une soudaine présence qu'on entre chez eux comme dans un moulin, faits dont se plaignent également un nombre incalculable de malades.

Il est naturel qu'ils craignent que quelque chose de désagréable se soit passé en leur absence, qu'on les ait volés, maltraités.

L'interruption de l'occupation consciente du corps fait dire à celui-ci que son corps a été utilisé à des fins étrangères, qu'il a été utilisé par d'autres, pour d'autres, qu'il a été violé.

L'interruption d'observation fait aussi les arriérés qui ne peuvent jamais suivre par exemple la géométrie, dont les figures ne restent pas suffisamment permanentes pour la démonstration qui demande une image invariante.

L'interruption de la force de la volonté fait penser : « Ils me dominent. Ils vont me dominer. » La seule présence d'autrui les entame, est déjà une persécution. Le reste va suivre.

Les interruptions de la volonté donnent le sentiment de faiblesse. Avant de raisonner sur les conséquences de cette faiblesse, ils en ont un sentiment direct. En eux-mêmes, ils ne sont plus en force. Ils font de leur corps, de leur être, une occupation insuffisante. On les traverse. On les attaque. Un simple regard entre dangereusement en eux. Ils ne peuvent l'écartier. Le premier viol a commencé.

Il faut beaucoup, beaucoup de force pour se couvrir. Le roi qui a perdu son trône, ses ennemis deviennent innombrables. Les enfants jettent des pierres au timide et les chiens sentant un manque viennent le mordre aux jambes.

Dans l'empoisonnement mescalinien, on est sauvé par le peu de durée. Si l'état second durait davantage, le mescalinisé connaîtrait les maux permanents de l'interruption de conscience et bien d'autres, mais ils n'ont pas le temps de se lier, ni de le lier.

Les rythmes comme antidote.

Des semaines après une prise ordinaire de

Mescaline, je fais encore, si je me mets à dessiner, je fais intarissablement des traits parallèles, très rapides, très nombreux, presque maniaques. L'énervement répétitif, comme je l'appelais.

Mais le soir de l'absorption des six ampoules, le soir après cette attaque trop grave pour que je pusse manier une plume (et elle eût été trop faible pour me correspondre et me libérer), je ne savais à quoi m'accrocher, pour me dégager de ce qui fatiguait ma tête, laquelle subissait, sans doute, la même répétition inutile que celle que d'autres jours ma plume rendait manifeste.

Ce qui m'avait fait le plus de bien, plus que de rentrer dans la sensibilité de mon corps, en quoi j'avais à peu près échoué, c'avait été de volontairement battre un rythme avec la main sur la boiserie près de mon lit.

Son rythme lent, inattendu, m'avait réellement comme soulevé de mon lit de misère, de mon supplice d'ébrieux. Après quelques minutes, je recueillais déjà, inespérément reposé, le bénéfice de cette bonne initiative. Mais l'effort dans mon être fatigué avait été grand, et je ne recommençai pas tout de suite, espérant que, bien réorienté, ça allait aller tout seul.

Le lendemain soir, ayant peur du retour de cette peur métaphysique de la veille, je me mis, quoiqu'il m'en coûtât encore un rude effort (effort d'arrachement à mon état), je me mis à frapper quelques rythmes. Le bien en fut immédiat.

Grâce à lui, à mon tour, je disloquais, je

contraires les infiniment petites oscillations qui secouaient mes pensées et qui saoulaient ma tête.

Je retrouvais, je comprenais mieux à présent cette pensée chinoise qui m'avait autrefois tant surpris : « *La musique est faite pour modérer.* » ... Mais j'avais mal retenu. Elle dit, la pensée de Yo-Ki : « La musique est faite pour modérer la joie. » La joie ! Elle serait donc si immense ! Ici certes elle ne l'était pas, c'était tout l'être devenu excessif par les heures atroces, qu'il fallait modérer. Elle y réussit bientôt, avec une surprenante facilité. L'homme en pièces, sur toutes les routes de lui-même éparpillé, en quelques instants elle le rassembla, et la quiétude le rejoignit avec les sons ordonnés.

Par le dessin, j'avais pu accompagner mon état de brisure, jamais je n'avais pu m'en sauver. Le dessin n'a pas d'action sur la respiration.

A la montagne.

Après la musique (en cherchant un rythme à moi, non en écoutant celui d'un autre) la seule chose qui me mena à contresens de la Mescaline, ce fut l'altitude. Pas très haute, à 1 150 mètres au col de la S. où je passai quelques jours. Un mois s'était écoulé depuis la dernière rencontre avec la Mescaline, mais elle n'était toujours pas partie. Le premier soir dans l'air nouveau je m'en sentis déjà « distrait ». Le troisième jour, je ne la comprenais plus.

La montagne, c'est vrai, comment n'y étais-je pas venu plus tôt?

Je voyais revenir, comme autrefois (mais je la sentais mieux, avec une attention nouvelle) le calme à la fois et l'exaltante élévation sans objet, ponctuée par une respiration ample, sûre et lente comme un bon major-dome. Je sentais dans ma force revenue la poussée vers un grand bien, vers un grand mieux, vers un ineffable mieux, un mieux qui ne pourrait être satisfait que par un grand idéal. Cela pouvait d'ailleurs à la longue devenir gênant.

C'est dans les montagnes qu'il y a le plus d'apparitions d'anges et de saintes et que Dieu parle aux siens. Même dans la cellule fermée d'un monastère ou dans une chambre d'hôtel, on y a sa « vertu » tonifiée, on se sent déperverti. Déchatouillé. Robuste. Le renforçateur naturel du positif et de l'élan a agi. Qu'est-ce qu'une drogue aurait donné en montagne?

Je retrouvais, bonnes pour résister à l'énergie mescaliniennes, ses particularités que j'aime. Elle refuse le fébrile, le chatouillis, le compromis, la veulerie, la sentimentalité niaise et uniprix des capitales, les capitales sont toujours en plaine. Elle n'apprécie pas le trouble. Elle résiste à ce qu'on s'y encanaille. Elle est contre les plaisirs obtenus sans mal, et comme volés, pas payés d'efforts. Véritable antidrogue. Elle me convenait... Anti-complaisante, anti-affaissement. La montagne suscite une sorte de courage élémentaire. Elle est redressement. On ne peut être à la montagne?

Le corps sans déchets cesse d'être obscur et tortueux, lourd et mou.

tagne sans un certain effort. Elle forme non l'homme des tripes, mais l'homme du couple « poumon-cœur », l'homme du courage et de l'élan. On est invité à l'acte, à l'acte victorieux. Marcher, qui ailleurs ressemble beaucoup à une perte de temps, est noble ici, est comme une conquête. Elle corrige immédiatement toute tendance à l'abandon. Elle va dans l'autre sens. Elle commande de grimper, et de s'élever. Impossible de s'y soustraire. L'obèse, c'est pour la plaine.

On est invité à redevenir bon pilote de soi-même.

J'observais ses premiers effets en moi, et je jouissais de tous les oxygénants obstacles que la virilisante montagne mettait à la vie des résidus mescaliniens en moi, je n'en voyais plus que des traces et sans les comprendre et plus souvent au moment même où elles venaient de disparaître, averti en moi par un redoublement de solidité et un nouveau renforcement dont j'avais tellement besoin, et dont, sans le savoir, j'avais tellement eu le désir.

Rester maître de sa vitesse.

A en juger par la Mescaline et par ce que j'ai appris à d'autres sources, toutes les drogues sont des modifcatrices — habituellement accélératrices — de la vitesse mentale (images, pensées, impulsions).

La santé de l'esprit consisterait au contraire à rester maître de sa vitesse, de leur vitesse.

Sans une application continue de freins,

ou de « limitateurs » comme on dirait en cybernétique pour les circuits rétro-actifs, la pensée aurait tôt fait de circuler trop vite, comme elle fait dans le rêve quand on ne l'a plus sous contrôle. Il faut préserver sa vitesse.

De tous les animaux l'homme apparemment est celui qui tient sous contrôle le plus grand ensemble de barrages et de passages libres, de « oui » et de « non », de permis et d'interdits. Mammifère à freins. L'animal qui supporte le tableau de bord le plus compliqué.

Les chaînes de réflexes, pas si réflexes que ça, arrangent bien des choses, mais n'arrangent pas tout. Qu'est-ce qu'il y a de plus fatigant dans la vie et qui conduit le plus sûrement à la folie? C'est de rester éveillé. C'est de rester à son tableau de bord.

Il n'est pas trop du sommeil de chaque nuit pour se remettre des continues, des infinies opérations de contrôle, et pour engloutir (ou neutraliser) la multitude d'impressions, de points de vue, de réponse aux excitants, de commencements de pensées, dont on ne sait que faire et que les rêves, encore quelque temps, vont agiter et fixer tant bien que mal.

Tout ce qui dure est intenable au surveillant. Il lui faut prendre congé. Il lui faut son repos, sinon c'est la maladie du contrôleur, c'est-à-dire la folie. Car il ne va pas lâcher tout simplement. Il va s'agiter, faire des fugues, parler sans arrêt, écrire de même, délivrer, entendre des voix, projeter, entreprendre une multitude de choses, en imaginer d'autres, comme si quelque chose dans le

mental ne demandait qu'à fonctionner beaucoup, beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire, à ce qui est peut-être sa vitesse « libre », celle des cauchemars, celle qui naît en quelques secondes dans l'esprit de ceux qui se noient, celle qui surgit, créatrice des délires, dans nombre d'agonies, celle des émotions très grandes et même de la joie soudaine, qui a rendu plus d'une fois folles en un instant et de façon spectaculaire des personnes qui n'avaient pu la « contrer », elle, et son cortège de pensées trop merveilleuses.

Des sentiments, justement appelés mauvais, amènent peut-être aussi la formation de certaines toxines nerveuses susceptibles de détériorer les contrôles, en déclenchant une accélération, une précipitation des idées et des impressions qui étourdit et brouille le jugement, impuissant à les considérer.

Ne pas être entraîné, rester maître de sa vitesse, serait, si métaphysiques ou terre à terre que soient les occupations des hommes, leur souci sous-jacent, leur constante et secrète attention.

Sous l'homme qui pense, et bien plus profond, l'homme qui manie, qui se manie.

L'image privilégiée. Observation de M. Be.S.

« Observé dans la vision dans le noir :

a) de fugaces verroteries en quantité, à avoir honte de se découvrir ça en réserve.

b) une image privilégiée dont l'intérêt est autrement grand.

Dans le champ noir apparaissent d'abord

des plages luisantes dans lesquelles se dessinent des stries, infiniment rapprochées, identiques à celles qui m'annoncent tous les jours la venue du sommeil. Le champ s'animant progressivement, les stries deviennent lignes de courbure de surfaces immatérielles, qu'elles sont seules à révéler. Ces surfaces deviennent de plus en plus nettes et atteignent la perfection de modèles mathématiques. (Par exemple les figures asymptotiques sont d'une acuité extraordinaire.) Leur nombre¹ et la complication de leur figuration augmentent. Les signes de courbure semblent parcourus par une perpétuelle circulation. D'où l'établissement d'un système tourbillonnaire en évolution perpétuelle, certaines surfaces s'étalant en nappes, réapparaissant de profil et devenant la limite d'un nouveau tourbillon, le tout dans la plus sereine régularité. Quand l'image risque d'être trop compliquée à percevoir, une légère irisation, d'une presque imperceptible coloration, distingue un tourbillon d'un autre, ou bien apparaît un point immatériel comme une sorte de convention qui « marque » une ligne de courbure et permet de suivre l'entrelacement des figures.

Vers la fin de l'intoxication, le mouvement de circulation était plus faible et les configurations moins riches.

La permanence² et la réapparition persistante de ce système (en évolution) s'opposent

1. Peut-être y a-t-il parfois transition de *a* à *b* par l'intermédiaire de rosaces s'animant progressivement.

2. Il m'est arrivé une fois de suivre le phénomène près de vingt minutes.

radicalement à la labilité des autres images qui arrivent et disparaissent.

Il est la visualition d'un rythme¹ : dès que je fus familiarisé avec le phénomène et dans sa donnée même, il me sembla que la vision n'était qu'une façon de rendre tangible une évolution rythmique, à la façon dont le petit point conventionnel servait à mieux distinguer les tourbillons. Toute la vision n'était qu'une métaphore visuelle.

J'avais l'impression (sans y attacher aucune foi, l'expérience étant du reste monotone à la longue et somme toute ennuyeuse) d'un espace en quelque sorte primordial, dont l'espace objectif et même celui des autres visions n'eût été qu'un épiphénomène.

La neutralité affective, presque l'indifférence avec laquelle je suivais le déroulement du phénomène faisait songer à une sorte d'état pré-personnel, un état « d'avant existence » infiniment archaïque. »

1. Si je puis donner un commentaire à ces notes de Be. S..., il me semble que, de même que la Mesc. fait des images avec, ou sur des sentiments qu'on ne se sait pas et qu'elle révèle, sur des idées qu'on ne se sait pas et qu'on ne détecte que plus tard, ainsi fait-elle des images sur de la musique qu'on ne se sait pas et sur des rythmes qu'on n'entend pas. Celui qui est incapable d'un rêve musical (ou d'une composition rythmique) ne connaîtrait pas le véritable rêve d'images de la Mescaline, celui de ce type-là.

POSTFACE

Ce livre suit l'ordre chronologique. Ce que j'apprends, je l'apprends à mesure, comme un débutant. Ainsi fera le lecteur. Toutefois, sans une première et partielle synthèse, il n'aurait peut-être pas su dans quoi il tombait. D'où l'avant-propos.

L'expérience du chanvre a lieu ensuite, et plus tard la quatrième expérience de la Mescaline qui sera décisive. Comme elle fut pour moi une surprise, elle doit l'être pour celui qui me lit. Pour cette raison, l'avant-propos n'a pas été complété de ce que tout le monde pourra connaître dans la dernière partie.

Je ne voudrais pas me targuer non plus d'une schizophrénie ou d'une autre psychose expérimentale parfaite. Je vois comment on pourrait la compléter.

La remarquable expérience qu'a faite sur lui-même le Dr Morselli (*Journal de psychologie normale et pathologique*, 1936) où, ayant pris 0,75 gr. de Mescaline, il subit si fort l'assaut des impulsions perverses qu'il dut se réfugier en clinique, et plusieurs observations¹

1. Dont celles du Dr Delay et du Dr Gérard, et celles du Dr Wilhelm de Colmar, dans sa thèse sur les effets de la Mescaline sur les malades mentaux.

sur des malades ou des étudiants, montrent que la folie mescalinienne ne s'intègre guère. Des malades en voie de guérison, après une assez courte interruption, due au choc, retrouvent le chemin de la guérison. Il n'en serait pas de même si aussitôt après ou avant, on devait subir une grave et personnelle épreuve *psychique*.

Un mot encore. Aux amateurs de perspective unique, la tentation pourrait venir de juger dorénavant l'ensemble de mes écrits, comme l'œuvre d'un drogué. Je regrette. Je suis plutôt du type buveur d'eau. Jamais d'alcool. Pas d'excitants, et depuis des années pas de café, pas de tabac, pas de thé. De loin en loin du vin, et peu. Depuis toujours, et de tout ce qui se prend, peu. Prendre et s'abstenir. Surtout s'abstenir. La fatigue est ma drogue, si l'on veut savoir.

J'oubliais. J'ai dû, il y a vingt-cinq ans, ou plus, essayer sept ou huit fois l'éther, une fois le laudanum et deux fois l'affreux alcool.

ADDENDA
(1968-1971)

I

Prise à un âge où j'avais déjà depuis longtemps accumulé des défenses, la Mescaline n'était plus attendue avec ferveur.

Ma surprise fut énorme. Se répandant en moi sans s'occuper de moi, elle m'éjecte de ma niche, me renverse. Je dégringole de mon âge, de tout âge. L'arrachement inattendu est plus que puissant. Tout est démentiellement secoué. Tout ou à peu près tout, car au même instant, une nouvelle vigilance inconnue auparavant est là, installée, observatrice, réfléchisseuse, à la fois en tiers et pourtant purement moi, moi à part, moi irréductible, à côté de l'autre maltraité, fragmentaire, intermittent.

Le bouleversant maelström de trémulations en ma tête, de non-oui, de oui-non, comme à la mitraillette, n'en existe pas moins, pas moins vite, pas moins violent, pas moins irrationnel. Des unités pensantes passent, repassent méconnaissables. Devenues baroques, les associations. Et incroyablement rapides les plans, ceux que j'avais sans le savoir, que sur-le-champ j'aperçois

nets, détachés, innombrables, étonnantes manœuvres à tout instant aiguillant, réaiguillant ma vie. Cependant sous une cataracte d'images de couleur, soudain sauvagement animées en ma tête, et sans aucun à-propos, et sous d'autres violents minuscules coups de fouet plus secrets, je perds, je vais perdant mon humeur rêveuse, jusqu'à ce qu'il ne me reste que des bribes de mon penchant à l'indolence, apathie native que dans la suite jamais plus je ne retrouverai intacte.

Étrange! Je suis devenu actif. Attentif à ce qui se passe — tel quel —, sans chercher à le déformer et à l'imaginer autrement pour me le rendre plus intéressant.

Des jours, des années passent à la détection, à la tentative de compréhension de ce que je subis, de ce qui me manipule.

Mon premier écrit sur le sujet n'est qu'une première confrontation, il faudra d'autres étapes, une autre conscience.

Dans ma vie, ce qui jusque-là s'y est passé, même le plus grave, le plus dramatique, ç'a été toujours moi me trouvant sensiblement au même niveau.

Cette fois, non. Ce qui m'arrive à présent est à un autre niveau, et pourtant vient à destination, étrangement à destination.

Dans ma jeunesse, plus tard encore, je suis resté persuadé qu'il n'y aurait pas d'événement, que j'arriverais au bout de la vie sans.

Voici qu'il en est venu un, et indiscutable, dépassant tout ce que j'ai connu, en tout sens géant, pourtant à ma hauteur... à ma taille qui s'y proportionne.

Dès le départ tout ou presque tout va au dépassement, surhumanisant, transmuant, transsubstantiant, quelques fois ouvrant sur le sacré (le sacré est un mode, celui selon lequel on reçoit), quelques fois sur le démoniaque, parfois sur le démentiel.

L'extraordinaire auquel j'aspirais tellement, cette fois j'en ai plein et de toutes sortes.

Les phénomènes optiques ne sont qu'une part de cet univers nouveau, phénoménalement excité, où je suis, où j'ai à me débrouiller, et tout de suite avec sagacité, et de tous côtés, de tous côtés à fond.

Au spectacle changé de l'entourage et bien plus aux visions on peut se plaire. S'en saouler des heures entières ou s'en instruire. Suivre le passage de l'image à la pensée. Observer les dérèglements, les connexions fautives de la pensée, les erreurs de l'instrument pensant, maintenant bousculé, les illusions de l'homme possédant ce fragile instrument pensant. Détecter les poussées soudaines, violentes vers l'aliénation¹, vers les actes absurdes, dangereux, mortels. On saisit la composition en quelque sorte de l'univers de la folie, surtout sa texture.

Le « Révélateur mental² », révélateur de tous les travers et faux pas de l'esprit le montre, montre ce

1. Comme courir n'est pas marcher vite (si vite qu'on marche ce ne sera jamais ça), comme le galop n'est pas le trot, c'est une autre, spécifiquement autre allure, ainsi avoir des idées fausses, des problèmes, des frustrations, des complexes, tout cela n'est pas être aliéné; être aliéné c'est une autre allure devenue spécifiquement différente, un autre fonctionnement où frustrations, problèmes et complexes qui n'étaient guère dangereux le deviennent extrêmement, et presque subitement, comme, dans un organe du corps, des colibacilles, des germes saprophytes inoffensifs jusque-là, soudain deviennent pathogènes, déclenchent une maladie.

2. Expression très juste que cite, sans nom d'auteur, le professeur Julian Huxley, pour désigner ce type de drogue psychotrope.

qu'il est enfin possible, non de plus ou moins deviner, mais de voir.

On va aux frontières. Une autre fois à une autre frontière, puis à une autre.

La Mescaline vous y porte, sans efforts et juste *au-delà*. On reçoit en cadeau la distance franchie. C'est stupéfiant d'aisance.

Là où peut-être vous vous étiez déjà porté en vue de chercher ce qui était *au-delà* et en face, maintenant tout à coup vous êtes rendu à destination. Dans ce juste *au-delà* de vos frontières.

L'auparavant perçu, on l'ignore, on le laisse de côté, sans l'intégrer, ou on ne le sent plus du tout¹.

Un grand silence s'est installé dans la partie de la conscience utilisée jusque-là.

Silence là où, quelques minutes auparavant, c'était si animé.

Beaucoup de parties, devenues comme une seule zone, forment maintenant ensemble un grand silence.

La pseudo-patrie ne répond plus. Ailleurs est le champ de l'actuelle attention.

On a une particulière impression d'ensemble, des ensembles, d'être un ensemble, de faire partie d'un ensemble².

1. Chance naturelle des tempéraments hystériques (pas le mien). Sans zones insensibles, pas de connaissance supra-sensible. Là aussi, en deçà d'un certain niveau, rien. Désir, pulsion, en deçà d'un certain niveau, c'est zéro. Et élan spirituel de même au-delà d'un certain niveau, rien. Méditation, ou prière, dans ces cas, c'est comme un emplâtre sur une jambe de bois. Il importe d'abord de changer de niveau, de seuil pour que quelque chose se produise.

2. Pour moi, plongé dans des agacements, sollicité par mille curiosités, trop insoumis aussi, je ne l'éprouvai pas d'abord. Sans doute ne l'acceptai-je pas. Avec surprise je constate sa presque absence dans le présent volume. Elle n'apparaît que dans les suivants.

Partage à l'infini. Tout, interconnecté; tout et tous, échangeurs, ensemble.

Ensemble à perte de vue.

Ensemble aussi des idées folles, follement atta-
chantes, s'agglutinant absurdement, grandiosement
embrassantes.

Jouissance de l'ensemble à travers tout, en dépit
de tout obstacle, et plus il y a d'obstacles (plus c'est
au-delà du juste réel et du sens commun), plus on est
entraîné, séduit¹.

L'utopie, la joie de l'utopie réunissante au-delà des
frontières du vrai et du faux, emporte d'une façon
toute nouvelle, exaltée, triomphante.

Une conscience spatiale s'étend. Cette conscience-là
n'est jamais aussi dense que lorsqu'elle n'est conscience
de rien de particulier.

Conscience unificatrice, d'une telle amplitude qu'elle
fait paraître ensuite le monde, dit réel, comme une
altération du monde unifié².

1. Parlant de celles, plus réduites, connues de son temps, William James écrivait : « L'ivresse est le grand stimulant de la fonction approbative. » — Même quand elle est hostile, agressive, elle est englobante, nouvellement, extrêmement englo-
bante.

2. Un drogué, apparemment une loque, paraissant n'avoir rien appris (étant incapable de le dire), voit quand même les autres, fussent-ils savants ou grands personnages, comme des étriqués.

Nulle part cette conscience unificatrice n'est mieux, plus souverainement, plus hautement soutenue qu'en montagne¹. Dans la solitude.

Certains écrits transcendants, lorsqu'on se retrouvera en état de lire, pourront alors être compagnons de ces moments rares, conjonction admirable, admirablement appropriée.

Après quelques distrayants ou fâcheux effets, qu'il fallut dépasser, ma respiration, pendant quelque temps retenue, avait repris, ample. Ce n'était pas elle qui comptait vraiment mais plus intérieure la grandeur de cet indicible mouvement d'accroissement, d'accroissement qui avait repris en moi.

Élargissement.

Cette grandeur allait bien avec la montagne d'en face, si haute, si dégagée.

Un certain assujettissement, que j'ai, que comme beaucoup je garde sans m'en rendre compte, avait disparu, sans doute vite, pourtant insensiblement.

J'étais à nouveau dans l'excellence, dans l'excé-
dence. Le vaste à nouveau, le vastissime. Je demeurais sans bouger.

1. Où l'amplitude des mouvements respiratoires, la stimulation cardiaque et l'effort de la montée, autant ou plus que la vue étendue, ont leur part.

A tort (voir p. 162), je la croyais ennemie et destructrice d'une drogue, alors qu'elle ne tend qu'à éliminer ses effets pervertissants et gâcheurs.

Prolifération était mon silence. Prolifération était mon calme. Un calme au-dessus de tout l'entourage, pourtant grand. Un calme bourré. Des millions de pointes dynamiques étaient sous ce couvercle.

Ce quelque chose qui me venait, en s'accroissant toujours, était lié à un je ne sais quoi de vierge, qui jamais encore n'avait servi, qui avec rien jusque-là n'avait été confronté, réserve en moi, zone x, zone en attente que je ne connaissais pas.

L'amplification là-dessus la faisait apparaître immense, à part, au-delà ou en deçà de toute corruption... de tout mélange... de tout emploi. Elle ne se dissipait pas. Allait-elle ne plus jamais se dissiper? Me resterait-elle? Vastitude à jamais, serait-ce possible?

Après une incertaine durée, fraction d'une journée, qui n'a pas pu excéder de beaucoup une heure, mais qui pour moi fut un des plus importants vases du temps qui jamais en mon être se remplit, il y eut une sorte d'ouverture. Je ne voyais pas encore à quoi.

Ce fut comme si je revenais d'une autre ère... mais non pas pour revenir à ce qui était avant.

J'avais perdu mes relations. Mon anormale extraordinaire autonomie, maintenant finissante, confusément je savais que j'allais rentrer en relation.

Mais laquelle? Et avec quoi?

Le temps, petit à petit, irrégulièrement, je le sentais redevenir des moments. Un d'eux fut regard; le suivant, action.

Un petit livre à mes pieds, que j'avais emporté avec un vêtement de laine, cessa d'être inaperçu. Je l'ouvris. Sous mon regard des lettres, des lettres, qui

demeuraient des lettres, des lignes de lettres, étrangères, pas parlantes. Soudain un mot m'arriva, me joignit. *Myriades* était ce mot. *Myriades*, *Myriades*. Tout s'y trouvait... Ce monde qui ne peut se décrire que par myriades, je l'avais en partage, moi aussi. Un accomplissement magnifique s'était établi en moi. Joie!

Je pouvais continuer à lire. Je n'aurais pas à m'abaisser.

Le reste de la phrase l'entourait sans l'affaiblir, sans non plus le faire varier, et je n'avais pas besoin de suivre fidèlement. Mes yeux seulement en picaient de temps à autre quelques fragments... fragments du perpétuel, du perpétuel.

« Je suis l'Éternel, disaient-ils, proclamaient-ils

« Je suis l'Éternel

« Je suis l'Éternel, je suis le temporaire

« Je suis l'Éternel

« Je suis le permanent, je suis l'impermanent

« Je suis l'Est et l'Ouest. Je suis le Sud et le Nord

« Je suis le Nadir, je suis le Zénith

« Je suis le principe masculin, le neutre, le féminin

« Je suis l'Intérieur et l'Extérieur

« Je suis les eaux. Je suis le feu

« Je suis Brahma et je suis le non Brahma. »

Car c'était l'*Atharvasira Upanishad* où j'étais... et qui toujours à même hauteur, récitait :

« Louange à lui cent mille fois. »

« Il (Qui Il? Je ne tenais pas à le savoir). » Il aura le mérite de tous les sacrifices, Il sera plongé dans

toutes les eaux purifiantes, Il aura murmuré soixante mille gayatri.

« Il purifie les générations humaines jusqu'à la septième.

« Aussi loin que s'étend son regard il purifie. Il purifie. »

Voilà à qui, à quoi j'étais uni, où je baignais, où je me répandaïs.

J'absorbais ensemble, comme l'Hymne infatigable, j'absorbais, sans obstacle, le noir, le blanc, le noir, le blanc, le noir, le blanc, pareils, égaux...

Arrêté par rien, tout coexistant partout.

Marié à l'immense, à l'immense ensemble de tout, seul acceptable, chrysalide vibrante, imago immobile mais communiant, possédé, envahi par l'envie enivrée de tout embrasser à la fois, de tout faire tenir ensemble, au-delà des contradictions...

Dans l'unique, demeurant dans l'unique, qui continuait, qui débordait, qui allait souverainement, moi à mesure, unifiant tout, unifiant, unifiant, unifiant...

Hymne ouvert à tout.

Hymne moi-même.

Hymne.

Vastitude avait trouvé Verbe.

II

INEFFABLE VIDE

(L'aventure de la perte de l'avoir)

A.

Quelque chose partout, on ne sait où, rétrocède. Une impression aérienne remplace l'impression du compact. La matière a cessé d'être indiscutable.

Simultanément, il s'insinue une insituable, immense, indicible, injustifiable *importance...* incroyablement naturelle.

Criblé le physique, le métaphysique apparaît. est seul ressenti. Une onde métaphysique, une certitude métaphysique, un univers métaphysique.

Le profane alors se retire. Rien ne le retient plus. C'est le tour du sacré maintenant, de l'immatériel.

Au lieu que les pratiques religieuses élèvent graduellement, grâce à des intermédiaires spiritualisants, ici le Spirituel d'emblée déborde.

Une inattendue souveraine impression religieuse, reliée au plus lointain, au cosmique dirait-on. Le Numineux sans distinction, sans nom, sans dogme, reçoit à l'instant un éclairage de vérité, l'animation, la vie, l'accomplissement.

Sans intermédiaire la participation au divin aussitôt est offerte à chacun.

D'un coup, en cette minute, est reçue la Révélation magique de l'insignifiance de la vie courante.

Densité inattendue, trouvée grâce à une perte de densité.

Avec une évidence souveraine il apparaît que l'état habituel (qui dès lors ne semble plus que fortuit et subsidiaire) est, en fait, la perte prolongée de l'Infini, de l'Immense, de l'Absolu. C'en est, on le voit à présent, l'abandon, incessamment renouvelé au cours de la vie.

On a l'impression d'un retour merveilleux (qui pourtant va de soi, qui était plus ou moins fatal), retour à ce qui EST, virtuellement là depuis toujours.

C'en est fini de la finitude. On en est délivré. Le fini de l'habituelle vie était donc — dirait-on — quelque chose comme un de ces caractères héréditaires récessifs qui s'effacent s'ils se trouvent en présence d'un caractère dominant.

Ainsi le matériel, le personnel, le divers, en présence de l'infini, cèdent, abandonnent.

On était quelques minutes encore auparavant, un possédant et, comme tout homme, un possédant constamment en voie d'acquérir et de s'approprier davantage. On était occupé à ces fonctions d'acquisition, de rétention et — ruminant mental — d'élaboration, d'intégration. Serait-ce, comme il semble, l'« avoir » qui maintient l'*ego*, *hic et nunc*, qui permet à chacun de continuer à être personnel?

C'est cet « avoir », brusquement pompé, qui, par sa soudaine désadhérence, a tout changé. On n'en a

plus, on n'en refait plus. On y est complètement inintéressé.

La personne qui se maintenait par renouvellement de l'avoir, qui par les multiples reprises se repersonnalisait incessamment, ne se continue plus¹.

Maintenant que, par abandon des prises, des retenues, des envies, maintenant qu'une maligne lyse a tout liquidé, qu'y a-t-il? Le Vide?

Un Vide, tellement différent de celui que l'on connaît, Vide qui est aussi bien étalement que soustraction et autant excès que perte.

Violent, actif, vivant. Nappe, qui serait sphère aussi et indéfiniment prolongée pour faire un vide² augmenté incessamment, à dépasser, toujours nouvellement à subir, averse de Vide, qui sans cesse revient, re-vide, ne dépend de rien, n'a pas de raison de s'arrêter, qui dissipe tout ce qui est autre que vide et souverainement oblige à n'assister qu'au Vide, à se rassasier de Vide.

Cependant, ce Vide immensifié, si excessif, qui devrait être insupportable, est merveilleusement bon, toutefois au-delà de l'adaptation possible. Pourquoi est-on dans une presque-béatitude? Parce que l'intense « champ de force » qui dilate et fait du vide presque à l'infini, dilate aussi simultanément et magnifiquement et démesurément l'*Aspiration* à.

Aspiration à plus, à mieux, à au-delà, l'au-delà du

1. Merveille, ou à un stade inférieur, désastre; désastre qui affole et bouleverse celui qui voulant encore « avoir » ne le peut, n'ayant plus de prises et est fasciné par l'impossibilité qu'il a de continuer à se repersonnaliser comme avant. C'est son tort de le chercher. Qu'il passe donc à l'état d'abandon.

2. Nullement celui que, dans la vie ordinaire, mêlé à l'ennui, à une paresseuse insatisfaction, on a pu connaître, selon un mode médiocre.

connu, du dicible, du représentable, du pensable, de l'admirable, à l'au-delà de tout imaginable.

Aussi ce Vide, différent de tout autre vide, mériterait-il un autre nom. Auguste, englobant autant qu'excluant, saturant, solennel parfois, avant tout « INTEMPOREL » (ainsi il semble), absolument *non localisable* (qu'on ne sait si on le rencontre en soi ou aussi au-dehors).

Impersonnellement on est. On assiste et on n'assiste pas. Cependant, plénièrement on vit dans l'extrême surabondance.

Nullement dans l'irréel, et plus du tout dans le réel; dans un autre, dans un plus grand Réel.

Le réel commun, lui, doit être plutôt, ainsi qu'il apparaît par contraste lorsque plus tard on y songe, une réponse, une incessante multiple réponse : ce qui répond à des opérations. Le réel commun, plutôt qu'objectif, ce serait des objectifs. Les réponses, en effet, bientôt codifiées, hiérarchisées, en ordre de marche, à leur tour visent.

On est à présent, là où l'on ne vise plus, dans un univers in-préhensible, pourtant sans contestation, injustifié sans avoir à se justifier.

Vide béatifique.

Vide qui est délivrance.

Sans fin, convertissant à ce qui est Sans Fin, toujours cependant prodigieusement animé, monde d'énergie, d'énergie en transports continuels.

B.

Après le Vide Ineffable, qui est aussi détachement ineffable, un détachement dans la vie doit, devrait nécessairement suivre.

Naturel, ou surnaturel, ou provoqué¹, l'état extatique, par la suite donne des incitations au détachement, des tentations de dépouillement, d'abandon.

Comment, à quel niveau les réaliser? Les appels sont forts, réitérés, insistants... que tout l'entourage va contrarier et que la société appréhende.

Détachement².

On peut assister en ce moment ici et là à sa renaissance difficile, inharmonieuse.

1. Des chercheurs du spirituel ont utilisé les pouvoirs de produits donneurs de transe. *Patanjali* ne les méprise pas qui, dans ses aphorismes, les indique comme pouvant, sur le même plan que l'illumination et l'ascèse, conduire à la libération (voir ch. IV). « Powers », est-il dit, dans la traduction anglaise du *Shree Purdit Swami*, à la page 79, de l'édition *Faber*, de *Londres*, « are either revealed at birth, or acquired by medicinal herbs, or by repetition of sacred words, or through austerity or through illumination. »

2. Après bien d'autres, Bouddha, Ramanuja, après Kabir, un des grands parmi les grands a prêché avec obstination et assez vainement le « détachement ». On a écouté et mal sa morale, beaucoup moins souvent sa transcendance.

III

Pour quelle raison nombre de jeunes gens adonnés à des drogues psychédéliques ont-ils senti tant d'attrait pour l'Inde?

Sans savoir la langue, sans l'apprendre, sans une vraie connaissance des religions et sans les étudier, ces transfuges de l'Occident s'y sentaient à l'aise, à l'unisson avec l'entourage, dans un détachement qui là-bas ne détonne pas.

La religion hindoue est parmi les grandes une des seules qui aient accordé une réelle importance à la drogue. (Maintenant encore un prêtre, un préposé au service du temple acceptera comme chose qui va de soi, qui est bonne, qui vaut mieux que la nourriture, dont il convient de se passer le plus possible, du Haschich.)

Et le Soma¹, sa consommation qui des hommes fait des dieux, figure dans les Védas.

Sans doute, les centaines de prescriptions liturgiques s'y rapportant déconcertent. Les Hindous en fait de rituel sont toujours surabondants et complexes.

1. *L'Agnistoma*, la description de la forme normale du sacrifice de soma dans le culte védique, par V. Henry et W. Galand, Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1906-1907, 520 pages en 2 vol.

En Inde comme un dieu prie, un dieu aussi se drogue...

Les formules d'usage, les rites introductifs, l'invitation aux officiants, le choix de l'emplacement, l'érection d'une hutte, le traitement des chariots destinés au transport, l'oblation à une des ornières, le trou du poteau oriental, la disposition des rameaux, le transport du feu, les attouchements rituels, la « libération de la voix », l'appât des gâteaux, l'appât de la vaisselle, l'installation de l'eau d'ablution, la consécration, l'aspersion... et quantité d'autres éléments entre le pressurage du matin et du soir prennent une place prépondérante.

Dans l'interminable cérémonie décrite, l'ivresse est la moins décrite. Mais aux prières, on la reconnaît avec ses dangers : « Ne m'épouante pas, lui dit-on en l'implorant, ne frappe point mon cœur de tes étincelles. » Avec ses transports, son illumination on la reconnaît : « Nous avons bu le Soma, est-il récité dans la phase finale, nous sommes devenus immortels¹. Nous avons vu la lumière, nous avons trouvé les dieux. »

Le plus souvent, ignorant, le garçon arrive en Inde avec la seule connaissance d'états de transmutation intérieure opérée par des psychodysleptiques, trouve dans une certaine atmo-

1. L'Immortalité, secondairement seulement, est une idée. Premièrement, c'est senti.

Le chemin n'est pas si long qu'on le croit de la durée à la durée infinie.

Sans y prendre garde l'homme se sent un perpétuel continué.

Vienne un diagnostic de cancer qui le condamne et c'est l'effondrement, celui de cette idée qui était donc si peu une idée.

Il doit se faire et vite, en peu de semaines ou de jours, à la cessation d'immortalité. Sa conscience ne sait comment sentir.

Les considérations sur la vie courte, la constatation objective d'une vie limitée, c'était sur les autres qu'elle se faisait, c'est aux autres que spontanément il l'appliquait. Pour lui au contraire le temps ne finissait jamais. C'est le renseignement que de son corps il recevait sans cesse. La drogue n'invente pas la perpétuité. Elle la retrouve mais isolée, majeure, unique et vous y vautre. Comment ne pas s'y plaire? Elle est incomparable.

Quelques minutes suffisent : on navigue en immortalité.

Dans cette situation quelqu'un a cru voir un rappel de l'état prénatal. Une telle conscience, avec une telle attention dans un être si inachevé! Vraiment? Ce serait ça, l'état fœtal!

sphère et dans tel ou tel de leurs livres sacrés pris au hasard, un je ne sais quoi d'un certain type qui ne lui est pas étranger. Il y retrouve une poussée, un soulèvement, une façon de sentir l'infini répandu autour de soi, qui *lui parle*, qui lui en dit long, qui se présente à lui sans intermédiaire. L'Hindou qui, drogué ou pas, tend à faire du divin à partir de tout, constitue une étrange rencontre — sorte de retrouvailles — avec ce que ce jeune Occidental a rencontré lui-même, mais ici entré dans une réalité d'ensemble et même institutionnalisé presque.

Dans les Upanishads et les Puranas, dans des grands textes épiques, comme le Mahabharata — une fois dépassés les faits d'histoire — le même entraînement à l'impossible où le sacré force les barrières de la vie.

Plus que doctrine le panthéisme¹ là-bas, irréductible à un polythéisme même le plus largement représenté en dieux, vient d'une poussée, d'un désir de divinisation, sans borne. C'est aussi quelque chose qu'on expérimente dans certains états rares... la conscience de l'Esprit partout.

Le sentiment de la non-dualité que peu ou prou connaît l'expérimentateur d'états psychédéliques, se retrouve abondamment, supérieurement en quantité de livres, et héroïquement plus encore que poétiquement dans les hymnes comme les Upanishads où l'on voit la non-dualité triompher de la dualité dans une exaltation enthousiaste², sentiment inondant, qui annule les distinctions, les hétérogénéités.

L'hymne en est la forme toute naturelle, auprès de quoi les litanies chrétiennes, avec leur peur, bien de chez nous, de ne pas se contredire, sont une pauvre chose.

1. Une mode s'est constituée, qui est de considérer le panthéisme comme une sorte de monothéisme plus un polythéisme, un Dieu unique pour ceux qui savent et des dieux en surcroît pour les petites gens (mentalement et socialement et par la caste), pour ceux qui ont besoin d'appuis en plus. La perspective n'est pas juste.

2. Cet enthousiasme n'est pas illusion. Les récitations de textes sacrés dans les temples avec accompagnement martelant de cymbales de cuivre, musique entêtante et hypnotisante, emportent au loin celui qui les entend.

Hymnes pour l'exaltation, pour le « transport », hymnes pour combattre, annuler, répudier les contraires.

Dans les grands textes hindous, outre ce désir de fusion, d'unification, se voit, encore et aussi fort, et d'apparence absurde celui de faire se ressembler les éléments les plus distants, les plus disparates. Cela aussi rappelle au drogué quelque chose qu'il connaît, un entraînement qu'il a ressenti à relier le plus loin au plus près, le plus opposé au plus semblable pour en faire une seule et même chose, un même ensemble, ou des paires... inattendues.

La folie d'unification s'exprime ici dans des rapprochements forcés, sans mesure, irraisonnables, insensés, œuvres plus de théologiens que de poètes.

Dans les Upanishads particulièrement, une sorte de folie des analogies y apparaît, une frénésie.

Des parallélismes, si exorbitants qu'ils font mal, une systématisation outrancière dans les rapprochements, dans des kyrielles de comparaisons, sont ressentis comme une opération de tortionnaire tant c'est excessif, inacceptable.

Si c'est un jeu de casuistique, c'est le jeu où l'on perd pied, où l'on perd ses coordonnées.

Tout cela fait une étrange rencontre.

Est-ce que cette majoration, cette maximalisation emportée, cette amplification démentielle n'a pas pu avoir une action dans l'établissement des cosmogonies hindoues, si fascinantes avec leurs cycles de 311 040 milliards d'années humaines et la périodique réabsorption du Monde dans Brahma? L'Occidental en ressent un insoutenable malaise d'immensité.

Il est remarquable que cette démesure, d'abord trouvée inépte ou œuvre du « Malin », puis poétique, puis délivrante, et surtout irrationnelle, est de toutes les genèses inventées par les hommes (au lieu de la mesquine, dérisoire cosmogonie judéo-babylonienne), celle qui est le plus au même niveau de grandeur que le cosmos selon la science

moderne, quant aux espaces, aux temps sidéraux, aux amas galactiques. La vue indienne n'aura pas à se dilater... comme tant d'autres. Ce qui a fait dire à une personnalité hindoue : « De toutes les religions de cette terre la religion hindoue est une des mieux placées pour être reçue par les esprits actuels et futurs. »

Par bien d'autres qualités, elle est à part, et vouée à un renouveau (une fois éliminés la plupart de ses dieux désormais inutiles). Pourquoi?

Surtout, parce qu'elle est *prométhéenne*¹. Elle part de l'homme conquérant des forces cachées. Pas seulement par le Yoga.

Dans la plupart des livres sacrés se rencontre, égal des dieux, l'ascète, chercheur en lui des forces inapparentes de l'être.

Ici se trouve une réponse de l'Inde à la drogue.

Si la drogue est une ouverture, si elle fait entrevoir, elle n'est qu'une étape. Même exaltante, même surhumaine.

Drogue est réorientation de la conscience. Première étape d'une manipulation.

L'ascèse est l'étape suivante :

Ce qui, comme un cadeau, est venu sans efforts, et même par abandon des efforts, devra se retrouver par l'effort, par renonciation aux facilités et au naturel, voie du transcendental.

1. Au contraire des religions d'Occident d'origine sémitique, toutes sur le modèle Père-Fils.

Dans la religion hébraïque, Dieu est le Père tout-puissant. Dieu des armées. Dieu qui a son fils préféré, son peuple élu. Le fidèle doit prendre garde. Dieu à redouter, à implorer, en présence de qui, éternel pécheur, on fera surtout de la culpabilité.

Dans la religion mahométane, Allah. Avant tout, Le reconnaître. Faire soumission.

Dans la religion chrétienne même modèle Père-Fils. En plus par le fils de Dieu incarné, c'est son fils qu'on aime, par qui on est aidé. On peut aussi s'identifier à lui, et les femmes l'aimer, fiancé parfait.

Le culte marial sentimentalisant la relation fils-mère, fils qui toujours restera fils.

Au Moyen Age (modèle féodal), on rend hommage au Seigneur. Allégeance. On défend l'honneur (!) du Suzerain. La romaine Église surtout fait des obéissants.

Aucune de ces relations ne semble plus être très touchante pour l'*homme moderne*, l'homme qui se débarrasse de tout ce qui rappelle le père, qui veut avancer sous sa propre responsabilité, essayer ses possibilités à lui.

IV

Pourquoi avoir cessé de prendre de la Mescaline?
Pas fiable. Pas maniable comme on le voudrait.
Alors, d'autres produits moins brutaux? Mais ils sont moins intéressants.

Avec les années, j'avais fait des progrès. Je savais, vers des états importants, vers ceux qui comptent, les (et me) diriger, mais pas assez, pas avec sûreté, seulement de façon irrégulière... intermittente.

Invisible, mais toujours là, derrière les états extraordinairement excellents, apparemment irrenversables, définitifs, se démasquait soudain à nouveau le très, très, très mauvais dont on ne veut pas, ou bien du chaotique, du bizarre, de l'extra-vagant qu'on croyait dépassé.

Difficultés de faire revenir, de maintenir et dans le deuxième cas d'éliminer, d'éconduire.

En prendre (de ces produits) tous les quatre ans, une fois ou deux pour savoir où on en est, ne serait probablement pas mauvais.

Même cela je l'abandonne.

Mettons que je ne suis pas très doué pour la dépendance¹.

1. La pharmaco-dépendance vis-à-vis de la Mescaline, du Haschich et des hallucinogènes, qui mérite à peine ce nom, n'est aucunement comparable à la vraie et très grave dépendance, celle qui existe vis-à-vis de l'héroïne ou d'un stupéfiant du même ordre, dont et pas seulement pour cette raison, je me suis abstenu.

ŒUVRES D'HENRI MICHAUX
1899-1984

Aux Éditions Gallimard

QUI JE FUS, 1927.

ECUADOR, 1929.

UN BARBARE EN ASIE, 1933.

LA NUIT REMUE, 1935.

VOYAGE EN GRANDE GARABAGNE, 1936.

PLUME *précédé de* LOINTAIN INTÉRIEUR, 1938.

AU PAYS DE LA MAGIE, 1941.

ARBRES DES TROPIQUES, 1942.

L'ESPACE DU DEDANS (*Pages choisies*), 1944 (nouvelle édition 1966).

ÉPREUVES, EXORCISMES (1940-1944), 1946.

AILLEURS (*Voyage en Grande Garabagne – Au pays de la Magie – Ici, Poddema*), 1948.

LA VIE DANS LES PLIS, 1949.

PASSAGES (1937-1950), 1950 (nouvelle édition 1963).

MOUVEMENTS, 1952.

FACE AUX VERROUS, 1954.

CONNAISSANCE PAR LES GOUFFRES, 1961.

LES GRANDES ÉPREUVES DE L'ESPRIT ET LES INNOMBRABLES PETITES, 1966.

FAÇONS D'ENDORMI, FAÇONS D'ÉVEILLÉ, 1969.

MISÉRABLE MIRACLE (*La mescaline*), 1972.

MOMENTS, TRAVERSÉES DU TEMPS, 1973.

FACE À CE QUI SE DÉROBE, 1976.

CHOIX DE POÈMES, 1976.

POTEAUX D'ANGLE, 1981.

CHEMINS CHERCHÉS, CHEMINS PERDUS, TRANSGRESSIONS, 1982.

DÉPLACEMENTS, DÉGAGEMENTS, 1985.

AFFRONTEMENTS, 1986.

Aux Éditions Flinker

PAIX DANS LES BRISEMENTS, 1959.

VENTS ET POUSSIÈRES, 1962.

Aux Éditions du Mercure de France

L'INFINI TURBULENT, 1957.

Aux Éditions Skira

ÉMERGENCES, RÉSURGENCES. 1972.

DERNIÈRES PARUTIONS

- | | |
|--|--|
| 47. Raymond Queneau | <i>Chêne et chien.</i> |
| 48. Jean Follain | <i>Exister.</i> |
| 49. Georges Schehadé | <i>Les Poésies.</i> |
| 50. Pierre Reverdy | <i>Plupart du temps, I.</i> |
| 51. Pierre Reverdy | <i>Plupart du temps, II.</i> |
| 52. Yves Bonnefoy | <i>Du mouvement et de l'immobilité de Douve.</i> |
| 53. Saint-John Perse | <i>Amers suivi de Oiseaux.</i> |
| 54. Aragon | <i>Le Mouvement perpétuel.</i> |
| 55. Paul Valéry | <i>Eupalinos.</i> |
| 56. Henri Thomas | <i>Poésies.</i> |
| 57. Guillaume Apollinaire | <i>Le Guetteur mélancolique.</i> |
| 58. Armand Robin | <i>Ma vie sans moi.</i> |
| 59. Aimé Césaire | <i>Les armes miraculeuses.</i> |
| 60. Claude Roy | <i>Poésies.</i> |
| 61. Louise de Vilmorin | <i>Poèmes.</i> |
| 62. Pierre Jean Jouve | <i>Diadème.</i> |
| 63. René Daumal | <i>Le Contre-Ciel.</i> |
| 64. Paul Claudel | <i>Poésies.</i> |
| 65. Paul Éluard | <i>Poésies 1913-1926.</i> |
| 66. Léon-Paul Fargue | <i>Épaisseurs suivi de Vulturne.</i> |
| 67. Roger Caillois | <i>Pierres.</i> |
| 68. Francis Jammes | <i>De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir.</i> |
| 69. Maurice Fombeure | <i>À dos d'oiseau.</i> |
| 70. Rabindranath Tagore | <i>L'Offrande lyrique.</i> |
| 71. Philippe Jaccottet | <i>Poésie 1946-1967.</i> |
| 72. Pierre Reverdy | <i>Sources du vent.</i> |
| 73. Francis Ponge | <i>Pièces.</i> |
| 74. André Breton
et Philippe Soupault | <i>Les Champs magnétiques.</i> |

75. Octavio Paz *Liberté sur parole.*
76. Jacques Dupin *L'embrasure.*
77. René Char *Recherche de la base et du sommet.*
78. Charles Cros *Le Coffret de santal.*
79. Charles Cros *Le Collier de griffes.*
80. Guillaume Apollinaire *L'Enchanteur pourrissant.*
81. Jean Tardieu *La part de l'ombre.*
82. Georges Limbour *Soleils bas.*
83. Pablo Neruda *Résidence sur la terre.*
84. Michel Butor *Travaux d'approche.*
85. Charles Baudelaire *Les Fleurs du Mal.*
86. Hölderlin *Hypérion.*
87. Arthur Rimbaud *Poésies. Une saison en enfer.*
88. Lautréamont *Illuminations.*
89. Alfred de Vigny *Œuvres complètes.*
90. Michel Deguy *Poèmes antiques et modernes.*
91. Victor Hugo *Les Destinées.*
92. Tristan Corbière *Poèmes 1960-1970.*
93. Paul Verlaine *Les Contemplations.*
94. Paul Morand *Les Amours jaunes.*
95. Charles Baudelaire *Fêtes galantes, Romances sans paroles précédé de Poèmes saturniens.*
96. François Villon *Poèmes.*
97. Victor Segalen *Petits Poèmes en prose.*
98. Toukârâm *Poésies.*
99. Marguerite Yourcenar *Stèles.*
100. Gérard de Nerval *Psaumes du pèlerin.*
101. Paul Éluard *Fleuve profond, sombre rivière.*
102. Paul Valéry *Poésies et Souvenirs.*
103. Paul Claudel *Le livre ouvert.*
104. Pierre de Ronsard *La Jeune Parque.*
105. Jean de La Fontaine *Connaissance de l'Est.*
106. Jean de La Fontaine *Les Amours.*
107. Dante *Fables, livres I à VII.*
108. Virgile *Fables, livres VIII à XII.*
109. Dante *Vita Nova.*
110. Virgile *Énéide.*

- | | |
|----------------------------------|---|
| 109. Joachim Du Bellay | <i>Les Regrets. Les Antiquités de Rome.</i> |
| 110. William Shakespeare | <i>Sonnets.</i> |
| 111. Paul Verlaine | <i>Sagesse. Amour. Bonheur.</i> |
| 112. Robert Desnos | <i>Destinée arbitraire.</i> |
| 113. Stéphane Mallarmé | <i>Igitur. Divagations. Un coup de dés.</i> |
| 114. Aragon | <i>Les Poètes.</i> |
| 115. Alfred de Musset | <i>Premières Poésies. Poésies nouvelles.</i> |
| 116. Francis Ponge | <i>La rage de l'expression.</i> |
| 117. Pablo Neruda | <i>Mémorial de l'Île Noire suivi de Encore.</i> |
| 118. Victor Hugo | <i>Les Châtiments.</i> |
| 119. Alfred Jarry | <i>Les Minutes de sable mémorial. César-Antechrist.</i> |
| 120. Guillevic | <i>Sphère.</i> |
| 121. Rainer Maria Rilke | <i>Vergers.</i> |
| 122. Paul Éluard | <i>Donner à voir.</i> |
| 123. *** | <i>Anthologie de la poésie japonaise classique.</i> |
| 124. René Char | <i>Le Nu perdu.</i> |
| 125. Marguerite Yourcenar | <i>Présentation critique de Constantin Cavafy (1863-1933).</i> |
| 126. Octavio Paz | <i>Versant Est.</i> |
| 127. Guillaume Apollinaire | <i>Le Poète assassiné.</i> |
| 128. Cesare Pavese | <i>Travailler fatigue. La mort viendra et elle aura tes yeux.</i> |
| 129. Jules Laforgue | <i>Poésies complètes, I.</i> |
| 130. Jules Laforgue | <i>Poésies complètes, II.</i> |
| 131. Paul-Jean Toulet | <i>Les Contrerimes.</i> |
| 132. Paul Verlaine | <i>La Bonne Chanson. Jadis et naguère. Parallèlement.</i> |
| 133. André Pieyre de Mandiargues | <i>Le point où j'en suis.</i> |
| 134. Rabindranath Tagore | <i>Le Jardinier d'amour.</i> |
| 135. Francis Ponge | <i>Lyres.</i> |
| 136. Aloysius Bertrand | <i>Gaspard de la Nuit.</i> |

137. Aragon *Le Crève-cœur.*
138. Novalis *Les Disciples à Saïs. Hymnes à la Nuit.*
139. Max Jacob *Le Laboratoire central.*
140. Pier Paolo Pasolini *Poésies 1953-1964.*
141. Victor Hugo *Odes et Ballades.*
142. Francis Jammes *Clairières dans le Ciel.*
143. Alfred Jarry *Gestes et opinions du Docteur Faustroll. L'Amour Absolu.*
144. Antonio Machado *Champs de Castille.*
145. Alphonse de Lamartine *Méditations poétiques.*
146. Joë Bousquet *La Connaissance du Soir.*
147. Giuseppe Ungaretti *Vie d'un homme.*
148. Jacques Audiberti *Des Tonnes de semence. Toujours.*
149. Germain Nouveau *La Doctrine de l'Amour.*
150. Raymond Queneau *Courir les rues. Battre la campagne. Fendre les flots.*
151. Victor Hugo *Les Orientales. Les Feuilles d'automne.*
152. Pierre Reverdy *Ferraille.*
153. José-Maria de Heredia *Les Trophées.*
154. Théophile Gautier *Émaux et Camées.*
155. Ossip Mandelstam *Tristia.*
156. *** *Anthologie de la poésie chinoise classique.*
157. Paul Éluard *Une leçon de morale.*
158. Yves Bonnefoy *Poèmes.*
159. Giacomo Leopardi *Canti.*
160. Max Jacob *Derniers poèmes en vers et en prose.*
161. Edgar Poe *Poèmes.*
162. Victor Hugo *Les Chansons des rues et des bois.*
163. Émile Verhaeren *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires.*
164. Pierre Mac Orlan *Poésies documentaires complètes.*
165. François Malherbe *Poésies.*
166. Alain Bosquet *Sonnets pour une fin de siècle.*

167. Lorand Gaspar *Sol absolu.*
168. *** *Anthologie de la poésie française du XX^e siècle.*
169. Victor Hugo *Les Chants du crépuscule. Les Voix intérieures. Les Rayons et les Ombres.*
170. Maurice Fombeure *Les étoiles brûlées.*
171. Emily Brontë *Poèmes.*
172. François Pétrarque *Canzoniere.*
173. Louise Labé *Œuvres poétiques.*
174. Jules Romains *La Vie unanime.*
175. Édouard Glissant *Le sel noir.*
176. Jean Cocteau *Vocabulaire. Plain-chant.*
177. Claude Roy *Sais-tu si nous sommes encore loin de la mer?*
178. Marceline Desbordes-Valmore *Poésies.*
179. Jean Follain *Usage du temps.*
180. Marie Noël *Les Chansons et les Heures.*
181. Maurice Maeterlinck *Serres chaudes. Quinze Chansons. La Princesse Maleine. Chant général.*
182. Pablo Neruda *Poésie.*
183. Maurice de Guérin *La Sorcière de Rome.*
184. André Frénaud *Suites. Sonnets de l'amour obscur.*
185. Federico García Lorca *Délie.*
186. Maurice Scève *Le paysan céleste.*
187. Georges-Emmanuel Clancier *La Fin de Satan.*
188. Victor Hugo *Le Divan.*
189. Goethe *La Couronne et la Lyre.*
190. Marguerite Yourcenar *Anthologie de la poésie française du XIX^e siècle.*
191. *** *Art Poétique.*
192. Paul Claudel *Georgia. Épitaphes. Chansons.*
193. Philippe Soupault *L'Année terrible.*
194. Victor Hugo *Satires. Épîtres. Art poétique.*
195. Nicolas Boileau *Œuvre poétique, 1925-1965.*
196. Jorge Luis Borges

197. Alain Bosquet *Poèmes, un.*
198. Pierre de Ronsard *Les Quatre Saisons.*
199. André Frénaud *La Sainte Face.*
200. Guillevic *Du domaine.*
201. Henri Michaux *Plume.*
202. Charles Leconte de Lisle *Poèmes barbares.*
203. Victor Segalen *Odes. Thibet.*
204. Charles Péguy *Le Porche du mystère de la deuxième vertu.*
205. Michel Deguy *Poèmes II (1970-1980).*
206. André Salmon *Carreaux.*
207. Robert Mallet *Quand le miroir s'étonne.*
208. André Gide *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter.*
209. Rutebeuf *Poèmes de l'infortune.*
210. Henri Michaux *Ailleurs. (Voyage en Grande Garabagne. Au pays de la Magie. Ici, Poddema).*
211. Jean Tardieu *L'accent grave et l'accent aigu.*
212. Jean-Paul de Dadelsen *Jonas.*
213. Clément Marot *L'Adolescence clémentine.*
214. Fernando Pessoa *Le Gardeur de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro, avec Poésies d'Alvaro de Campos.*
215. Georges Ribemont-Dessaignes *Ecce Homo.*
216. *** *Anthologie de la poésie française du XVII^e siècle.*
217. Henri Michaux *La nuit remue.*
218. Virgile *Géorgiques.*
219. Jules Supervielle *La Fable du monde. Oublieuse mémoire.*
220. André Frénaud *Les Rois mages.*
221. Jacques Réda *Amen. Récitatif. La tourne.*
222. Daniel Boulanger *Retouches.*
223. Alain Bosquet *Un jour après la vie. Maître objet.*
224. Henri Michaux *Connaissance par les gouffres.*

- | | |
|----------------------------|---|
| 225. Boris Pasternak | <i>Ma sœur la vie.</i> |
| 226. Georges Perros | <i>Une vie ordinaire.</i> |
| 227. Jacques Roubaud | <i>ε.</i> |
| 228. Henri Michaux | <i>Épreuves, exorcismes.</i> |
| 229. Georges Séféris | <i>Poèmes, suivi de Trois poèmes secrets.</i> |
| 230. Pierre Reverdy | <i>Plupart du temps.</i> |
| 231. *** | <i>Chansonnier révolutionnaire.</i> |
| 232. *** | <i>Anthologie de la poésie lyrique française des XII^e et XIII^e siècles.</i> |
| 233. Daniel Boulanger | <i>Tchadiennes</i> |
| 234. René Char | <i>Éloge d'une Soupçonnée.</i> |
| 235. Henri Michaux | <i>La vie dans les plis.</i> |
| 236. Robert Sabatier | <i>Les châteaux de millions d'années.</i> |
| 237. Norge | <i>Poésies 1923-1988.</i> |
| 238. Octavio Paz | <i>Le feu de chaque jour.</i> |
| 239. Claude Roy | <i>À la lisière du temps.</i> |
| 240. Edmond Jabès | <i>Le Seuil Le Sable.</i> |
| 241. Pierre Louÿs | <i>Les Chansons de Bilitis.</i> |
| 242. Miguel Angel Asturias | <i>Poèmes indiens.</i> |
| 243. Georg Trakl | <i>Crépuscule et déclin.</i> |

*Ce volume,
le deux cent quarante-quatrième de la collection Poésie,
a été reproduit et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch à Mayenne,
le 10 décembre 1990.*

*Dépôt légal : décembre 1990.
Numéro d'imprimeur : 30134.*

ISBN 2-07-032608-X / Imprimé en France.

Images have been losslessly embedded. Information about the original file can be found in PDF attachments. Some stats (more in the PDF attachments):

```
{  
  "filename": "NDA0NzA2MDAuemlw",  
  "filename_decoded": "40470600.zip",  
  "filesize": 23228540,  
  "md5": "eb77f45cc11cee9aa501a2bc16dad293",  
  "header_md5": "b9d3facf53b04d5b2e8fc08c75011fef",  
  "sha1": "26467024d25e81f3f273c5a3686d6f92ee7d2786",  
  "sha256": "a0f2042eb4b2bc2f724d09efd80ea1e8f8f6a463dea5f2a283ec68e61a06809f",  
  "crc32": 3992092245,  
  "zip_password": "",  
  "uncompressed_size": 29267782,  
  "pdg_dir_name": "Miserable miracle La mescaline_40470600",  
  "pdg_main_pages_found": 207,  
  "pdg_main_pages_max": 207,  
  "total_pages": 209,  
  "total_pixels": 522265920,  
  "pdf_generation_missing_pages": false  
}
```